TOME XII. N° 22 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 FÉV. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Mystère d'Ulysse

Discours.

ΟΡΘΩΣ Δ'ΟΔΥΣΣΕΥΣ ΕΙΜ'ΕΠΩΝΥΜΟΣ ΚΑΚΟΙΣ

SOPH., *Frag.*

ΠΟΝΟΣ ΠΟΝΩ ΠΟΝΟΝ ΦΕΡΕΙ·
ΠΑ ΠΑ
ΠΑ ΓΑΡ ΟΥΚ ΕΒΑΝ ΕΓΩ;

SOPH., *Ajax.*

DEBOUT sur son vaisseau près de ses compagnons,
Quand le dur laboureur de l'humide sillon,
Le héros préféré de Pallas et d'Homère,
A médité l'avis que ses Dieux lui donnèrent,
L'aurore déchirant de célestes pâleurs,
Sur le rire des eaux jette son vent de fleurs
Et dore l'île basse où languit la Sirène :
Si le vent l'y conduit, si le courant l'y traîne,
Ulysse a consenti que son cœur soit tenté
Du prix de la sagesse ou de la volupté.

— *Vous me lierez*, dit-il, *au mât de mon navire.*

Sur un brasier qui meurt il amollit la cire

Et d'abord, à chacun la versant tour à tour,
Lui referme l'oreille et le fait comme sourd.
Ainsi sont-ils gardés des embûches de l'onde ;
A quelque enlacement de caresses profondes
Que les veuille attirer le perfide concert,
L'ignorance les sauve où le savant se perd.

Souverain roi des Dieux, maître de toute chose,
Le banc de la galère où ta loi me dépose
Porta jadis Ronsard et son ami Bellay.
Tout ainsi que pour eux, à ta justice il plaît
Qu'au déduit de l'oreille une clôture épaisse
Interdise mon âme aux voix de la déesse
Et qu'à peine enfermé dans l'étroite prison,
Solitaire et déchu des délices du son,
Dans l'horreur du cachot qu'habite le silence,
Un autre chant sonore et fluide s'élance,
Des maîtresses des Dieux redise la beauté,
Des héros nés des Dieux la magnanimité,
Et rende, comme il faut, la justice ou l'hommage
Aux poètes sacrés pères de tous les sages !
Mais comment ce beau chœur à l'esprit pur inné
De charnelle amertume est-il empoisonné?
Si tu m'as épargné la pointe douloureuse
Que fit au cœur d'Ulysse une voix langoureuse,
Quelle intime Sirène à la mer a jeté
La fleur de ma jeunesse et la simplicité?
D'où viennent ces accents dont le mystère double
La beauté qui m'émeut d'un charme qui me trouble
Et de fausses couleurs me ternit pour toujours
La figure et l'esprit de l'idéal amour?
Tel est ton maléfice, ô Muse intérieure !
Ainsi m'est raffiné le supplice des heures

Et tout l'âcre bonheur qui se mêle au tourment
Tremble, hésite et finit par avouer qu'il ment.
Néanmoins, que tu sois l'amie ou l'ennemie,
Résonne, ma Sirène, à la fibre endormie
S'il est vrai que par toi mon âme ait répondu
Au signe que mon corps n'avait pas entendu.

Mais toi qui saisis tout sans perdre une parole,
Mon Ulysse enchaîné sur ton vaisseau qui vole,
Ton libre esprit sait bien, l'ayant voulu savoir,
Tout ce qu'ont répandu de promesse et d'espoir
Les véritables chants de la nymphe marine
Et les poisons de feu qu'en de mâles poitrines
Cette gorge immortelle a versés comme un vin
A des amants perdus dans son rire divin !
Leurs os blanchis, brillant dans l'épaisseur de l'herbe,
Pleurent à tout jamais la semence et la gerbe
Des beaux jours florissants avant l'heure tranchés
Et seule, ayant joui du bien qu'elle a fauché,
Le doux monstre accroupi sur l'antique rivage
Au calme de la mer accorde son visage
Mais trouble avidement de son appel menteur
La course du navire et du navigateur.
Tu l'entends à ton tour, ô malheureux Ulysse !
Le charme est assez fort pour que ton cœur faiblisse
Et, déjà seul et nu comme le veut l'amour,
Crie un ordre plaintif à tes matelots sourds,
De rompre, d'arracher les nœuds qui t'ensanglantent,
Que tu puisses nager vers l'île étincelante
Où l'impudique aveu d'un désir indompté
Fait le chant le plus doux que la terre ait porté :

— Aborde ma prairie, Ulysse magnanime,
N'es-tu point fatigué d'ensemencer le flot
Et, du courroux des Dieux dangereuse victime,
D'exténuer en vain tes pauvres matelots?

Habiles à tisser un nuage de gloire,
Les conseils de Pallas étendent ton erreur.
Ont-ils assez menti! Tu ne peux plus les croire,
Viens à la vérité qui t'ouvre le bonheur.

Je t'apprendrai le sort de tes compagnons d'armes
Sur les champs du carnage où beaucoup sont restés,
Des veuves du Troyen je te dirai les larmes
Aux premières douceurs de leur captivité.

Ton roi des rois succombe au lit de l'infidèle
Qui du lambeau de pourpre enveloppa son fer :
Il entend résonner les maisons paternelles
De plus de trahison que n'en punit l'enfer.

Ne crains pas que j'oublie une épouse obstinée
Sur l'antique olivier de vos jeux nuptiaux :
Elle n'a rien subi que le vol des années,
Mais, Ulysse, elle ignore et tes biens et tes maux.

Mon cœur est plus savant que la Muse elle-même,
Que Mémoire sa mère instruisit tout au plus
Du bruit de vos combats et de tes stratagèmes!
Où se tait votre histoire elle ne chante plus.

Je ris de son silence et de toi je m'empare :
L'impure Océanide au soleil languissant
Du plus sage des Grecs dit le songe barbare
Et l'âcre volupté qui te brûle le sang.

Comme le Dieu d'en bas qu'a voulu Proserpine
Est du Tartare noir au grand jour emporté,
J'élève au chœur sacré des paroles divines,
Ce qui rampe et mugit dans tes obscurités!

Puissé-je t'emporter au delà de ton âme!
Tu l'as trop arrêtée aux formes du destin,
Toi-même as découvert aux cendres de ta flamme
Les Ulysses nombreux que ta rigueur éteint.

Pourquoi lier ta vie à la maigre colonne
Où Sagesse et Vertu t'enserrent de leurs nœuds?
Il reste à consoler, plus faibles que personne,
Ces Ulysses troublés, déments ou furieux.

Le peuple des désirs agite la nature,
Mais un chemin qui monte au-dessus de la mer
Tôt ou tard les conduit au centre des figures
Que les Dieux en dansant décrivent dans l'éther.

Plus loin que ces flambeaux, esclaves magnifiques
Réduits à tournoyer dans l'orbe d'une loi,
Mon cœur t'épanouit et mon regard t'explique
Les belles libertés qui sont faites pour toi!

Résigne les fardeaux, ton sceptre, ta couronne
Et ta coque de noix sur les flots écumeux!
Dans les bras invaincus d'Ulysse j'abandonne
Plus que mon myrte pâle et mes roses de feu :

J'ai si longtemps rêvé dans cette solitude
Des plus tendres secrets à toi seul découverts,
Que le sourire aigu de ma béatitude
Invite l'esprit pur aux noces de la chair.

Viens, nos lits d'algues sèches et de menthe flétrie,
Des quatre vents du ciel embrasés nuit et jour,
Gémirent trop longtemps des lourdes rêveries
Qu'au désir ajoutait la crainte de l'amour!

Tous les flots en passant m'avaient promis ta voile,
Ne m'as-tu pas cherchée aux confins de la mort.
Quelque trait soit parti de jalouses étoiles,
Je veux te disputer à la haine du sort.

O triste favori de l'écume sauvage,
C'est moi qui t'avertis de ton unique bien :
Hélas! nous fuirais-tu de rivage en rivage,
Je t'aurai dit ton âme, et le reste n'est rien!

Telle (ô sons de cristal, ô notes d'or liquide !)
Telle, et plus doucement, arrache la perfide
A ton cœur fasciné d'inutiles sanglots.
Quelques-uns ont frémi d'entre tes matelots,
Mais tous épouvantés du souffle qui t'appelle
Te chargent à l'envi d'une entrave nouvelle
Et font force de bras vers le pâle horizon
Où doit fumer un jour le toit de ta maison.

Depuis, qu'un soleil dore ou qu'une lune argente
La creuse immensité de la plaine changeante,
Dans l'asile secret des ombres de ton cœur
Nul écho ne répond qu'à la molle langueur
Des plaintes du soupir et des larmes du songe.
S'il faut qu'à tes palais la course se prolonge,
Le regret douloureux qui te hante a le goût
De la liqueur d'oubli qui se préfère à tout.

Mais tu ne frémis plus que la bonté des brises
Ait cessé de sourire à ta longue entreprise,
N'importe que les flots tumultueusement :
Heurtent précipités contre le bâtiment :
Hors des gouffres salés, commune sépulture,
Seul émergé, flottant sur un tronc de mâture,
Contre le ciel et l'eau tu peux te soutenir,
O mâle esprit tendu dans l'amer souvenir
De la haute beauté qui gonfle ta mémoire !
Aux gouffres infernaux ceux qui sont allés boire
Doutent s'ils ont bien lu sur les tables d'airain
Le sort qui te délivre ou le sort qui t'étreint.

Aborde Calypso, profane la déesse
Et fuis ! L'aulne et le pin que ton art lie et dresse
Grondent de remporter dans le trouble des mers
Ce cœur inassouvi des maux qu'il a soufferts.
Qui le rassasiera? Ton ennemi Neptune
Découvre le radeau qui porte ta fortune
Et le trident brandi sur les flots irrités
Égale à ses fureurs ton infélicité
Jusqu'à ce que surgie entre l'onde et l'étoile
La fille de Cadmus t'enveloppe du voile
Qui te fera dompter les flots retentissants
De tes bras vigoureux et de tes reins puissants
Et d'écueil en écueil embrasser le rivage
Où, te dissimulant sous un lit de feuillage,
Comme un feu recouvert par quelque bûcheron,
Tes membres et ton corps épuisés dormiront
Trois nuits, trois jours, comptés de couchant en aurore
Et comme en t'éveillant tu souffriras encore :
O trois et quatre fois heureux, gémiras-tu,
Quiconque a renoncé l'implacable vertu

Et, du cyprès amer s'il a cueilli sa rose,
Là-bas dans la prairie où les âmes reposent
De tant de passagers qui moururent d'amour,
Déposé la fatigue et les soucis du jour!
Aux rois plus qu'aux sujets la servitude humaine,
Économe des biens, est prodigue de peine!

O naufragé battu par le flot du destin,
Ombre dure opposant aux clartés du matin
Un sursaut douloureux de fureur et d'envie,
Tu n'as point relâché les rènes de ta vie,
Et ni Nausicaa, ni le divin chanteur,
Ni les sages vieillards de leurs peuples pasteurs,
Ni le vaisseau qui sut retrouver ta patrie
Mais qui n'est plus rentré dans la verte Schérie,
Ni, sur le sol sacré, ta déesse aux yeux clairs
Quand elle eut épuré du mensonge de l'air
Les rochers de Phorcys et les vergers d'Ithaque,
Ton vieux chien mort d'amour, ni ton beau Télémaque,
Rien ne peut alléger, tout appesantira
Ton cœur mélancolique et ton farouche bras :
Malheur aux étrangers qui, rongeant tes domaines,
Menacent du flambeau la couche de la reine !
Contre ces insensés qu'aveugla le désir,
Tu viens comme l'épieu qu'acheva de durcir
Dans le four embrasé la langue de la flamme :
Ayant brûlé ton cœur et desséché ton âme,
Veux-tu te délivrer de toi-même en frappant?

La chaste Pénélope ou la mère de Pan,
L'épouse vertueuse ou la reine infidèle
Au faîte des palais espère ou tremble-t-elle,
Pendant que des degrés à l'angle de la cour
L'arc que nul ne tendit sa décharge à coup sourd,

Et la corde en vibrant jette un cri d'hirondelle?
Vos tèmps sont arrêtés, ô têtes criminelles!
Le dard inopiné qui vola tout d'abord
Au jeune Antinoüs a présenté la mort.
Il la reçoit debout, comme il prenait la coupe:
Le mieux né, le plus beau de l'insolente troupe,
Ainsi de tout son long sur la terre est couché,
La poitrine béante et le poumon tranché.
Polybe, Amphimèdon, Eurymaque suivirent,
Tous les trois arrivés par le même navire
Qui ne remportera pour repasser la mer
Que le fardeau sanglant des os et de la chair.
Comme un troupeau parqué, proie à peine vivante,
Le reste bat les murs aux crocs de l'épouvante
Et, quand le trait l'atteint, s'écroule en vomissant
Dans l'épaisse liqueur des viandes et du sang
Cet esprit qui s'en va dans le royaume inane
Où le maître d'en bas fait la couche des mânes.

Héros, es-tu content? Tes ennemis sont morts.
Quand la terre pieuse aura caché les corps,
Douze femmes feront la plainte funéraire.
Mais, pour avoir uni l'opprobre à l'adultère,
Sur un câble tendu de douze nœuds coulants,
Par le cou délicat de leurs beaux corps tremblants,
Vers les oiseaux du ciel en grappes vengeresses
Tu leur feras porter la peine des traîtresses
Sans que leurs pieds légers frémissent trop longtemps.

Tu veux te reposer, ô mon Ulysse? Attends!
Quand, lavé, parfumé dans tes belles piscines
Tu t'es purifié de la houle marine,
Ithaque saluant aux degrés de l'autel
Tes yeux, ta chevelure et ton pas d'Immortel,
La volonté de Ceux qui font que tu revoies

Brillante, et ses yeux doux pleins de larmes de joie,
L'intacte Pénélope et ton père et ton fils
Juge que tes travaux n'ont pas encor suffi
A les dédommager du coût de ta victoire :
Les morts que tu gorgeas du sang des brebis noires
N'ont-ils pas annoncé qu'il faudrait repartir?
Pars donc, acquitte-toi ! tâche de découvrir
Au delà du couchant sous le tombeau des flammes
Les peuples ignorant l'usage de la rame
Qui, la voûte des cieux sur leur front s'abaissant,
Ou rampent ou, pliés, traînent en gémissant !
Par ces confins perdus, si les astres le veulent,
Retrouve le chemin du toit de tes aïeules
Sans croire qu'aujourd'hui plus qu'hier ou demain
Le Pire ou le Meilleur appartienne aux humains :
Pour s'être mesurée aux plus hautes puissances
Ta fortune est le prix de ton obéissance,
Mais tu ne serais pas leur docile vainqueur
Si tu n'entretenais au secret de ton cœur
Assez de vénéneux regrets et d'amertume
Pour estimer la vie au poids de son écume
Et vouloir en tout temps lui porter coup pour coup,
Sûr de n'en rien laisser si ton cœur ose tout !
Que te font les combats, l'Océan, l'incendie
Et le plus ou le moins d'humaine perfidie?
La parfaite beauté qui s'est montrée à toi
N'aura fleuri qu'un jour ni chanté qu'une fois,
Mais ton esprit lui doit toute sa nourriture
Et c'est elle qui tient dans ta main froide et sûre
La pique du guerrier, la barre du marin
Et le bâton noueux du pauvre pèlerin.

Dis-nous ton plus beau jour, Ulysse, je te prie,
Quand, revenu mourir en ta belle patrie,

Tu gravis, appuyé sur ta crosse à clous d'or,
La tribune de marbre à la pointe du port :
Là, tu t'assieds afin que les sujets d'Ulysse
En retour de l'impôt reçoivent la justice.
Tu les accueilles tous, aucun n'est rebuté,
L'existence a mûri ton amère bonté.
Bientôt en s'écoulant la pauvre multitude
Entre la mer et toi refait la solitude
Et l'antique unité de vos deux éléments
De la vague de pourpre affleure sourdement.
Le pilote muet de l'invisible barque
Approche, il resplendit d'un ordre de la Parque
Qui de cette journée allongera l'espoir
Au delà du rayon de l'étoile du soir.
Les Dieux ont accordé ce que ton cœur demande,
Un autre arc que celui que tu tendis se bande
Sous l'horizon doré, dans le jour amorti,
Et le trait du profond de la mer est sorti
Qui, t'apportant la paix de sa pointe de flamme
T'oriente déjà sur les routes de l'Ame
Où, l'esprit déchargé de ton corps soucieux,
Dansant comme un satyre et riant comme un dieu
Tu n'arrêteras plus de voir et de connaître !

Guide et maître de ceux qui n'eurent point de maître
Ou, plus infortunés, que leur maître trompa,
Donne-leur d'inventer ce qu'ils n'apprirent pas,
Ulysse, autre Pallas, autre fertile Homère,
Qui plantas sur l'écueil l'étoile de lumière
Et redoublas les feux de notre firmament !
L'amour même, l'amour qui traîna les tourments
D'Hélène et de Pâris en un même désastre,
A ton ciel agrandi fidèle comme un astre,
Rayonne la beauté de ton enseignement,
Et la Postérité lit sur tes monuments

Quelle sainte raison, quelle vertu divine
Ont retenu ton cœur en ta forte poitrine :

O cœur, apaise-toi ! Goute jusqu'a demain
L'une ou l'autre rigueur de ton sort inhumain.
Demain les arts savants nés de l'intelligence
Couronnent ta douleur, achèvent ta vengeance.
Il te sera permis, o grand cœur irrité,
De tirer tout son fruit de la calamité.

Charles Maurras.

La Brière[1]

C'est fini : Aoustin a tout visité, tout retourné, jusque dans les moulins, jusque dans les presbytères : il ne reste plus un brin d'espoir.

Ce fut Kerougas, son dernier village, dont il revint, le soir, butant dans toutes les platières comme un pauvre homme.

Mais le plus fort : au lieu d'aller trouver le maire, en arrivant à Fédrun, pour lui déclarer son échec, il s'était enfermé chez lui. Et le lendemain matin, même chose : il n'avait pu davantage se résoudre à aller porter l'aveu de son deuil. Il avait repris son chaland, comme d'habitude, il était reparti, et sans savoir où, la mort dans l'âme...

Il y avait déjà de cela plus d'une grande semaine ; et personne ne se doutait de rien. Ni le maire, ni les syndics. Toute la Brière était dans l'innocence.

Et lui, en se taisant, se donnait l'illusion d'arrêter le cours des choses.

Il était l'homme le plus malheureux de la terre.

Cependant, comme il se serait vendu à rester dans son foyer, tous les jours, afin de donner le change, il se remettait à la perche ; de sorte que les matineux, le voyant dis-

(1) *Copyright* 1923 *by Bernard Grasset.* — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er février 1923.

paraître dans le marais, disaient : « Voilà là-bas Aoustin parti pour les pays d'autre rive... »

Il y a en Brière des caches profondes, si dissimulées qu'elles vont jusqu'à tromper le flair des canards sauvages ; nids fourrés que l'hiver dessèche sans les éclaircir, faits de grands joncs lancéolés, de chandelles-de-loup et de toute une flore creusée tout exprès, dirait-on, pour le chaland qui s'y glisse comme en son gîte de bête de marais. Nulle part, l'homme n'est plus loin du monde, y compris les îles et leurs villages, que dans ces fourrés, dont le roitelet, le crapaud et les grands faucheux d'eau se partagent la jouissance.

C'était dans ces lieux sûrs qu'Aoustin allait cacher son secret. Ce fut dans l'une d'elles que, surpris par les pêcheurs grâce à son idée fixe qui l'aveuglait de sa brume, il se faufila avec une brusquerie de fugitif traqué, refoulant le jonc, s'accrochant, cassant de la tige, jusqu'à ce qu'il se fût remisé au plus profond de cette jungle.

Là il attendit, comme un renard qui guette le soir ; triste, morne, son long dos plié en deux, son chapeau tiré sur ses yeux rougis par des nuits sans sommeil, regardant, l'âme absente, crever la bulle d'air et flotter la mouche morte...

Une anguille, un ventre doré, s'en vint tout près de lui, balancer son museau dans les tigrures de l'ombre. A portée de la main il voyait ses ouïes veloutées se gonfler sous ses molles nageoires. Mais il ne se déportait pas d'un geste. Et l'autre aussi savait qu'elle n'avait rien à craindre aujourd'hui du bourreau de son peuple.

C'était ainsi maintenant qu'il usait les heures de ses jours, à la Bosse à la Roche, à la vieille Vé, du côté de la Bosse verte...

Combien de temps ferait-il durer cet entêtement?... Il n'en savait rien. Peut-être toute sa vie... Les cheveux lui pousseraient sur les épaules avant qu'il n'ait prêté sa langue à la proclamation de la maudite vérité. Cette vérité avait beau être de la grande espèce, de celles qui ne supportent ni requêtes ni arguments, il la repoussait, ne l'acceptait pas, lui opposait son front têtu, lui disait non ! Il mettait corps et âme en travers de cette perversité du sort, il l'enterrait vivante dans son silence...

« Cache-toi, crache sur ton indignité ! » se disait-il, hon-

teux, l'oreille basse, d'avoir à se montrer sans le laurier d'un succès dont il s'était targué si publiquement.

Et par cette trahison des lettres, s'affirmait toute la malfaçon de l'univers, toute la fragilité des formules sur lesquelles les hommes édifient leur existence... Trahison, les actes ! Trahison, les signatures ! il insultait tous les papiers qu'il rencontrait !

Qu'il aurait de bonne grâce aussi insulté ses semblables ! Il les exécrait, rôdant à la recherche de sa personne, faisant le guet entre les arbres, l'attendant le soir derrière les mottes — jusqu'aux enfants qui s'étaient mis à l'assaillir ! Il leur en voulait de leur curiosité, de leur émotion, de leur attente, jusque de leur manière de confiance en lui.

Quand du fond de ses caches, il en voyait au loin qui passaient, remorquant de la litière, ou ramenant des buttes les taureaux sauvages, il faisait entendre un glapissement dans son feuillage, quelque chose de grinçant, qui de dessous cette oseraie ressemblait au rire lugubre de quelque oiseau aquatique.

Et il continuait de vivre ainsi, triste comme un héron malade, l'œil entre deux roseaux...

Or, un après-midi qu'il se mortifiait dans les hautes herbes de la curée au Trésor, il entendit une voix : « Aoustin, tu ne fais pas ton devoir. »

Il ne sut jamais dire plus tard si cette voix lui avait parlé du dehors, ou s'il l'avait entendue dans sa conscience.

Toujours est-il qu'incontinent il se mit debout, et que tel fut le spectacle qui s'offrit à sa vue à cent mètres de là, dans le repli d'un bateau : la Pouille, la Pouille en pleine contrebande, en plein train de remplir son bateau.

L'homme n'était point seul ; son épouse travaillait avec lui, autant qu'on pût juger que ce fût elle, vu le bonnet d'évêque que faisait sur la tête de cette femme un de ces sacs de gros chanvre dans lesquels on met le son.

Ils avaient élongé leur blin le long du seuil et chargeaient par les deux bouts.

Aoustin fit sauter ses sabots pour être pieds nus, vérifia son fusil et se glissa, rampa comme un léopard.

Son vieux sang s'était réveillé à la vue de cette proie légitime.

Ne tenait-il pas en franchise l'homme qui l'avait provoqué ! Il ne l'aurait jamais plus belle...

Il se déhalait dans les roseaux, s'arrêtait, conscient d'être à cette minute où l'on joue sa vie sur un faux pas...

Tout dépendait de son agilité à franchir la coulée. L'autre avait le temps de se tourner, et les deux fusils partiraient ensemble.

Mais s'approchant, d'une poussée de son talon, il lança son chaland droit dans l'avant du leur, porta la main, para le choc, et put se saisir de l'arme à feu que l'homme avait laissée dans son embarcation.

— La Pouille ! cria-t-il... est-ce que nous y sommes ! moi, je suis prêt...

La Pouille fit un bond ; mais aussitôt rencontra l'âme noire du canon qu'Aoustin tenait braqué sur sa personne. C'était son arme même.

— Comment veux-tu que je te gracie, lui dit Aoustin, qui y mêlait l'ironie, maintenant que nous avons été vus, toi et moi, de ces blins là-bas, qui portent de la litière à Saint-Lyphard !

Une gaieté féroce éclatait sur ses traits ; de cette prise, il avait plein les mains ; une volupté sans prix le payait de son affreuse inaction.

Il signifia à l'homme son procès, lui dit qu'il emportait son fusil pour lui faire faire un tour chez l'arquebusier, et poussant le ricanement qu'il tenait de nature, piqua de son bateau par la couline.

Cette aventure l'avait replongé dans le réel : les devoirs du garde et les passions de la consigne. Sa déposition primait toute chose, et illico il remonta vers Saint-Joachim, où il ne voulait laisser à la Pouille le temps de s'en venir pleurer à la mairie.

Mais voici que les gens qui, depuis des semaines, ne recueillaient plus nul écho de ses expéditions aux papiers de Brière, sortaient sur leurs portes pour s'enquérir, interroger, tout en le suivant des yeux à remonter la rue du bourg, ses deux fusils à l'épaule, car il n'était pas une béquillarde nonagénaire aux trois quarts aveugle qui ne sût dire que l'une au moins de ces deux armes provenait de quelque prise sur le vif.

— A qui as-tu chipé cela? lui jetait de son seuil la Bellemarche qui savait son mari parti chasser sur les platières de Crévy...

— Tu n'entres pas un moment? suggérait le père Moyon, qui ne croyait pas impossible, à la faveur d'un verre de vin offert, d'éclaircir le mystère de ce diable de canardier.

D'autres appuyaient sur le passant un regard vindicatif :

— Bien sûr qu'il y a en Brière plus de fusils que de lettres patentes !

Mais Aoustin serrait les dents. Il pressait l'allure, autant par l'aiguillon du plaisir de ce beau coup, que de l'impatience d'expédier ses formalités, pour échapper à tout ce monde et s'en retourner à ses roseaux.

Cependant, les figures se multipliaient à l'entour ; on eût dit que l'île était en fête. Devant l'école, tout un remous d'hommes emplissait le chemin, et tout cela, peut-être une centaine de jeunes gens, tous gars d'usine, jetait force cris dans la direction des fenêtres du bâtiment, riait, braillait, se poussait pour mieux voir, on ne savait quoi ; des grappes de corps à la courte échelle s'escaladaient, le long des vitrages, tandis que d'en bas, allaient retomber à l'intérieur toutes sortes de débris, des bouchons de paille, des éclats de pots, et tout ce qui se ramasse sur un chemin.

Oh ! là, là ! coups de pieds et coups de poings, ce qu'elle en a reçu !

Les plus tranquilles, par dérision, poussaient des cris lugubres, comme les chiens qui hurlent à la lune.

Le fusil, ici encore, produisit son effet. Tous firent face ; d'aucuns sautèrent à terre, et un instant le bruit cessa.

— C'est le fusil à Montauciel ! cria le fils à la Loutote.

— Le fusil à Montauciel ! le fusil à Montauciel porte un écrou de cuivre à la tête du chien.

Et le même ajouta : « Ce fusil-là, c'est celui de la Pouille. »

Et tous de hurler : « Le fusil à la Pouille ! le fusil à la Pouille ! »

Mais Aoustin était déjà loin.

A la mairie, en présence du secrétaire, il débourra l'arme, laquelle contenait trois chevrotines suifées et une charge et demie de poudre, de quoi mettre à mal un sanglier.

— Des pruneaux qui n'ont pas séjourné dans un flacon ; il savait que j'ai la vie dure !

Il n'en mit que plus d'application à minuter son rapport comme à parapher sa signature.

Mais il lui fallait retraverser le village et cette nécessité n'excitait guère son empressement.

Devant l'école, l'effervescence était à son comble. Un nouvel attroupement s'était formé, le forgeron, le buraliste, le sabotier, plusieurs cabaretiers, rangés contre le mur d'en face, et qui prenaient leur part du plaisir.

— C'est Estelle qui a eu le malheur de se montrer par ici, se mit à dire un petit vieillard, au passage d'Aoustin. Dès qu'ils l'ont vue, ils l'ont entourée, elle voulait se sauver d'eux, alors ils se sont jetés dessus... histoire de s'amuser... Ce sont des mandrins.

— Elle est saoule ! criait-on de toutes parts.

— Elle est peut-être saoule, reprit le vieillard de son ton tranquille, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils l'ont fait passer par la fenêtre. Elle s'est débattue comme une forcenée... La moitié de ses jupes leur est restée dans les mains... Elle s'est peut-être aussi fait du mal de l'autre côté... c'est encore haut, cette fenêtre ! Puis il ajouta : « la porte est clavée de tous les côtés ; le maître d'école n'est point là... personne n'est point là ! »

Aoustin n'avait en tête qu'une idée : tirer le long du côté de sa Bosse à la Roche ; puis la pitié n'était pas précisément le sentiment qui sanctifiait son cœur ; mais à tous ces sots cris poussés, se mit à répondre en lui une espèce d'excitation qui, par son mauvais gré à l'égard de tout ce qui portait l'apparence humaine, l'attachait à ce spectacle et le poussait à y prendre part à sa manière.

Il grogna, cracha, rebroussa chemin, et reparut un instant plus tard avec un trousseau de clés.

— Allez ! ôtez-vous de là, vous autres !

Brusquement, il en écarta quelques-uns, qui se laissèrent refouler d'abord, un peu surpris ; mais sitôt qu'on s'aperçut des clés et que la porte allait s'ouvrir, un cri fouetta l'air, dans une poussée à qui le premier pénétrerait par cette issue.

Aoustin n'avait pas la charge de la police du village, mais l'autorité de sa personne lui tenait lieu d'insignes.

— Je vais la faire sortir, gare au premier qui la touche !

Et en un tour de main, il s'enferma dans le local.

Estelle se trouvait là, en effet, au milieu de sa mitraille, affalée en un paquet, sur un coin de banc.

— Allons, la vieille, tu es encore venue faire ici ta dissipée?

La lapidée releva péniblement la tête. Ses cheveux arra-

chés dans la bagarre s'échappaient par poignées, une coupure fraîche lui saignait près de l'oreille.

— Allons... il ne faut pas rester ici... Je viens te chercher.

Mais, elle, par la crainte que lui inspirait cet homme — elle lui avait si souvent tiré la langue ! — se recula, en cachant ses mains dans les plis de sa jupe.

— Voyons, ne fais pas ta furie, Estelle, — il voyait qu'elle n'était point ivre. — Je suis là, ils ne te toucheront pas. Pourquoi as-tu peur de moi?... Je suis dans mes fonctions. Ne vois-tu pas ma plaque?... Est-ce que je vais profaner mon serment?... Allons, viens avec moi...

Il fallut toute son insistance pour ébranler l'entêtement de la vieille, dont le regard meurtri n'osait encore se lever sur celui dont elle redoutait plus que jamais en ce moment la vengeance.

Elle contemplait sa chair à son épaule déchirée.

Aoustin, pressé d'en finir, s'empara de son bras :

— Tu ne m'abandonneras pas ! lui dit-elle alors, tu marcheras près de moi !

Elle fut reçue avec de beaux cris.

La meute la huait, malgré les conseils de quelques vieux à la voix trop faible. Mais elle ne se détournait pas, s'en allait à côté d'Aoustin, serrée contre lui, un coin de veste dans sa main qui n'était pas près de lâcher...

Quand les enfants qui galopaient autour s'approchaient de trop près, comme une chèvre qui entend siffler le bâton, elle détounait la tête en fermant les yeux.

— Le fusil à la Pouille !... mords-le ! criait-on derrière.

Pendant qu'elle, tous les dix pas, murmurait : « Tu es un homme !... tu es un homme ! »

Ils n'eurent bientôt plus dans le chemin, pour témoins de leur fuite, que les pigeons rangés sur les chaumes.

Aoustin emmenait sa protégée par le bout de l'île ; et c'était certes un couple qu'on n'avait jamais vu passer. Il la laissait parler, ne lui répondait pas, pas plus que sur le bord de la levée, devant les chalands, il ne s'embarrassa de sa méfiance revenue et de son refus de s'embarquer avec lui. Vu que par les détours au sec des platières, elle risquait fort de recevoir sur le dos les garnements mis en appétit, c'était convenablement finir le travail que de lui faire ce pas de conduite.

Sans donc s'occuper de ce qu'elle chantait, par une petite

poussée, il la força de basculer dans son bateau, descendit à son tour, puis tranquillement s'éloigna par la chalandière.

C'était fini. Tout est toujours fini pour le chaland qui démarre de la terre et qui s'en va sur l'eau.

Aoustin respirait. Avec attendrissement, il regagnait la paix de sa grande plaine fauve, ses caches, ses refuges.

La conversation du couple n'avait guère affaire avec l'écho. Le chaland glissait en silence, côtoyait le brouillard qui montait des rives à cette heure du refroidissement de la lumière.

On n'allait pas vite, car le vieux rêvait à demi, plus occupé de ce qui se passait au loin derrière les piardes que du machinal travail de sa grande gaule.

Estelle, à l'éperon du bateau, n'avait plus d'yeux, délivrée du premier péril, que pour cette autre aventure qui la jetait en pleine eau de Brière sous puissance de son vieil ennemi ; et transie de peur à cause de son mutisme même, un instant, elle essaya de le faire parler.

— Tu m'as défendu contre la bête?

— Quelle bête, ma fille?

— La bête... Il n'y en a qu'une, répondit-elle, en le fixant profondément.

Et le silence retomba.

Et pas un chaland en vue de par cette curée qui s'allongeait en ses grisailles d'hiver, où ils allaient, traversant des coupis, puis des archipels de roseaux, drainant dans leur reflet les feuilles flottantes des nénuphars...

Estelle, tassée sur son séant, expédiait des *Ave* de secours, s'agitait, mesurait la distance des rives, toute prête, s'il y avait eu moyen, à s'accrocher aux roseaux, pour se jeter sur la première platière.

— Arrête ici !... je veux aller de mon pied, s'écria-t-elle, comme ils arrivaient à la Butte aux Crânes.

Mais Aoustin n'eut point l'air de faire cas. Il suivait son mouvement sous les petits nuages roses du ciel.

Cette pauvre créature ne le gênait pas. Celle-là du moins ne lui poserait pas de questions. Même, à mesure qu'il se retrouvait dans ses solitudes, il éprouvait, à l'avoir dans son chaland, une manière de consolation. Ses tristesses trouvaient compagnie à la douceur de ce quelque chose d'humain.

On eût dit la chaleur d'une petite lampe. Et alors, nullement pressé de se débarrasser d'elle, il l'emmenait devant lui, sur la grande eau...

— Là-bas... c'est lui... tu n'iras pas plus loin... je ne veux pas... laisse-moi descendre...

Car, cette fois, on apercevait le dolmen, au loin, comme une javelle dans les teintes du couchant.

— Laisse donc, la vieille, on peut bien encore te conduire jusqu'à ton château...

Alors, toute petite, elle se recroquevilla, peureusement, sous sa broussaille, toute à la surveillance de ce grand Lucifer tourmenteur.

Les fosses à Thobie, la butte rouge, et ils arrivèrent.

Aoustin borda son chaland ; et certes, il n'eut pas besoin de pousser la vieille pour l'aider à grimper sur sa berge !

Mais quand elle fut là-haut sur le sec, bien débarquée dans son désert, qu'elle vit qu'Aoustin ne la suivait pas mais demeurait franc de pied dans son bateau, quand elle n'eut point de doute qu'il ne lui avait voulu le moindre mal, quand la chose lui creva les yeux qu'il s'apprêtait tout bonnement à s'en retourner, alors elle se prit à s'agiter, à s'écrier :

— Tu ne vas pas t'en aller comme ça, fils de chien !... Tu m'as défendue contre la bête !... descends de ton blin... viens par ici... je veux te récompenser, moi !

— Me récompenser !... qu'est-ce que tu veux que je fasse de ta récompense, bougre de folle ! ricana Aoustin, qui déjà se mettait en marche.

— Descends, descends, je te dis ! criait-elle, le sang au visage, aussi ardente à l'appeler qu'elle avait eu de répugnance à le suivre, courant, se risquant sur la pente de la vase pour tâcher d'agripper et de retenir le bateau.

Et lui, lui disait :

— Tu cries comme la corneille de Jean-des-Bois !

Mais de guerre lasse, pourtant, il jetait sa perche — il avait le temps et point de but — et s'arrêtant, enjambant son bord, il la suivit en plaisantant :

— Ce n'est pourtant pas l'heure du saulnier !

Mais elle lui mit la main au bras.

— Ne dis pas de sottises... Tu ne serais pas un homme !

Le dolmen s'élevait à une vingtaine de pas dans de la mauvaise prairie. Quelques vieilles dents de granit, sous des

monceaux de fagots, des débris de charpente et de ferraille ; et il fallait se courber pour entrer là dedans.

Cette demeure de castor suait la tiédeur des fougères séchées, sentait la vieille laine, et l'on n'y voyait pas trop clair, autant par le peu de jour que par la fumée qui s'élevait d'un âtre bauché de terre d'Osca ; le tout encombré de la couche, une litière plutôt, bordée de planches, un vrai lit de valet d'étable, et de coffres entassés jusque dans le fond, de caisses s'échafaudant, avec des bouts de filet çà et là, et quantité de bizarres ustensiles.

— Assieds-toi, dit la solitaire, en attirant un de ces petits trépieds de bois dont se servent les fermières pour traire leurs vaches.

Elle se glissa dans l'obscur fond de sa caverne, remua là beaucoup de choses, puis reparut, serrant contre son estomac une longue bouteille brune.

— Tiens, dit-elle, je n'ai pas de verre... bois au goulot... le coup que tu voudras... Tu m'as défendue contre la bête...

Aoustin se mit à rire, doucement. Il riait un peu de l'Estelle qui lui parlait en ce moment, et qui ne ressemblait pas tout à fait à celle qu'il connaissait.

Et puis, ce rhum-là n'était pas du tout déshonorant. Il faisait claquer sa langue.

— Où donc as-tu pris ça?

— Je connais mon Évangile, reprit-elle, sans répondre à la question, en lui faisant signe de boire encore... Je le connais... Aime ton prochain comme toi-même, voilà ce qu'a dit Jésus-Christ... Ne fais pas le bien à demi, fais-le tout entier... Alors, tu recevras ta récompense...

— Un bon coup de rhum?... fit Aoustin.

— Un bon coup de rhum... fais-le tout entier. Si la femme te dit : « Tu n'as pas besoin de t'embarquer sur l'eau, je m'en irai bien toute seule », tu la fais monter dans ton bateau, et tu la prends sous ta garde. Si la femme te dit en chemin : « Voici ma platière et mon domaine, me voilà rendue, tu peux t'en retourner », tu lui fais réponse : « Non, femme, tu n'es pas rendue, je veux te conduire jusqu'à la porte de ton chez toi... » Alors la femme se dit : « C'est quelquefois un mauvais gars ; il n'est point bon pour les siens ; mais tout de même il est vivant pour le Christ... il n'est point mort comme les autres... Regarde ce qu'ils ont fait de moi, les autres !... Ils m'ont rouée de coups, ils ont mis ma

chair à nu... je n'étais pas assez malheureuse d'avoir perdu ma fille, ma chère fille... Est-ce que toi non plus tu n'as pas une fille, Aoustin?... Tiens...

Et fouillant derrière elle, elle retira et déposa sur ses genoux un de ces coffrets en bois de sapan comme les marins au long cours en rapportent de leurs voyages.

— Ce sont ses lettres, Aoustin, les lettres qu'elle m'écrivait quand elle était là-bas... jamais je ne les ai montrées... mais toi... tu es un homme !...

Aoustin n'éprouvait pas la moindre envie de mettre le nez dans ce tas d'écritures ; son inendurance des gens le mettait même à un cheveu d'envoyer promener l'objet et de laisser la vieille à ses jérémiades. Mais il ne trouvait pas bon non plus de lâcher sa bouteille, vu l'agréable chaleur qui se répandait dans tout lui, chaleur qui consolait ses entrailles ; puis, ce qu'il avait ressenti tout à l'heure dans son bateau, tant de prévenances aussi au lendemain d'une si grande inimitié, tout cela le retenait un peu malgré tout ; et il voulait bien se laisser faire encore un moment.

— Regarde, disait la femme... Lis, toi qui sais lire... Si tu ne les regardes pas aujourd'hui, jamais plus tu ne les reverras !...

De jolis papiers en effet, couleur de la fleur des berges, des tendres pousses de la tonnelle au printemps...

Aoustin en prit une, en prit deux, pendant qu'Estelle, accroupie devant lui, tenait ses mains ouvertes prêtes à empêcher de choir le coffre des genoux toujours maladroits de l'homme.

— C'est donc les lettres qu'elle t'écrivait, ta fille, pendant qu'elle était à Paris?

Point anxieux de les lire, il s'attardait aux jolis minois qui décoraient les feuillets ; et ses doigts, distraitement, soulevaient et plongeaient.

— Tiens, dit-il, en voilà d'une qui n'est pas de la même espèce !

Il la retira de parmi les autres ; et, comme il la retournait, examinait l'écriture, voilà que sa figure se mit à changer, à blêmir, à revêtir un air de terreur, comme si le miroir de quelque eau noire de Brière venait de lui faire la révélation du soleil bleu de minuit...

— Bon Dieu de bon Dieu !... bon Dieu de bon Dieu !... bon Dieu de bon Dieu !

C'était tous les mots qui sortaient de lui ; mais les grosses anguilles durent l'entendre du fond de la rive de Bombardant !

— Bon Dieu de bon Dieu !

Il essayait de lire, mais ses yeux se couvraient d'un voile ; il suffoquait.

— *Nos chers... et bien-aimés... de l'avis de notre conseil... ces mêmes présentes... Donné à Versailles.*

— Bon Dieu ! cria-t-il, en se dressant tout debout, les voilà !

A ses pieds un paquet de hardes tremblantes le contemplait avec amour ; une figure de vieille Euménide fixait sur son grand trouble des yeux d'un bleu céleste.

— *Lettres patentes sur Arrest, pour les habitants des paroisses de Saint-Joachim, Saint-André, Saint-Lyphard, Crossac, Sainte-Reine en Bretagne,* épelait-il d'une voix brisée, *Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, nos officiers et justiciers qu'il appartiendra, salut...* La voix lui manquait.

— Mais comment... comment est-ce toi... la vieille?

— Mon bisaïeul..., bégaya-t-elle, trop émue aussi... Ange Algan... de Saint-André !

Elle se releva d'un bond :

— Aoustin !

Et se précipitant sur lui tandis qu'il passait la porte :

— Ne dis rien à personne !... ne dis rien à la bête !... ne dis pas que c'est moi !... pour l'amour de Dieu !

— Pour l'amour de Dieu ! eh quoi? pour l'amour de Dieu? lui jetait-il en tirant pour se dégager.

— Ils viendraient me mettre le feu !... dans leur contentement... le feu à ma maison !

Mais il était déjà loin, il s'en courait, il s'embarquait, il ne sentait plus le poids de ses os, le chaland non plus, c'était un Aoustin volant, et l'oiseau filait dans le crépuscule...

*
* *

Sans direction, au hasard des curées ; et c'était à peine s'il s'en rendait compte ; l'heure, les distances, la nuit, le jour, la chaleur du rhum d'Estelle, n'étaient plus que des fragments de rêve dans la grande saoulerie qui lui livrait tous les chemins du monde.

Sans doute, autrefois, n'eût-il pas manqué de se rendre d'une traite à Saint-Joachim, étaler sa découverte sous les yeux du maire ; mais aujourd'hui qu'avec sa rage il avait dévoré les sept fiels du héron, il emportait sa joie n'importe où, devant lui, comme un secret encore.

Et les piardes défilaient, les roseaux et toute la Brière qui de ses grands yeux pâles regardait passer cette ombre rapide.

Il arriva ainsi bien loin du côté de la grande rive, jusque vers les terres noires du coin de la Noë ; et ce fut là que, sans dire gare, une voix qu'il reconnut tout de suite le héla d'un bateau.

— Stopp ! la grande marine salue avec l'aviron ! répondit-il du même coup, en s'arrêtant, et manœuvrant comme il disait sa longue perche.

Et c'était si vibrant, si joyeux, il y avait dans cette voix un tel chant de vivacité, que M. Ulric, une seconde, crut que, trompé par le soir, il venait de prendre pour Aoustin quelque riverain de ces parages — un endroit qui s'appelait Bilac — qui n'est même point un village, mais une croisée de chemins, où se tient solitaire sous un bouquet d'ormes un vieux chaume de cabaret.

Aoustin avait pivoté de court. Cette fois la rencontre ne le rebutait pas, il la saisissait au bond, par le besoin de passer sur quelqu'un le débord de son bonheur.

De propos chaleureux il assaillit le compagnon, et même lui fit tout de suite, en termes singulièrement communicatifs, l'invite d'entrer s'asseoir dans la petite maison, qu'il appelait ce soir l'arche d'alliance.

M. Ulric ne l'avait jamais vu dans cet état, dont il conclut qu'il avait dû gravement faillir à ses habitudes de sobriété.

— Allons ! dépêchons, mon fils !

Et voilà maintenant qu'il l'appelait son fils !

Le fils accepta en riant ; et tous deux pénétrèrent dans la basse salle, s'assirent dans le fond sous le quinquet fumeux où Aoustin, d'une voix tonnante, fit la commande d'une grande bouteille, tout en se frottant les mains qu'il n'y eût point là d'autres buveurs.

A vrai dire, cette salle si mal éclairée était le lieu quasi secret où s'abouchaient à la brune avec certains marchands débrouillards, creveurs de chevaux, tel le gros Bihen d'Herbignac, des Briérons désireux d'échanger contre un pécule

certaines belles pièces de plumes plus ou moins frauduleusement abattues.

Ce nid et la couleur des œufs étaient, bien entendu, connus d'Aoustin, qui s'abstenait généralement, par manque de prévention à l'égard de ce genre de délit, d'y venir ennuyer le monde. Mais, ce soir, il n'avait guère l'esprit à faire la différence entre une porte et une autre porte; toutes ses pensées dansaient la chaude polka et il ne s'arrêtait pas de discourir, promenant tant et plus sa grande ombre sur le mur; tandis que M. Ulric l'écoutait, souriant toujours, accoudé sur un grand lièvre de marais qu'il avait attaché par-dessus son carnier bourré de plumes.

La nouveauté d'une pareille gaieté ne laissait pas de l'intriguer, et une question lui venait sur les lèvres, éclairait son visage tout broui de l'air des prairies.

— Vous avez l'air, ce soir, joliment heureux? lui dit-il, par le soupçon que sous cette ivresse se cachait quelque autre chose que du vin.

La pensée des lettres venait de lui traverser l'esprit; mais convaincu d'abord que le bonhomme lui aurait déjà fait part d'un événement aussi considérable, il retenait sa langue, sachant combien le vieil ami de Julie se montrait désormais sur ce point plus que susceptible.

— Heureux! s'exclama Aoustin, en remplissant les deux verres et choquant allégrement la bouteille. Ah! vous pouvez bien le dire... c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie!

— Le plus beau!... ce n'est pas rien! qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

Aoustin partit d'un large rire. Il enfonça son chapeau, comme s'il s'agissait de passer une rafale d'équinoxe, prit le temps de se caler sur son banc, s'appuya des deux bras en avançant la tête, et plissant ses yeux, tels qu'on eût dit qu'il n'avait attendu que cette question et qu'elle le comblait d'aise.

— Ce qui m'est arrivé?... je vais vous le dire!... je me suis conduit aujourd'hui en bon chrétien!

Et le menton sur ses mains croisées, le regard étincelant, il jouissait du visage de stupéfaction de son vis-à-vis.

— C'est donc peut-être que vous êtes allé à confesse?

— Je ne commets point de péchés de confesse!... je vous dis que j'ai fait une bonne action... et qu'il n'est pas au

monde en ce jour un homme qui soit plus heureux que moi !

Et alors gesticulant comme un diable, disant à son interlocuteur qu'il voyait bien que cette affaire piquait de curiosité, il entama le récit de tout ce qui lui était advenu depuis l'arrestation de la Pouille, la délivrance d'Estelle, sa complaisance à la reconduire, jusqu'au moment que la bonne femme, à genoux devant lui, disait-il, fondant de reconnaissance et invoquant l'Évangile, lui avait mis dans les bras le coffret des lettres de sa fille.

— Ces choses-là, je le proclame, c'est comme un baume !... Ah ! ah ! voilà bien venu le jour de remplir la promesse que j'ai faite autrefois de danser dans certains petits souliers !

A la vérité, il n'avait plus trop l'air de savoir ce qu'il disait.

— Quels petits souliers? demandait Ulric.

— Oui, oui... et qui depuis quarante ans attendent sous leur petit moisi que je leur fasse sauter le pas en l'honneur du plus beau jour de ma conscience !

Il se délectait à faire ainsi mouvoir son secret du bout de sa patte, et il se disait : « Aoustin, ce soir, rien que pour toi !... tout à l'heure sous ta chandelle, tu les copieras, les fameuses ! »

M. Ulric écarquillait ses yeux. Il n'en revenait pas d'entendre ce vieux Lucifer vanter ses hauts faits d'humanité ; et non sans une grande envie de rire, se demandait s'il se moquait ou non, et ce qu'il y avait de plus vrai dans son regard, de ces fusées de malice qui y pétillaient, ou de cette grandiose illumination qui en embrasait le fond par éclairs, comme à l'incendie de toutes les mottes de Brière ensemble.

Attentif aux jeux extraordinaires de ce visage, il n'écoutait que d'une oreille distraite la voix embarquée dans l'histoire des petits souliers : comment, un soir, pendant la campagne du Mexique, lui, Aoustin, sorti dans le pays, avec un camarade, tous deux armés de leurs fusils, avaient fait dans un chemin creux la rencontre de l'aide de camp du général ennemi, l'avaient percé à coups de baïonnette, l'achevant à coups de talons, et puis l'avaient fouillé, lui prenant deux cent quarante francs, et lui laissant par précaution huit francs de petite monnaie ; comment ils s'étaient emparés du cheval, l'avaient emmené au camp.

Le commandant les avait vus :

— D'où venez-vous?

— De pas bien loin d'ici, dans un chemin.

— Venez avec moi.

Alors, racontait Aoustin, ils avaient conduit le commandant, lequel approchant sa lanterne avait dit :

— Il est bien mort... Maintenant, il faut voir ce qu'il a dans ses poches, — huit francs de petite monnaie, — huit francs seulement? il n'était pas riche !

— C'est vrai, mon commandant, et que c'est même encore trop pour lui... cet argent nous ferait joliment plus de bien à nous !

Le commandant voulut tout de même lui laisser deux sous.

— Ah ! mon commandant, lui dis-je, voyez donc les beaux souliers ! comme je danserais bien dans ces souliers-là ! — Allons, prends-les.

Alors je le remerciai, en lui promettant de leur faire danser le rigaudon quand sonnerait le plus beau jour de mon existence.

— Seulement, ajouta Aoustin, dont la tête commençait à dodeliner agréablement, comme ces patins-là donnaient à loucher à plus d'un camarade, je les confiai à la payse, qui me les garda.

— Ah ! vous aviez une payse !

— Mais oui, j'avais une payse !... comment... je ne vous ai point dit que j'avais là-bas une payse ! ah ! ah ! — et il éclata de rire, tandis que ses yeux nageaient dans le bonheur. — Elle était de par ici... Elle avait suivi les troupes pour tâcher de gagner de l'argent dans les vivres... et qu'elle a été bien heureuse de me trouver... je lui avais monté une baraque... et les affaires marchaient bien, si bien même que la payse fit fortune... Ah ! tenez, aujourd'hui encore, quand j'y pense !... Enfin, arriva le jour qu'il fallut se quitter... mais à quelques années de là, comme je passais sur les quais de Marseille...

— Eh bien, Aoustin?

— Qu'est-ce que vous voulez... Ça me fait toujours quelque chose... comme je passais sur les quais de Marseille... tout à coup je m'entendis appeler par mon nom : « Aoustin, Aoustin ! » Je me retournai, et que vis-je comme je vous vois : une dame en chapeau à plumes, en falbalas comme une princesse, qui me regardait et me souriait.

— Comment, tu ne me reconnais pas, tu ne te souviens pas de moi !

— Ah dame ! répondis-je, c'est que tu n'étais pas si chouette dans ce temps-là !

Elle s'était mariée à Marseille. Elle avait acheté un hôtel de marins. Mais son mari était malade, il buvait, il était perdu.

— Si tu pouvais attendre, Aoustin, nous nous marierions un jour.

Et voyez ce que c'est : j'aurais bien aimé la femme, ça oui... je l'aurais bien aimée, mais le pays me durait. Quand elle vit cela, qu'il n'y avait plus moyen de me retenir, elle me dit :

— Je veux tout de même que tu aies quelque chose de moi...

Et elle me fit cadeau de vingt francs, une pièce d'or.

Il y a longtemps !... ah ! qu'il y a longtemps !... c'est perdu dans la brume !... eh bien, dit-il en retirant son vieux porte-monnaie tout usé, tenez, monsieur Sans-Souci, la pièce est toujours là... tâtez... vous la sentez? Elle y est toujours... Je l'ai cousue... dans la petite poche... c'est pour moi, là, comme une relique...

— Et la payse?

— Vous êtes joliment curieux !... Est-ce que je vous demande, moi, si vous avez réussi à faire passer la bonne odeur de la motte... La payse?... elle s'est ruinée... Ah ! vous la connaissez bien ! Vous la voyez tous les jours...

— Parbleu ! fit-il, répondant au sursaut d'étonnement de M. Ulric...

— Eh bien, oui... c'est Julie...

Mais en même temps, il se passa la main sur le front, son contentement semblait tombé, il avait laissé parler sa langue ; c'était la première fois de sa vie.

A ce moment, la porte s'ouvrit C'était justement le gros Bihen d'Herbignac, lequel s'en vint bruyant se carrer au milieu de la salle ; d'une voix avinée appela la patronne, demandant pourquoi, lui, le meilleur garçon du district, elle n'était pas venue l'aider à descendre de son char à banc.

Le matois garçon avait tout de suite reconnu Aoustin, et pour couper court à tout propos indiscret, se donnait l'allure d'un homme qui n'est pas en état de faire honneur à ses réponses.

— Tu ne sais donc pas que j'ai une main gelée !... Attends,

je vais te faire voir, disait-il à la cabaretière, en tirant sur un long bas dont son bras était enveloppé.

Mais comme la femme, dégoûtée, détournait la tête, dédaigneux, il s'assit, aux profonds gémissements de sa chaise, en envoyant sur chaque épaule sa large face toute rouge de la cuisson du vent des routes.

— Tous les gens de ce pays-ci sont des voleurs, braillait-il. Je les mangerais tous dans ma main, moi qui suis l'homme le plus fort du pays...

Il brandissait son vin, le chavirait sur sa blouse, entonnait le reste d'un seul coup en se renversant.

— Oui, disait-il, non sans un regard glissé vers le gibier de M. Ulric... j'ai vécu à la sueur de mes souffrances, moi !... je me suis dépouillé pour les autres, moi !... et, las ! personne ne me connaît plus !

— Oh ! moi, je te connais bien..., ricana Aoustin.

— Moi, je vous connais peut-être aussi, riposta l'homme... vous êtes le père Levaillant, du Cabeno.

— Non, attendez, se reprit-il..., comme Aoustin haussait les épaules, plutôt... attendez... Aoustin, le garde, de Fédrun. Cette fois, j'y suis. C'est lui, vous ; ou vous, lui, comme vous voudrez. Oui, oui, c'est vous qui retournez toutes les maisons de la contrée pour tâcher de mettre la main sur les glorieuses lettres de Brière !... M'est avis que vous feriez aussi bien de les laisser où elles sont... ce qui est mort est mort... Ce ne sont pas les morts qui font la loi aux vivants !

— Je ne sais pas si tu es ivre, ou si tu as grande envie de le paraître, repartit Aoustin... Mais puisque tu parles des morts, je te ferai souvenir que la loi sur l'ivresse est de 1829, et que si tu continues à la violer, c'est encore Charles X qui te coffrera !

Il achevait à peine ces paroles que la porte s'ouvrit encore, ce qui n'avait rien de non coutumier après l'arrivée du maître marchand, mais cette fois avec grande précaution et pour livrer passage à un quatrième personnage qui ne s'avança pas bien loin, car dès son premier pas, il se trouva de rencontre et de choc avec deux yeux qui flambaient dans sa direction.

C'était Jaquin, Jaquin Bouquet en personne.

— Corne de licorne ! s'écria le gros Bihen en se retournant, si vous me connaissiez, vous sauriez que j'ai une main gelée, et vous fermeriez votre porte !

Jaquin, gauchement, s'assit de coin, d'un quart de fesse, à la table la plus rapprochée de la sortie, dans l'attitude du plus profond embarras, ne sachant que faire du gros paquet caché sous sa blouse, détournant la tête, mesurant les murs, pour le plus grand plaisir d'Aoustin qui se réjouissait de le voir se tortiller de la sorte, et allait même jusqu'à sourire, d'un sourire qui découvrait ses dents pointues, et rappelait tout à fait celui du loup dans les fables.

— Parfaitement, faisait le gros Bihen, qui n'avait pas cessé de déclamer, je mets mon amour-propre, moi, à ne pas me donner en spectacle...

Cependant que le vannier, sans faire nul discours, se hâtait d'avaler son gros-plan, et de s'enfuir de ce cabaret où il n'avait plus que faire.

Il n'alla pas bien loin. D'un bond il franchit le chemin et courut se blottir dans un retrait de haie vive, au fond du cœur du noir, à trente pas, sous un bouquet d'arbres.

Et là il attendit, accroupi, écrasé sous le joug de l'acharnement que lui témoignait sa mauvaise étoile ; écumant de sa haine, du dépit de cette fausse manœuvre, de la mortification de cette blessure ajoutée à toutes les autres.

Ce fut le marchand Bihen qu'il vit sortir le premier.

Il attendit pour bouger que le gros homme fût monté dans sa carriole, ce qui n'allait point tout seul. L'énorme masse se soulevait, restait un instant à mi-chemin du siège, repiquait à terre, recommençait toujours, sans qu'en fût plus troublé le songe du maigre cheval blanc qui se fondait de fatigue sous le rayon de cette froide nuit. Mais au premier tour de roue, il déboucha de son buisson, et fit entendre le ululement de la chouette.

— Chut !... avance plus loin...

Il obéit. Puis serré contre le véhicule, prestement, l'œil au guet, il retira de dessous sa blouse un paquet ficelé, deux canards et une jeune oie.

D'une patte experte, le gros Bihen, tout marchandage se trouvant banni des us et coutumes, enfourna les volatiles sous une bâche *ad hoc*, et, du même tour, fit glisser dans les paumes vers lui tendues une rangée de petites pièces qui, d'une main à l'autre, eurent juste le temps de briller comme une risée sous la lune.

— Quel est donc le mauvais chien qui l'a rabattu ce soir sur c'te contrée?

— Sûrement un chien enragé ! jeta le garçon qui, sans attendre davantage, se mit à s'encourir, pieds nus sur la terre gelée, un sabot dans chaque main.

A vingt-cinq ans, qui porte en soi la haine et l'amour est léger de son corps ; derrière l'auberge il sauta le talus, et quelques secondes plus tard, sur son bateau, s'éloignait par la Brière claire ce soir comme de l'argent, et telle qu'on apercevait au loin les petits villages perdus dans le poudroiement des brouillards.

Jaquin n'avait pas remis les pieds à Fédrun depuis l'avanie des oiseaux bleus ; mais il s'était ce soir justement promis de tenter l'aventure ; ses deux bras se faisaient d'autant plus vaillants qu'il savait le vieil Aoustin demeuré dans l'auberge derrière lui.

En moins d'une heure, il arriva sous la maison où il se fit reconnaître à son signal ; et quelques instants après, enjambant la fenêtre, tenait Théotiste dans ses bras.

Tous deux haletaient, par la joie trop forte de cette étreinte, — moment émerveillé de la vie des amants où les baisers s'échangent dans tout l'emportement du rêve et de ses désirs, où se dissolvent toutes les fatalités dans la chaleur des bras et des lèvres.

La surprise avait tellement ébranlé Théotiste, saisie, qu'elle ne pouvait se retenir de pleurer, dont elle avait regret en même temps.

— Je ne te reproche rien, je n'étais pas en doute de toi, disait-elle.

— Tout s'arrangera, Théotiste, ne pleure pas... Il la pressa sur sa poitrine ; et cela, en même temps que son regard tombait sur de vieux vêtements d'Aoustin restés pendus aux murs, qui gardaient encore la forme des épaules et lui évoquaient autant de fois le sardonique visage entrevu dans l'auberge.

Et il racontait l'histoire, tout essoufflé encore de ce souvenir.

— Un peu plus, il me prenait comme à Langate !... mais cette fois il ne m'aurait pas retourné la peau !... oh ! vois-tu, j'ai contre ce vilain homme une haine terrible !

Elle se serra contre lui en frissonnant ; moins vive qu'au-

trefois, plus languissante dans ses gestes, plus tendre dans ses caresses.

Pour tant d'amour, il avait un présent qu'il retira de la poche de son sayon, un martin-pêcheur, le bel oiseau qui détourne la foudre, attire la paix dans la maison et retient l'amour avec la beauté.

— Il est blessé, il ne vivra pas... tu garderas les ailes.

Théotiste referma ses mains sur la douce turquoise de l'oiseau des roseaux et dans le regard qu'elle leva sur Jaquin brilla un craintif rayon d'espérance. Mais elle fut obligée de lui dire de parler plus bas, car il en revenait toujours à sa rancune ; la haine le débordait.

— Est-ce que tu abîmes l'homme avec l'hameçon !... si tu es pris, tu es pris !...

Et même, pour plus de sûreté, elle l'emmena dans la chambre, où l'on risquait moins d'être entendu, où sa mère ne couchait plus depuis le départ d'Aoustin, tant il lui avait été pénible alors de se trouver seule dans le grand lit.

Et Jaquin en effet se sentit tout de suite plus intimidé dans la salle de famille, au milieu de ce silence où résonnait la respiration de l'horloge, telle qu'une émanation du dur parler d'Aoustin.

— Voilà l'argent, dit-il, tout à fait bas.

C'était la troisième fois qu'il remettait à Théotiste le produit de ses opérations avec le marchand d'Herbignac ; cela en vue d'aider les femmes à racheter les draps et de tâcher par ce moyen de se consolider dans les aveux de l'Aoustine.

Théotiste assise sur le banc de l'âtre, pressant dans ses mains son martin-pêcheur, ouvrait dans le vague devant elle, comme sur quelque vision, ses grands yeux d'or cernés de fatigue. Jaquin se tenait sur la pierre, à ses pieds.

Elle aussi, avait vu son père, il y avait de cela quelques semaines ; elle avait eu la hardiesse, par son immense chagrin, d'aller le trouver jusque dans sa maison...

— Et même, je lui ait dit, Jaquin, toute la vérité... tout ce qui existe entre nous...

— Quoi donc t'a poussée?

— Un grand espoir m'avait poussée... mais il m'a jetée à sa porte... et maintenant, j'ai peur... oh ! si tu savais comme j'ai peur !...

— Peur? Mais peur de quoi, maintenant !

Car pour lui, tout au contraire, ce lien qui naissait entre eux venait à point nommé lui assurer les chances de ce glorieux mariage.

— Songe donc que rien ne pourra plus nous désenchaîner?

— Je te poursuivrai, m'a-t-il dit, jusqu'à ton dernier refuge, si cette chose-là arrive!... fit-elle encore avec la même voix d'angoisse.

— C'est lui qui devrait être maudit!... Écoute, Théotiste, sais-tu à quoi j'ai pensé?... la mère Quatrofunre, de Mayun... est-ce que tu la connais?... est-ce que tu as entendu parler d'elle? Elle remue beaucoup de choses à sa volonté... c'est une femme qui lit dans les étoiles... quelques paroles lui suffisent pour châtier tout ce que porte une âme... Il n'y aurait qu'à lui parler... Théotiste, poursuivit-il, en se rapprochant de la jeune fille, qui l'écoutait les yeux perdus, par une nuit noire elle s'en viendrait dans le chemin où il habite... elle se mettrait devant sa porte... elle ferait là ses cérémonies... et peut-être apprendrions-nous un jour que nous sommes délivrés... Hein?... Veux-tu qu'on essaie?... veux-tu qu'un de ces matins, j'aille lui chuchoter à l'oreille?...

— Oh! Jaquin... non, Jaquin!...

— Je le ferai... sans te demander!... Sans te demander!... je te dis que tant qu'il vivra, nous ne serons que ses mendiants... Beurre ton pain avec tes larmes, c'est tout ce que tu en as eu... c'est tout ce que tu en auras... jusqu'à ce qu'il soit couché dans son repos...

— Il n'y a pas eu que la femme de mon frère, fit-elle timidement, leur enfant est condamné... De sa vie il ne pourra se servir de ses jambes...

— Si sa malédiction a porté, d'autres aussi peuvent réussir!

Mais elle secouait la tête, elle ne voulait pas. Lui s'efforçait de la convaincre. Puis elle s'accrocha à ses vêtements quand il se leva. Elle était folle de voir qu'il la quittait; elle l'enlaça; et leur étreinte ne se desserra qu'aux coups profonds de l'heure de minuit...

Elle ne le laissa pas repasser par la fenêtre qui s'était mise à grincer, elle lui ouvrit la porte sur la ruelle.

La nuit glacée tombait sur le village; une moitié de lune dépassait le chaume d'en face.

— Au large le temps est clair...

— Fais grande attention s'il était ce soir à Bilac... Ne prends pas pas par la curée de l'Angle...

Un dernier baiser les confondit et Jaquin enfin s'élança, comme un grand oiseau de nuit qui se détache brusquement de la muraille.

Mais elle s'était à peine renfermée qu'un bruit au dehors frappa son oreille, sourd et profond comme la détonation du vent de tempête dans l'entonnoir d'une cheminée.

Elle se rua à la porte, et dans le chemin en effet une bête semblait lâchée, formidable, qui se lançait d'un mur contre l'autre, tournoyait dans la ténèbre, labourait la terre ; et ce monstre était sans voix, si ce n'est un souffle saccadé de râle, comme celui d'un taureau éperdu de fureur.

Elle bouta le feu à une lanterne, et accourut éclairer.

La bête haletait, faite de corps d'hommes, d'une mêlée d'hommes, de bras à mufle de massue qui se détachaient dans l'air et sans trêve s'abattaient sur un centre tenace, d'où, par instants, émergeait la tête échevelée de Jaquin.

Trépignant, toute prête à se jeter dans la lutte, elle vit bientôt de quel secours elle pouvait être à son amoureux en concentrant son rayon sur la figure de ses ennemis. Aussitôt, en effet, sous cette arme terrible de son feu, le tourbillon, comme emporté d'une frénésie interne, roulant de soubresauts en convulsions, battant les murs, déchaussant les pierres, remonta le chemin vers la maison des Aoustin ; et sur certaines faces qu'elle reconnut, celles de Bellemarche, de Fourré dit Commerce, de Chat-Greni, de Goule-d'Orange et de Jean-le-Nez, elle eut la joie de voir s'abattre un poing puissant...

Une vapeur montait de la cohue comme d'une fumure fraîche, vapeur qu'elle respirait, grinçant des dents, penchée sur la bataille...

Un coup de coude dans la lanterne la fit voler en éclats. Elle en fut quérir une autre ; et revenue à son poste, la main haute, elle ne voyait ni n'entendait sa mère qui, réveillée par le bruit et descendue à pieds de bas, de derrière la porte la tirait par son châle...

Bien que Jaquin fût d'une force à renverser une vache, il avait trop rude besogne contre ses cinq adversaires. Deux étaient hors de combat, mais sous les coups des trois autres, il finit par succomber, et Théotiste le vit s'abattre, tandis que ses agresseurs se retiraient...

— Jaquin !...

Il se releva, chancela.

Elle essaya de le soutenir ; il la repoussa, fit quelques pas, gagna le tournant et elle ne le revit plus.

Elle écouta, elle ne l'entendit plus.

Elle rentra, sans s'inquiéter de la figure de scandale de sa mère.

Elle avait perdu son martin-pêcheur et promenait dans tous les coins sa lanterne, jusqu'à ce qu'enfin elle l'aperçut sous la marche de l'escalier. Alors elle fit un bond ; puis s'en fut, farouche, en emportant l'oiseau.

Aoustin, tout près de là, s'en revenait par sa levée. Il ne s'était pas trompé à Bilac, en se disant que le garçon profiterait de cette soirée pour venir rôder dans Fédrun ; et, un instant, venu se poster au carrefour, il avait recueilli le bruit de cette belle étrillée si bien ourdie par lui-même.

Mais son cœur battait ce soir pour des choses moins misérables que quelques coups sur le dos d'un homme de Mayun ; et ce qui, la veille encore, lui eût procuré un plaisir de prince, ne lui semblait plus présentement que mériter le fond de la hotte aux fariboles. Si bien que, laissant s'achever cette entreprise dans laquelle il voyait ses intérêts en de si bonnes mains, il se retirait, s'en allait, laissant cette chose derrière lui comme le carnassier dégoûté de la seconde moitié de l'antilope, pressé de se renfermer avec son trésor, et suivant sa bordure de l'eau, où l'on y voyait dans le lait de lune presque tout à fait comme en plein jour...

Le rhum bu dans le dolmen, le vin pris à l'auberge, toutes ces libations arrosées de l'alcool non moins vif de sa belle aventure l'avaient quelque peu grisé, bien qu'il y vît parfaitement clair et que l'os de son nez fût toujours dans la bonne tenue...

Quelle nuit splendide ! Toute la terre se faisait blanche. Il s'arrêtait, admirait, et, dodelinant de la tête, secouant l'aigrette étincelante de sa joie, souriait à l'astre qui lui renvoyait du sein des espaces un éclat si pur...

La lune !... l'astre de Brière, comme il disait toujours.

Ce soir, béatement il la considérait. Puis il se contemplait lui-même, plein de respect pour les ondes de clarté qui tout du long de ses bras lui coulaient de ce grand lustre...

La joie était dans le monde !...

Des cloches, on eût dit, bourdonnaient là-haut, au sein de l'éther glacé, comme dans les nuits de Noël où la nais-

sance du Seigneur-Jésus est aussi l'événement du plus profond des cieux...

Son herbe éblouissait, les feuillages brasillaient, les roseaux resplendissaient sous leur parure de givre, et de leur bouquet d'argent se levaient des formes vaporeuses qui s'éloignaient enlacées et glissaient sur les eaux : C'était les fées de la Brière, les fines dames aux longues robes de mousseline qui dansent les bras nus et couronnées de nymphées...

Dans le rayon des belles nuits, sur les étangs radieux, légères comme des ballerines, elles tournoient et s'élancent, amoureuses, on dirait, de papillons invisibles...

Elles lui faisaient signe, elles l'appelaient, il entendait leurs voix : « Sois fidèle à ton serment, viens danser avec nous, vieil homme de la Brière. »

Elles ondoyaient là-bas dans les magiques clartés. Mais il n'aurait pu les suivre, il ne sentait plus ses jambes, il n'était plus qu'un frisson le long d'une échine !...

Sa chaumière aussi nageait dans la lumière. Elle lui faisait là l'effet dun palais de diamant. Et quand il y fut enfermé, que de son sein il eut retiré, pour le contempler, ce scapulaire de la Brière, ce papier si rongé, si souffrant, de par l'enchantement qui se poursuivait, il ne se vit pas éclairé de moins de cent bougies !...

« *Lettres patentes, sur arrest... pour les habitants des paroisses de Brière en Bretagne, Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre...* »

Ainsi il les tenait donc, les fameuses ! Il les possédait dans son petit clos, il pouvait s'y frotter le nez sans danger de témoin, les sonder dans la mire de l'œil, les caresser de tendre esprit, elles qui n'étaient pas seulement la promesse d'une grâce, mais le rêve qui n'a cessé de grandir en se dérobant toujours !...

Et une grosse sueur lui coulait sur le corps, sueur d'allégresse par le plaisir qu'il avait, comme il se l'était promis, d'être seul à jouir d'elles et de la vérité, pendant que le pays tout autour dormait sous ses courtines...

Maintenant il allait leur faire leur portrait !... Il allait, avant de s'en séparer, les copier sur un folio qu'il garderait dans son calepin jusqu'à la fin de ses jours...

Le temps de ronger une croûte de pain, et il s'installa, écrasé des deux coudes, la page sous sa rousine, la joue

sur son écriture, l'oreille dans sa bouteille d'encre, et son feu de mottes voltigeant, tandis qu'il se faisait un grand silence, le silence de toute la Brière, un silence de plusieurs milliers d'ans, de quasi toute une éternité dans laquelle il n'y eut plus que le petit grattement de sa plume...

...Par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre cour de Parlement de Bretagne et autres, nos officiers et justiciers qu'il appartiendra, salut.

Nos chers et bien-aimés, les habitants des paroisses de Brière en Bretagne, nous ayant bien humblement fait supplier de leur octroyer des lettres-patentes que nous avons ordonné être expédiées sur l'arrest rendu en notre conseil, nous y étant le 13 janvier présent mois et an, et voulant les faire jouir de l'effet et du contenu audit arrest :

A ces causes, de l'avis de notre conseil qui a vu ledit arrest du 13 janvier présent mois et an, dont extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre chancellerie; nous avons de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, maintenu et confirmé, et par ces présentes signées de notre main, maintenons et confirmons lesdits habitants et tout le peuple commun des paroisses de Brière, dans la propriété, possession et jouissance commune et publique de ladite Brière mottière et terrains contenant des tourbes et mottes à brûler, situés entre et dans lesdites paroisses...

Il s'arrêta, souffla un instant, compara les écrits. Il était là plus heureux que le Roi des rois ! Son porte-plume égalait dans sa main le lis du roi Salomon !

« *...Entre et dans lesdites paroisses; ordonnons par ces présentes qu'ils continueront d'y aller et venir, faire conduire et paistre leurs bestiaux, d'y couper et prendre des mottes pour leur chauffage, des roseaux pour la couverture de leurs maisons et les litières de leurs bêtes, et d'en jouir entièrement, librement et propriétairement à l'avenir comme par le passé, sans pouvoir en être empêchés par personne, et en aucune manière. Faisons défense par ces mêmes présentes à tous seigneurs de fiefs et à tous particuliers de les y troubler pour quelques causes et sous quelques prétextes que ce soit; défendons pareillement à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, de prendre, s'attribuer, appliquer à leur profit privatif, diminuer, altérer, endommager, clorre ou faire clorre aucune partie des terrains tourbeux, et d'en faire empêcher et augustier*

les entrées, issues et passages de quelque manière que ce puisse être...

Et cette terrible vieille qui les aurait encore, qui les aurait gardées, sans cette histoire de la Pouille qui s'était fait sans le vouloir le complice des mauvais garçons... et où il s'était montré, lui, le plus grand favori du destin !

Allons-y encore, Aoustin !...

« *Donnons par ces dites présentes pleins pouvoirs, autorité et commissions aux juges royaux de Guérande, de veiller et pourvoir à la conservation de ladite Brière, au bon état, liberté et entretien des chemins qui y conduisent et au bon ordre de l'exploitation et jouissance d'icelle; même de connaître en première instance, et sauf l'appel en notre cour de Parlement de Bretagne, des contestations qui pourraient naître concernant ladite Brière. Si vous mandons que ces présentes vous ayez à faire registrer et de leur contenu jouir et user les dits exposants pleinement et paisiblement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements contraires, car tel est notre plaisir.*

Donné à Versailles, le vingt-huitième jour de janvier, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-quatre, et de notre règne le dixième. — Signé : Louis. »

Celui-là même qu'ils avaient guillotiné !...

Il n'avait fait que trois ratures. Il relut, relut encore. Il ne pouvait se rassasier. Certaines tournures le brouillaient bien un peu ; mais les autres passages n'en étaient que plus admirables. « Attaché sous le contre-scel de notre chancellerie » lui faisait l'effet d'une belle phrase fourrée d'hermine, coiffée d'un grand bonnet de pourpre et d'or. Les 13000 hectares en étaient tout illuminés...

A haute voix, comme un notaire, il articulait : propriété... possession... jouissance publique.

Assis dans son foyer, il rêvait. Il rêvait de son triomphe, tout le monde l'acclamait, la foule lui offrait à boire, tous disaient de sa marmite qu'elle ne faisait pas bouillir la nourriture d'un lâche !...

La roue de ses idées ne finissait plus de tourner. Il ne voulait point se coucher. Est-ce qu'une nuit semblable se passait sous les couvertures !

Mais comme il avait un peu bu, son nez à la longue piquait vers ses genoux ; il se redressait, ses yeux se fermaient ; il les rouvrait, ils se refermaient ; et la figure du roi de France commençait singulièrement à se confondre avec celle du

maire de Saint-Joachim ! Les flammèches de son feu de tourbe avaient des ondulations étranges ; elles se transportaient sur les objets comme les feux follets sur le nez des chalands ; c'était même une danse mouvementée, capricieuse, qui s'élevait dans les airs et jusqu'au plafond ; les murs de la chaumière ne leur faisaient plus obstacle, elles se répandaient par toute l'étendue de la nuit ; elles cabriolaient par les vastitudes d'un marais de ténèbres, parmi des troncs d'arbres noircis, roulés dans une eau morte... Il leur poussait un visage de feu, des mains de feu ; elles étaient tout un peuple de minuscules génies grouillant par milliers, qui s'emparaient des arbres, les enfouissaient au plus profond de la vase, et de tous côtés œuvrant de leurs doigts diligents, reproduisaient en un éclair le lent travail des siècles...

Aoustin n'était plus dans sa chaumière, il pataugeait dans cette boue, nullement effrayé, nullement dépaysé, parmi ces génies korrigans qui ne lui faisaient aucun mal et ne s'apercevaient même pas de sa présence...

Les uns glissaient à la surface des eaux, y jetaient continuellement mille débris, feuilles, bois mort, broussailles, qui dans l'instant se décomposaient, à vue d'œil pourrissaient, en même temps que ce sirop visqueux, passé du fluide au solide, formait un terreau semblable au moût de vendange, d'où jaillissaient, dans la musique du vent, les prêles, les roseaux et les fougères...

Les autres, immergés dans les profondeurs, tels des mineurs et des scaphandriers, non moins agiles, brassaient les fanges lourdes infatigablement ; et de leur brassage perpétuel naissait un entrelacs chevelu de plantes aquatiques, sphaignes, laiches, jonchées, carex, prêles, choins, qui, elles aussi, se corrompaient en merveilleuse promptitude, escaladées pas d'autres encore, et sans cesse, qui se repaissaient de l'amalgame limoneux des mortes, puis mouraient à leur tour, toujours plus innombrables et plus agglutinées...

Enfin, à travers la lame d'eau, ces tiges animées aspiraient à s'unir aux racines des plantes supérieures ; les rameaux des laiches embrassaient les racines des roseaux, mille bras surgissaient pour parfaire cette étreinte, et tout cela pourrissait aussi... Lacis gluant, spongieux, qui buvait et comblait l'intervalle liquide ; tourbe de poix, ténèbres de la tourbe naissante...

Il étouffait ! Il était prisonnier au fond de ce chantier torride où les plantes s'enlaçaient à son corps ; il n'avait plus la force de repousser ces murailles souterraines qui se refermaient toujours, et il implorait les sources, qui çà et là, coléreuses, autour de lui bouillonnantes, cherchaient en haut les interstices, et soulevaient comme d'une épaule de grands dômes de gazon. Quand soudain la croûte gonflée céda de place en place, les sources délivrées jaillirent, coulèrent en nappes apaisées, et ce fut, dehors, la lumière du jour sur de grands lacs aux noirs rivages...

Un bruit assourdissant, cris rauques, glapissements aigus, salua l'apparition de ces pâles étangs. C'étaient les oiseaux des eaux, tourbillon d'ailes innombrables, tous accourus, grêbes, sarcelles, moretons, rousserolles, vacarme universel... Les vanneaux virevoltaient au comble de l'ivresse, les plongios par centaines grimpaient aux roseaux qui se cassaient sous leur poids ; les râles, hochant tous la queue, filaient en zigzag sur les feuilles flottantes, en jetant leur wouitt-kriock ; la phragmite des joncs tirait des sons de sa flûte de cristal, et les larges butors, en avalant des sangsues, poussaient leur sinistre : uproumb...uproumb...

Puis, dans un grand silence, comme si tout ce peuple à un signal se fût éclipsé, s'avança, comptant ses pas, un grand héron... kraëck, kraëck... qui entra dans l'eau jusqu'aux tarses et se mit à pêcher. Il pêchait à la mode de tous les hérons, le cou fléchi, la pointe de son bec en ras de l'onde ; lorsque, détendant le ressort de son col et dépliant ses grandes ailes bleues, il retira de la vase, en guise de poisson, les lettres patentes à peine reconnaissables. Il les avait happées aux entrailles du lac, et il secouait ces tristes lambeaux comme il eût fait d'une grenouille souillée d'argile...

Aoustin se réveilla en sursaut, effaré tout étonné aussi de se retrouver sur son banc, tandis que sa vitre se teignait des lueurs du jour.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(A suivre.)

Ernest Renan
ou
le romantisme de l'Intelligence

Le centenaire de la naissance d'Ernest Renan nous surprend à une heure où la génération nouvelle semble singulièrement déprise de celui qu'on honore. Ceux-là mêmes — parmi nos aînés — qui lui doivent le plus, observent je ne sais quelle réserve qui semble pire qu'un désaveu et la louange de ses fidèles se tempère de prudences opportunes où se trahit leur embarras. On dirait que chacun à part soi y trouve le prétexte d'examiner sa conscience et redoute de l'entreprendre, car c'est un peu de l'histoire de son âme que tout homme d'aujourd'hui doit livrer, s'il s'interroge sur la part qu'eut Renan dans sa propre formation.

Quelle que soit la gêne qu'aujourd'hui elle éprouve à s'en prévaloir, toute la pensée moderne se reconnaît en Renan comme en celui qui l'a engendrée, qui a formé ses traits, modelé jusqu'au plus intime de son cœur. C'est dans le sang même de plusieurs générations qu'il a fait passer son mal subtil ; et soit que nous acceptions les fatalités qu'il a léguées à l'intelligence de son siècle, soit que la vérité plus puissante proteste en nous contre ces probabilités ambiguës qu'il substitua aux certitudes d'une virile raison, c'est lui que nous rencontrons dès que nous nous éveillons à la vie de l'esprit.

De ce relativisme qui est proprement le mal de Renan, nous retrouvons partout l'atteinte et dans les âmes les plus préservées. Partout le devenir s'est substitué à l'être, le relatif à l'absolu, l'historicisme à la science des premiers principes, la mobilité psychologique aux données de l'intelligence. Qu'ils développent ses puissances de destruction ou qu'ils s'essaient à organiser, à construire, sur ce qu'il semble garder sauf, tous nos maîtres, tous ceux à qui notre jeunesse crut pouvoir demander le mot de sa destinée, sont par quelque endroit ses disciples et les fils de son esprit. Sa découverte fut pour beaucoup comme une révélation sur eux-mêmes, tant semble préétabli l'accord entre leur âme et lui. Les inoculations de ce genre se font d'ordinaire par une sorte d'opération instantanée, comme si un principe mystérieux pénétrait à un moment donné tout le tempérament moral jusque dans ses plus intimes profondeurs. Un mot, une page recèlent alors une révolution intellectuelle et les esprits, aspirant le souffle d'un monde inconnu, ressemblent à ces êtres aériens des fables antiques que le vent seul faisait concevoir. C'est ainsi que Renan a pénétré les esprits : il insinue une manière, un tour, un sens nouveau, une façon de voir et de sentir les choses et la vie. Voilà la nature de sa prise. Car ici il faut plutôt parler de sensations que de doctrines. La doctrine d'un Renan n'est qu'une rapsodie spéculative faite d'éléments assemblés par une imagination capricieuse, un feu roulant de paradoxes et de fantaisies, où tout s'embellit, se colore et devient matière à plaisir, mais rien ne ressemble moins à une philosophie. Une des conditions de son succès, l'instrument de son charme, c'est son style, sans quoi tout le reste eût été comme non avenu ; car s'il est l'écrivain le plus original de son temps, il en est aussi le penseur le moins personnel. En tout il est second ; aucune des idées qu'il exprime ne lui appartient en propre, et qui les voudrait faire tenir dans l'appareil d'un raisonnement rigoureux en décélerait tout aussitôt les étranges confusions ; c'est un « mélange de raisonnements extra-logiques où les idées ne sont plus que des thèmes poétiques au-dessus des catégories et des contradictions (1) ». En vain y chercherait-on une de ces vérités fécondes qui nous font embrasser plus d'être et appréhender

(1) Pierre LASSERRE, Conférences sur *Renan*, 1914.

plus sûrement le réel. Ni forte, ni hardie, sa pensée n'est point de celles qui opèrent de véritables révolutions, elle n'apporte aucun de ces principes nouveaux, aucune de ces vues générales d'où le monde semble sortir transformé. A la vouloir juger sur son contenu positif, on ne pourrait comprendre la singulière domination qu'un esprit si incertain exerça sur l'âme de tout un siècle ; et ce n'est point dans sa puissance intellectuelle, mais au contraire, dans sa docilité et dans son abandon, qu'il faut en chercher le secret.

La pensée de Renan, vraie pensée de femme, est comme celle-ci, soumise et multiple. « Dans ma manière de sentir, dit-il, je suis femme aux trois quarts... Je voudrais dans un autre monde parler au féminin, aimer en femme, prier en femme, voir comme les femmes ont raison » ; et son œuvre de tête elle-même a quelque chose de féminin : elle est avide de recevoir et une sorte de débilité que ne cèlent point de capricieuses hardiesses la fait toute passive. Mais cette docilité plastique, cette soumission où elle sut mettre une ardeur véhémente, n'explique-t-elle pas cet accord profond, intime, qu'on lui trouve avec toutes les tendances instinctives de son temps? « On a trop dit, a-t-il avoué comme s'il songeait à lui-même, que le grand homme est celui qui donne l'impulsion à son siècle et le mène. Cela était bon du temps de Charlemagne. Désormais le grand homme sera celui qui prendra le ton de son siècle et qui s'y conformera. » Voilà le grand secret renanien : il est dans cette réceptivité vraiment unique d'un esprit que sollicitèrent toutes les passions de son époque, époque qui en eut plus qu'aucune autre et s'y abandonna sans retenue. A la fois enfant et adulte, homme et femme, barbare et civilisé, Renan n'est point de ces mâles génies qui créent les besoins spirituels de leur temps, car il ne domine point ; mais il semblait prédestiné à traduire les idées contradictoires d'un siècle qui ne voulut qu'obéir à ses instincts et pour qui il n'y eut guère que des limites à effacer, des dogmes à détruire, des vérités à contester. Joignez à cela une faiblesse du cœur, une incertitude morale, un entraînement de la sensibilité qui ne sont, au reste, que les conséquences de cette faiblesse initiale de la raison — et vous comprendrez pourquoi des générations successives se retrouvèrent dans l'âme de ce Breton critique et rêveur qu'un sort unique allait mêler jusqu'à l'y confondre à ses décevantes aventures.

« Nous autres Celtes, dit-il, nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons, pleines des secrets de l'Infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme. »

*
* *

Car, sous son apparente gravité, son œuvre n'est qu'une vaste confession subjective, sans cesse reprise et poursuivie à travers les destins de son âge et du monde, dépourvu qu'il était de ce désintéressement, de cette humilité qu'exigent la vraie science et la vraie philosophie. Critique, histoire, morale, exégèse, quelles que soient les entreprises où sa curiosité le porte, il n'a jamais rien fait que se livrer à sa nature capricieuse et singulièrement accueillante. Et dès le seuil de l'adolescence, dans ces notes intimes où il se livre au découvert, il l'avoue sans naïveté : « Je me garderai de gêner en rien la marche de mon esprit, le laissant faire son chemin, comme ses développements successifs l'amèneront. » Nul ne fut aussi individualiste que Renan. La sensibilité, l'imagination, voilà sa faculté dominante et il importe de bien marquer ce romantisme essentiel si l'on veut pénétrer la raison des successives préférences où ses impulsions l'ont conduit : « Je suis né romantique, dit-il, il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'abîme. » Le tour intellectuel qu'il donne à ses passions ne doit pas nous tromper. Si la nature de sa recherche le porte aux idées générales, si elle semble considérer les choses *sub specie æternitatis*, le fond en est tout subjectif, tout psychologique. Aussi Renan est-il un des philosophes qui, par son panthéisme cosmique, ont le plus contribué à faire perdre à son temps le sens de l'absolu et de l'universel. Métaphysicien, il méconnaît la valeur de l'abstraction, de l'idée, et abandonne la recherche des principes et des causes pour les conjectures d'une pseudo-science historique hasardeuse. Malgré tout son rationalisme, la raison lui est suspecte et la vérité qu'il poursuit n'est pas adéquate à l'objet que l'intelligence peut atteindre. De même qu'il se sent « extrêmement porté à une vertu toute profane », il sait qu'il y a en lui des « mobiles qui ne sont pas pour la pure

vérité » et ce sont ces mobiles qui l'inspirent et le guident : mobiles où nous discernerons mille tendances et le secret de cette fameuse complexité : orgueil, curiosité déréglée, désir de manifester de l'originalité à tout prix, de briller par soi-même, de paraître moderne, bref un état d'esprit assez révolutionnaire et destructeur, mais qu'une sensibilité, tout à la fois sceptique et rêveuse, tempère d'un idéalisme où ces traits singuliers essaient une conciliation subjective. Rien d'assuré et qui résiste. « Au fond, disait-il à son ami Berthelot, nous sommes dogmatiques comme il y a désormais possibilité de l'être, c'est-à-dire que nous n'embrassons pas telle ou telle chose comme vraie, mais comme plus *avancée.* » Et à l'occident de sa vie, après tant de jeux orgueilleux, de dissociations vaines, d'idéalisme sans objet, il avouait avec ironie : « Nous nous sommes contentés de jouir sans posséder. Une telle disposition fait des conservateurs peu sûrs et des révolutionnaires peu redoutables. » La pensée renanienne, en se décomposant, décompose tout ce qu'elle touche : sa critique agit à la façon d'un dissolvant, il n'y a rien qu'elle ne corrode, les dogmes de l'Église comme ceux de la Révolution, et c'est ainsi que tous les partis ont pu s'en prévaloir, sans que rien nous permette de les départager.

« Tout est effet et cause, écrivait-il au séminaire, j'aime à me pavaner de cela et j'énumère avec un orgueil comique les différentes causalités que j'ai pu exercer dans le monde... Je me délecte de cette imagination, c'est mon plaisir, j'aime à me voir les bras étendus, comme le poulpe, dans le monde agissant çà et là — et cela augmentant. » Les « causalités », que Renan exerça dans le siècle, sont innombrables et complexes. Comme le poulpe à quoi il se compare, il redoute la prise et n'entend point qu'on le saisisse. Tout mordu par la pluralité, il fuit ce qui prétendrait le définir. Il n'accepte aucun nom : « Un nom est une limite, dit-il. Quand on est tel ou tel, on n'est pas le reste. » Et orgueilleusement il s'écrie : « Je veux être tout, non par la compensation usée de toutes choses, mais par la cohabitation de toutes choses en moi. »

Tout le fond de Renan est dans cette déclaration juvénile : elle l'accorde avec l'individualisme de son siècle et nous le montre comme un jeune aventurier de l'esprit, impatient de contrainte, docile aux caprices de l'imagination, passion-

nément curieux, avide d'être par lui-même, épris de nouveauté, d'inconnu, de succès ; bref, tout soumis à une sensibilité opposante, contrastée, dont les élans aussitôt suivis de retour se contrarient et se brisent.

Nul, comme Taine, son ami, n'a aussi bien pénétré le caractère d'un tel homme, le caractère sursautant de son inspiration et ce manque de prudence qu'il portait dans les passions de son esprit. « Renan, dit-il, est parfaitement incapable de formules précises ; il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, il palpe ; il a des *impressions;* ce mot dit tout. La philosophie, les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations. » Ajoutons qu'il n'est point d'esprit chez qui la raison ait été aussi vacillante et le bon sens aussi débile. Tout est fécond, dit-il, « excepté le bon sens ». Il lui faut « du vivant, du vague », il aime « la flexibilité féminine », l'art « où l'on ne pose pas à plein, où le désir n'est pas tout entier satisfait » ; à ses yeux, « les lignes tranchées ne valent rien », et nous relevons dans ses notes du séminaire ce trait saisissant : « Oh ! que ne puis-je peindre ! » Son imagination est toute plastique : c'est un artiste, c'est un poète, à qui n'importe ni la vérité ni la preuve, et pour qui « le talent prime tout le reste ». « Ma philosophie à moi, dirait-il, c'est à peu près ce que d'autres appellent littérature. »

Son incontestable génie littéraire masqua la débilité de sa pensée à une époque plus soucieuse d'être séduite que d'être conduite. Mais la gravité de l'historien, du philologue, du savant a singulièrement fortifié son prestige et bien qu'il eût pu appliquer son talent à toute autre chose qu'à l'exégèse, il lui doit le fond le plus certain de son autorité. Les gros in-octavo de l'hébraïsant ont servi à donner du sérieux aux spéculations hasardeuses, aux *placita* de l'homme de lettres ; et du même coup elles ont pris une rigueur de conséquence où le désordre intellectuel du monde moderne a cherché sa justification. *Renan l'a dit*, c'est une autorité dont on se couvre, une référence qu'on invoque. Un simple artiste de langue, si prestigieux qu'on l'imagine, n'aurait pu prendre une part directe aux hautes curiosités scientifiques, aux grandes recherches spirituelles de son temps ; il y fallait un savant et qui eût fait de la science sa vocation et comme un mysticisme nouveau ; il y fallait

aussi un homme qui eût été en contact avec la spiritualité supérieure. Les démons malicieux qui lui dispensèrent le don d'enchanter firent de lui un philosophe, un moraliste, un érudit, un politique : ils le placèrent au centre de toutes les informations vraiment nobles. Bien plus, ils voulurent qu'il grandît dans le temple et participât de la Religion révélée, sachant bien que là résident les seuls problèmes qui, en fin de compte, passionnent les hommes. Christianisme, métaphysique, origine de l'univers, destination suprême, rôle de l'humanité, il s'attaqua aux préoccupations les plus générales, aux intérêts les plus élevés de notre espèce : aussi fait-il figure de directeur de conscience, par une sorte d'ordination séculière, de laïque investiture, et c'est la raison de son influence, — influence d'ordre tout négatif, mais qui pourtant puise ses motifs dans une intuité de ce qu'elle nie et qui exalte dans les termes l'idée divine dont elle dissout la réalité. « Pour que l'humanité se crée une nouvelle croyance, dira-t-il à son temps, il faut qu'elle détruise l'ancienne, ce qui ne peut se faire qu'en traversant un siècle d'incrédulité et d'immoralité spéculative. » Ainsi Renan a fait de ses propres faiblesses et de ses incommodités l'ordre même de sa spéculation, léguant à sa postérité la somme de ses doutes et la stérilité de son cœur. Et c'est par là qu'on a pu dire qu'il est « un commencement, une source de péchés et qu'on n'en finirait pas de noter les erreurs qui remontent à lui » (1).

I

Pour juger Renan, on s'en tient communément aux œuvres de sa vieillesse ; ce sont les plus familières — celles qu'on lit encore. Mais pour connaître sa vraie nature, la saisir d'ensemble et dans sa pente, il faut interroger les confidences de sa jeunesse, ces innombrables cahiers, fragments, essais qu'il accumula entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année, jusques et y compris *l'Avenir de la Science*, fruit monstrueux de cette précoce débauche de l'esprit. « J'étais doué dès lors, a-t-il lui-même reconnu ; je n'ai rien acquis depuis, si ce n'est l'art douteux de le faire valoir. » C'est un de ses traits les plus singuliers qu'il se soit trouvé de si bonne

(1) Émile Clermont.

heure en possession de tous ses thèmes, de toutes ses conceptions, de tous ses points de vue ; il n'eut plus qu'à puiser dans ce fonds juvénile, soit qu'il donnât à ses premières pensées une allure dogmatique, comme aux environs de 1850, soit au contraire qu'il en adoucît les contours et en fît jouer les modulations secrètes dans les dialogues de son déclin. Et toute sa vie, il vivra sur l'ensemble de sentiments et d'idées que contiennent ces premiers écrits.

Moi-même, tel est le titre d'un de ses cahiers de séminariste, et c'est bien, en effet, par la méditation de son propre cœur que s'oriente sa recherche. Nul n'apporta à se connaître autant d'attention ni de complaisance ; et plus d'un demi-siècle avant *l'Homme libre*, le jeune clerc de Saint-Sulpice notait déjà qu'il lui faudrait « étouffer l'ennui inséparable de la réflexion sur le moi ». Il s'y adonne sans réserve et, à décrire sa constitution morale, il semble goûter les plus vives jouissances. « Je ne m'ouvre d'abord qu'à demi, fait-il, puis quand on a vu une face, j'en ouvre une autre, puis une autre. » Aussi faut-il, pour le peindre, procéder par touches multiples, par dépliement des images successives dont il nous fournit les traits contrastés. N'est-il pas au reste remarquable que, d'instinct, il ait songé à s'exprimer sous la forme de récits personnels? La confidence était le tour de son esprit, ce qui convenait le mieux à sa complexité curieuse d'elle-même.

> Je me convaincs toujours de plus en plus, écrivait-il alors, que le roman est la forme la plus apte pour faire jouer la fine psychologie et peindre un caractère. J'en ferai un comme *Woldemar*, où je peindrai un caractère que je saisis merveilleusement et qui sera d'une frappante originalité [c'est lui-même]. Ce ne sera pas un type général, mais une nature exceptionnelle, d'où ressortiront de grands enseignements. Je prendrai probablement la forme de lettres, comme la plus psychologique... Je témoignerai ainsi d'un grand dédain pour toutes les circonstances extérieures ; ce sera un roman tout psychique. Ainsi, par exemple, je ne m'embarrasserai pas que Woldemar, ou tel autre personnage, soit banquier ou châtelain ; n'importe, c'est tel caractère. Soin de ménage que tout cela !

Tout le prédestinait au romantisme de l'âme et de l'imagination, mais il était trop « intellectuel » et déjà trop « littérateur » pour n'en pas tirer parti. « Il y a moyen d'être werthérien en théorie sans l'être en pratique, dit-il. Je ne

puis m'empêcher d'admirer Werther parce qu'il est philosophe par un côté, mais l'imiter, merci ; car la vie est colorée pour moi ; je tiens à la morale et au vrai, même quand je suis sceptique, et puis, il y a tant de plaisir à décrire tout cela qu'on cesse de souffrir en le décrivant. »

Ce qui le préoccupe d'abord, c'est « l'art de se construire une belle vie » ! — et cette formule qui rend un son si barrésien se trouve en ses premiers propos. La vie, il la conçoit sans lutte extérieure, « toute là-haut, voyageant de nuage en nuage ». « Un intellectuel exclusif comme moi », voilà les mots qu'il emploie pour parler de lui-même, car il se conçoit comme un homme « voué au seul travail de la pensée, absolument impropre à tout ce qui n'est pas le maniement pur des choses de l'esprit ». Celui qui se donne à l'action lui semble « un fou, un sot, un hors-d'œuvre », mais, par ailleurs, l'ambition qu'il a d'exercer une influence, d'être un de ceux qui font révolution dans le siècle, lui fait noter que « le rôle principal va de plus en plus passer aux hommes de pensée ». « Que de fois, dit-il, dans ma pauvre chambre, au milieu de mes livres, j'ai goûté la plénitude du bonheur et j'ai défié le monde entier de procurer à qui que ce soit des joies plus pures que celles que je trouvais dans l'exercice calme et désintéressé de ma pensée ! Que de fois, laissant tomber ma plume et abandonnant mon âme à ces mille sentiments qui, en se croisant, produisent un soulèvement instantané de tout notre être, j'ai dit au Ciel : « Donne-moi seulement la vie, je me charge du reste. » Et encore : « Je verrai dans l'étude et dans la pensée la destination de mon existence, me disant à moi-même : Eh bien ! si je mourais actuellement, je pourrais me rendre témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à ma propre fin. » Le penseur est, à ses yeux, « le Jupiter Olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne ». Un seul souci : poursuivre sa ligne spéculative, cultiver « sa partie rationnelle » ; et toujours ses mots reviennent sous sa plume adolescent : *ma pensée*, *ma culture*, *mon autonomie*, *mes idées chéries*, *mon type idéal*, *ma supériorité intellectuelle*. Et orgueilleusement, il s'écrie : « Tous ceux-là sont de ma caste qui ont creusé le supérieur sous quelque forme que ce soit. Je veux que mon épitaphe soit : « J'ai lutté des luttes « de Dieu et j'ai eu la victoire... » Mais pour le reste, il avoue : « Je suis fort égoïste, retranché en moi-même et je me moque de tout. » Sa frénésie de tête, l'ivresse de son initia-

tion à la haute intellectualité le ferme à tout ce qui n'est pas elle et va jusqu'à le détacher des destins de son pays : « Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fît marcher la philosophie ! dit-il. Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, des penseurs pour commercer, une Académie pour m'entendre, la liberté de penser et de dire. Je m'anoblirai intérieurement et que m'importe que la vanité s'attache au nom de France ou de Cosaques ! J'entends ceci grandement et intellectuellement. »

Ce jeune séminariste ne sait rien, en effet, de plus « cruel » que d' « être gêné dans son développement intellectuel par des circonstances extérieures ». Se créer une retraite tranquille, jouir en paix de son esprit, voilà son but unique, et que lui importe la vulgarité générale si le bonheur des élus — où il se classe — est assuré. Une solitude toute tournée à son profit, toute fondue en loisir, affranchie d'obligations et de liens, où nulle accointance ni communication étrangère ne trouve place, tel est l'idéal de vie bien prise et bien pratiquée qu'il se définit à lui-même. « Mon ami Ernest, dit-il, règle-toi sur ces principes. Fierté du sage toute intérieure ; c'est là qu'il se pose supérieur à tout ; au dehors, il sert tout et tous, en se moquant d'eux tous. » Sur ce modèle, il composera son attitude : « Je devrai donc garder en tout un type invariable, quelque chose d'un peu haut, peu flexible, sans roideur, faisant entendre que c'est là un jeu arrêté, que rien ne me le ferait changer, parce que je le suis par conscience. » Et à part soi il ne peut s'empêcher de songer : « Ah ! comme je prends la vie sérieusement, vivement, naïvement, à plein ! C'est merveilleux. »

Tel était le colloque intérieur de ce jeune paysan breton, solitaire, orgueilleux et méditatif, élevé par des femmes et des prêtres et qu'un involontaire destin avait conduit au séminaire. Comme on l'y sent peu occupé des devoirs où son état l'engage ! Pas une fois au cours de ses impatientes confidences, il ne parle de ce ministère divin qu'il exercera un jour parmi les hommes. La charité ne l'enflamme guère ; sa contemplation est tournée voluptueusement sur lui-même et n'entend obéir qu'à ses propres penchants. Ce singulier novice n'a d'autres soucis que son développement, ses travaux, ses idées, et il n'apprécie de la vie cléricale que les commodités pratiques qu'elle lui paraît offrir pour une exis-

tence tout entière consacrée à la recherche studieuse. Dès l'entrée d'Ernest Renan à Issy, le bon M. Pinault avait vu clair, lorsque, le trouvant absorbé dans un livre, enveloppé dans un épais manteau, il lui disait : « Voilà comme il sera toujours... Il étudiera, il étudiera sans cesse ; mais quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppelande, il dira à ceux qui viendront le trouver : « Oh ! laissez-moi, laissez-moi. » Le jeune Renan en avait conscience et ne s'en troublait pas ; il se rêvait dès lors « une vie paisible d'ecclésiastique laborieux, dispensé du ministère ordinaire pour ses propres études ». « Puisque Dieu ne m'inspire pas ce zèle actif, ardent, expansif pour le souci de beaucoup qu'il donne à ses âmes choisies, dit-il, je me contenterai du rôle modeste de chercheur... Comme je suis un peu porté à l'égoïsme philosophique, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche personnelle de mes convictions. »

Sa foi ne le tourmente pas davantage ; nulle part, elle ne manifeste ses exigences. Il est préoccupé *d'autre chose;* quoi? il ne sait et l'on sent que définir le gênerait. Il semble fuir l'instant où il lui faudra préciser tout le monde d'impressions qui secrètement le sollicitent. Mais sa volonté est déjà tendue vers cet inconnu, infini comme un désir. Et, dans sa cellule sulpicienne, après l'office du soir, il épanche en ses cahiers le trop-plein de son cœur : « Ah ! pourquoi n'ai-je qu'une vie ! Que ne puis-je tout embrasser. Quand je pense qu'il faut dire pour certaines formes : jamais, jamais !... Mon Dieu, mon Dieu, pourrai-je faire ce que je veux? moi, si faible, si pauvre, isolé au monde, ne connaissant personne? Mais Luther a été comme moi. Jésus, soutiens-moi ! » Ainsi deux natures en lui se combattent sans cesse et se démolissent l'une l'autre. Il désire « la science de contemplateur qui n'embrasse rien pour critiquer tout et cela pourtant avec feu et enthousiasme » ; il rêve d'assister au « spectacle du monde comme aux jeux olympiques », mais l'instant d'après, et sur sa page encore brûlante de passion trépignante, il s'abandonne : « Ah ! que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas. » De la piété, une piété féminine, une sentimentalité indécise, mêle je ne sais quoi de trouble à ses pensées. Mais croit-il, ne croit-il pas? Est-il catholique?

l'a-t-il jamais été? Qui le pourrait prétendre en lisant ces effusions d'une sensualité équivoque et d'une religiosité suspecte qui sont les seuls témoignages que nous ayons de son « mysticisme » :

Je viens de me confesser et je suis fort content, quoiqu'un peu troublé, écrit-il en une page *datée du séminaire*. Il semble que je sois tout dépaysé. J'ai parlé très nettement à Jésus dans l'hostie ; car je ne peux me figurer après avoir cru si longtemps qu'il n'y ait là qu'un pain ordinaire. C'est là un fait psychologique très remarquable ; à la lettre, je n'ai pas pu me le figurer. Mais j'ai mieux aimé parler encore à Jésus de l'Évangile. Ah ! cette fois-là, il m'a percé et j'ai vu dans quelle étonnante position j'étais vis-à-vis de lui. C'est le seul homme devant lequel je me ploie. Je le lui ai dit et je pense que cela lui aura plu. C'est vrai, pour rien au monde je ne voudrais faire hommage de supériorité à qui que ce soit des autres hommes présents ou passés, à peine futurs. Mais pour lui, oh ! c'est de bon cœur. Je lui ai dit : « Tu es mon maître en morale, qui est le capital, et tu es un Dieu auprès de moi. J'ai bien une idée de plus de toi, que tu ne pouvais, ni ne devais avoir, c'est *science* qui a aussi ses droits ; car, enfin, l'enfant est agréable et sublime, mais la science doit être maintenue vis-à-vis. Mon Dieu ! que tu me surpassais dans la grande science vitale. Oh ! si je t'avais connu, comme j'eusse été ton disciple ! Aime-moi, je t'en prie ; allons, flèchis-moi, si tu veux, pour que je te plaise... Fais-moi croire de toi tout ce qu'il faut pour te plaire. Fais que tu puisses m'aimer ; dis-moi donc, veux-tu être mon ami?... Tu me trouves peut-être trop roide et trop entiché de science. Mais qu'y faire? Nous sommes comme cela maintenant et je te jure que pour t'aimer, je t'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit ; la science ne me dessèche ni me défleurit ; oui vraiment, je crois que nous sommes faits l'un pour l'autre. Tu sais bien que lorsque j'entends les sots de notre temps mal parler de toi ou n'en pas parler, ce qui est plus ridicule et plus superficiel, je hausse les épaules. Je ne t'ai jamais blasphémé ; apparais-moi une fois dans ma vie et je suis content.

Sans doute pourrait-on découvrir tous les traits de l'impiété renanienne dans cette confession d'une si particulière indécence ; et d'abord son protestantisme foncier, cette manière qu'il a goûtée chez les Allemands de ne concevoir « le christianisme que comme la plus pure manifestation de l'idée religieuse et la forme la plus avancée du culte en esprit ; (1)

(1) N'écrivait-il pas environ la même époque : « Ah ! si j'étais né protestant en Allemagne..., là était ma place ».

on y discerne aussi ce rationalisme scientiste qui en est une conséquence et lui fait rejeter tout surnaturel ; enfin et surtout, un certain dérèglement de l'imagination s'y trahit où l'on ne saurait s'empêcher de discerner quelque chose de fiévreux et de morbide. Mais le plus étonnant, c'est que de telles confidences émanent d'un jeune Sulpicien qui se confesse, communie et fait encore profession de catholicisme.... Quelle notion avait-il donc de la foi? Et qu'attend-il pour partir? Bien que son incroyance soit manifeste, qu'il s'ingénie à concilier les contraires, à trouver la justification d'un si périlleux état, il attendra de longs mois encore ; l'existence dans le siècle lui inspire tant de répulsion ! Tout n'est-il pas fait pour lui sourire en cette vie d'études parfumée de religion? De telles habitudes l'enchantent, et, pour l'instant, la vertu lui paraît une « heureuse nécessité de son âme » ; il jouit de ses goûts « simples et purs », car il ne veut rien altérer en lui par système. Mais sans doute ne se résignera-t-il pas à laisser dans l'ombre tant de côtés de lui-même qu'il découvre chaque jour avec plaisir : il pense à son avenir, à ses progrès, à son intérêt, à sa réussite et déjà il songe : « Si ma manière de penser devient influente, c'est bon ; on viendra à moi, mais je ne me mêlerai pas à ces tourbes », et la vie du séminaire lui semble une sûre protection contre la vulgarité du monde. Renan n'avait nulle envie, en effet, de couper les racines qui alimenteraient la vie de Renan, la gloire et les talents de Renan et, à part soi, il savait quelle nourriture substantielle cette religion, qu'il quittera sans doute un jour, continuerait à fournir à la consommation de son talent et à la préparation de sa gloire.

Ce terme fatal et presque aussitôt entrevu, il l'envisage à maintes reprises avec un calme qui déconcerte : « Ce n'est pas que je doute actuellement, dit-il, mais qui peut jurer de l'avenir? Sans doute, il me paraît bien que cela n'arrivera pas ; mais cela devrait arriver que les choses m'apparaîtraient de la même manière. » Néanmoins, il accepte la tonsure — comme une sorte d'ordination de l' « intellectuel » (1). — « Oh ! le christianisme ne serait pas vrai, s'écrie-t-il, que cette cérémonie serait délicieuse et je ne me repentirais pas de l'avoir faite. Ce devait être l'initiation à la recherche de

(1) Renan est, je crois, le premier qui ait employé ce mot substantivement. Littré n'en donne aucun exemple.

la vérité, la séparation des hommes, le renoncement au superflu et si l'avenir me montrait ailleurs la vérité, eh bien ! c'est à la vérité que je suis consacré, je suivrais la vérité où je la verrais, je serais encore vrai tonsuré. *Dominus pars hæreditatis mei.* » Il envisage avec d'autant plus de sérénité l'effacement de ses chancelantes croyances qu'une telle interprétation le masque d'une sorte d'idéalisme qui satisfait sa « belle âme ». Au reste, il ne souffre point de ses doutes. « Le doute est si beau, dit-il, que je viens de prier Dieu de ne jamais m'en délivrer, car *je serais moins beau*... » Et déjà il envie la destinée de l'Ecclésiaste ; il admire cet « étonnant artiste qui maintient jusqu'au bout sa gageure, effleurant avec l'adresse de l'équilibriste les cimes des mots et des idées, faisant grincer de son archet les fibres qu'il a cruellement excitées, élargissant à plaisir les blessures qu'il s'est faites, irritant avec délices les lèvres de sa plaie ». Voilà son « type » et devant l'humanité, il se voit « regardant, critiquant, s'enthousiasmant, mais prenant garde de s'y laisser prendre les doigts ». En vérité, il ne fait de progrès que dans le sens où sa nature et ses passions le mènent.

Par ailleurs, l'autorité le blesse ; il n'en veut rien recevoir et d'aucune façon ; il a le coup de jarret du chamois qui le rend insaisissable aux arguments qu'elle prétend imposer. Aussi bien la règle et l'obéissance à l'autorité ecclésiastique font-elles se cabrer ce jeune clerc défiant : « Pour moi, dit-il, je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie, j'aie obéi. » A ses yeux, « un ordre est une humiliation ; qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble » (1). Et toujours la même raison : « Forcer tous à subir l'obéissance, c'est tuer le génie et le talent. » Or, dès Saint-Nicolas, Renan avait pris l'idée que le talent prime tout : « Au bout de quelque temps, dit-il, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi. »

Le désordre romantique avait alors franchi le seuil des séminaires et la gloire du siècle enfiévrait leurs lévites. Car pour comprendre l'état d'âme si singulier de Renan à cette époque, il nous faut nous souvenir que dès ses premières démarches, il rencontra ce catholicisme agité et agitant, superficiel et matériel, fiévreux, avide de profiter de tous

(1) Et il note au même endroit : « Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. »

les bruits, de toutes les vagues et de toutes les modes du temps — et qui marque le début du modernisme libéral. Par ailleurs, les anciennes Universités étaient détruites, les traditions théologiques interrompues ; l'enseignement des sciences sacrées ne se donnait plus, dans les séminaires, que sous une forme décharnée et vieillie. Songeons que Renan n'eut d'autre théodicée que celle de M. de Montaget, l'archevêque janséniste de Lyon, ouvrage plein d'hérésies, mais dont la partie philosophique était empreinte, dit-il, « d'un rationalisme fort respectable » ; puis on lui fit lire, sans discernement, Thomas Reid, les Écossais qu'on mélangeait avec le cartésianisme mitigé du cours. Il n'étudia jamais saint Thomas dont la scolastique lui apparaît barbare et « enfantine » au regard de la « scolastique cartésienne » qu'enseignaient ses professeurs ; et ne traduit-il pas en quelque mesure les idées qu'il respirait dans l'air de son époque, lorsqu'il dit, par exemple, d'un Bossuet : « Bossuet, écrivain excellent et orateur sublime, n'a pas beaucoup à nous apprendre sur le fond des choses ; on lui fait grand tort en le forçant d'avoir une philosophie : il n'en avait d'autre que celle de ses vieux cahiers de Navarre et quand il mit au net pour son royal élève ses rédactions d'école, il ne se doutait pas qu'un jour, on les prendrait si fort au sérieux. » Plût à Dieu que Renan eût eu de tels cahiers d'écoles !... Mais ses maîtres, loin de lui montrer combien la raison est nécessaire à la foi, s'efforcèrent de le convaincre de « ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison ». Leur jeune élève était passionné de recherche intellectuelle, et ils se contentaient de lui répondre : « Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé », l'empêchant de mettre dans sa foi les légitimes besoins de son intelligence. Cette dangereuse opposition entre la science et la religion où devait se désespérer tout le siècle, c'est chez eux que Renan, dès l'abord, la rencontre. « Ce n'est pas la science qui sauve les âmes. » Propos juste sans doute, mais mal entendu et qu'il allait retourner contre ceux-là mêmes qui le formulaient. Privée de l'intelligence qui discerne l'essence et qui maintient l'intégrité, la foi de Renan, eut-elle été plus ferme, se fût trouvée par là-même exposée à toutes les aventures. Déjà chancelante, ne trouvant plus rien où se prendre, toute soumise aux caprices du sens individuel, elle allait dégénérer en un idéalisme de plus en plus imprécis — et si instable qu'il fût

par nature, cette ignorance des grandes disciplines intellectuelles de la science divine, de la vraie philosophie chrétienne n'atténue-t-elle pas, dans une certaine mesure, sa responsabilité?

Autour de lui, le jeune Renan avait trouvé une atmosphère toute baignée de rhétorique libérale ; un vague éclectisme cousinien régnait en philosophie, l'apologétique même, maladroite à raisonner, cherchait en Chateaubriand ses thèmes équivoques et il n'est pas jusqu'à la piété « plus tendre qu'ardente » qui ne fut alanguie d'inflexions romantiques. « Tout ce qu'on cherche, c'est du beau, notait-il alors pour lui-même, car le beau fait parler de soi et le vrai laisse morfondre ceux qui le disent. Aussi dit-on indifféremment le pour et le contre, quand le pour et le contre fournissent en apparence du beau. » Mais rien ne vint fortifier cette répugnance première, et un tel sentiment flattait en Renan de trop vifs instincts pour qu'il n'y cédât pas sans retenue. Car la tradition, telle qu'elle se présente à lui, semble toute énervée ; et il est bien visible qu'à son désordre qui n'intéresse pas seulement la faculté de penser, mais surtout la sensibilité et l'imagination, elle ne sut opposer que des idées inertes ou un rationalisme vague dont il ne retiendra que la tendance critique et négative, conforme à son désir. De son premier contact avec la philosophie, il n'emporte qu'incertitudes : « Tout l'effet qu'a produit jusqu'ici ce que nous avons vu, écrit-il du séminaire à son ami Liart, n'a été que de trouver des difficultés partout, là même où auparavant je n'en voyais pas l'ombre... Je t'assure que qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'adonner à la philosophie pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de doutes positifs. Je suis dans un drôle d'état ; je suis tour à tour déiste, panthéiste, autothéiste, idéaliste, matérialiste. » La philosophie, en effet, ne lui fut pas présentée comme cette science de la raison vraie, une et universelle, qui recherche les causes et les principes, les vérités démonstratives capables d'établir l'évidence ou du moins la certitude, mais comme l'étude éclectique des différentes doctrines et, sous le couvert de réfutations faibles, c'est tout l'ensemble des idées modernes qui viennent à lui et développent sa propension naturelle au criticisme. « Nous sommes maintenant à la réfutation des divers systèmes contraires au nôtre, écrit-il dès sa première année de séminaire (il

a dix-neuf ans); quelques-uns sont assez bien réfutés; d'autres, comme celui de Kant et de Descartes, le sont si mal que je pencherais plutôt vers eux. » Kant surtout lui fait impression : « Je n'ai rien vu de décisif contre sa philosophie », dit-il, et ce n'était point dans les conférences de M. de Frayssinous ou dans la philosophie de Bayeux qu'il pouvait trouver un antidote contre ces « penseurs allemands » dont il se grise.

L'Allemagne ne venait-elle pas de renouveler la philosophie de l'histoire? Partout on célébrait les découvertes de ses savants, de ses historiens, et comment un esprit qui s'ouvrait à ces prodigieuses nouveautés n'eût-il pas été surpris et comme scandalisé de voir ses maîtres étrangers à un mouvement aussi général? Il eût fallu à tout le moins qu'ils trouvassent dans leur doctrine de fortes notions intellectuelles à lui opposer — car c'était toute une métaphysique de l'évolution et du devenir qui s'introduisait avec ce culte de l'histoire — un rationalisme prudent ou une scolastique morte ne pouvait que demeurer sans efficace sur une imagination aussi avide de « modernité » que celle de leur jeune disciple. « Je crois à l'œuvre des temps modernes, s'écrie-t-il; c'est peut-être même là ma meilleure profession de foi, la plus exacte, celle à laquelle je me réfère le plus souvent. » Aussi l'Allemagne et ses penseurs lui furent-ils une révélation. « Je crus entrer dans un temple, dit-il (1), c'était bien là ce que je cherchais : la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique, car en dehors de la rigoureuse orthodoxie, je ne voyais que la libre pensée à la façon de l'école française du dix-huitième siècle. » Il n'a lu que quelques lignes de ces philosophes qu'il lui semble savoir leurs théories comme s'il avait lu vingt volumes. D'instinct, il se met à leur point de vue; et nous saisissons là une des tendances de sa nature subjective : « Nous n'admirons proprement, dit-il, que ce qui consonne avec nous... Au moins, j'éprouve cela d'une manière frappante. Admirer, c'est d'ordinaire me retrouver. » Pour les Allemands,

(1) Et ailleurs (*Cahiers de jeunesse*, 24 août 1845) : « J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur et élevé, moral, beau et touchant. O mon ami, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah! qu'ils sont doux et forts. Je crois que le Christ nous viendra de là. » C'est le ton de Quinet monté sur son trépied, le ton du prophétisme historique cher à l'époque, car la contagion fut générale.

il ne les connaissait encore que par Mme de Staël qu'il induisait déjà toutes leurs théories. « Un instinct secret, dit-il, un amour sans connaissance me portent vers l'Allemagne pour voir si je trouverai là ma forme. En attendant, je la fais en moi, en laissant mon esprit poser ces problèmes sous leur forme naturelle. » Désormais, Renan va pouvoir tempérer sa critique d'idéalisme, amollir son rationalisme de mysticisme hégélien, orienter son incroyance vers une sorte de finalisme panthéiste, se débarrasser du joug importun de la conséquence, — bref admettre ce que réclament ses différentes facultés et concilier leurs exigences contraires. Car c'est là surtout ce qu'il admire chez les Allemands. « Quand je vois, écrit-il à son ami Liart, des penseurs aussi libres et aussi hardis que Herder, Kant, Fichte se dire chrétiens, j'aurais envie de l'être comme eux (1)... Qui fondera parmi nous le christianisme rationnel et critique? Je vous avouerai que je crois avoir trouvé dans quelques écrivains allemands le vrai mode de christianisme qui nous convient. Puissé-je voir le jour où ce christianisme prendra une forme capable de satisfaire pleinement tous les besoins de notre temps. Puissé-je moi-même collaborer à cette grande œuvre. » Et tout de suite, il rêve d'écrire — et il écrit en mai 1845, pendant la retraite de l'ordination — un essai psychologique sur Jésus-Christ, selon la méthode des « rationalistes allemands ». « Pour adopter Jésus, dit-il (2), il faudrait l'introduire en philosophie, tout humaniser et rationaliser. Or, ce serait briser la lance avec l'orthodoxie et on ne le veut pas. Moi, je serai plus hardi, je serai philosophe. Mais Jésus-Christ néanmoins sera à moi, j'en userai et j'en parlerai... Tout est à nous. Tout est à nous! Quelle fureur j'éprouve dans ces moments! Toute la faute en est à cette dure, sèche, sotte, revêche théologie qui gêne même ceux qui la frondent et les met dans le faux. »

(1) « Schleiermacher, Herder, Fichte, note-t-il encore, merveilleuse éclosion du christianisme allemand, le plus beau développement intellectuel que la conscience réfléchie ait produit jusqu'ici. » Et dans la frénésie de sa découverte, il s'écrie : « Allemagne! Allemagne! Herder, Gœthe, Kant. Il faut souffleter cette creuse et pédante Université, ces sots de Français qui ne savent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils doivent dire... O Allemagne, qui t'implantera en France? » Nous retrouverons là, monté de ton, comme un écho de la pensée de sa sœur Henriette; voir plus loin page 479.

(2) *Cahiers de jeunesse*, p. 305.

Comme on saisit bien dans ce texte où, dès Saint-Sulpice, il arrête le grand dessein de sa vie, l'emportement de cette nature « révolutionnaire et mécontente », qui trépigne sous la contradiction, s'irrite de toute contrainte — et qui n'est mue que par un désir d'originalité quand même ; on y voit le caractère chaotique, emporté de son inspiration ; jusque dans l'ordre intellectuel il n'est mené que par ses dégoûts ou ses antipathies. « J'ai parfois, avouait-il, des moments de dilatation inexprimable, de libre élan, de fureur et de liberté. Je suis comme l'onagre qui regarde l'univers et dit : « Pas un lien ! J'ai tout brisé. O plaisir, ô délectation ! » De là sa révolte contre la scolastique, ce « niais composé de la Bible et d'Aristote mal entendu » ; mais c'est du même coup contre la philosophie chrétienne qu'il se dresse, car il ne semble pas exagéré de dire que, dès le séminaire, Renan est tout formé et en possession des données essentielles qu'il allait développer plus tard. On le découvre ici, et lui-même l'avoue (1) : il a cessé de croire au christianisme « parce qu'il a fait rentrer dans l'ordre naturel ce qu'autrefois il regardait comme supérieur à la nature » : « Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin me semblait la loi du monde, dit-il. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place et où par conséquent tout se transforme ». Mais comment, avec une philosophie si nettement opposée à la foi, peut-il encore se dire chrétien? Est-il hasardeux de supposer qu'il rencontra autour de lui certains esprits que les nouveautés du siècle n'avaient pas moins mordus dans leur croyance et qu'une hésitation naturelle maintenait dans le compromis où il devait si longtemps s'attarder — par peur de la décision qu'elle qu'elle fût, par manque de virilité morale. « Je pensais à Malebranche, écrit-il, qui dit sa messe toute sa vie en professant sur la Providence générale de l'Univers des idées peu différentes de celles auxquelles j'arrivais. »

On voit assez par ces premières confidences que les « motifs rigoureusement scientifiques » furent pour bien peu de chose dans la « crise de conscience » dont Renan entendit se prévaloir à l'occident de sa vie. Tout de suite, il eut son système en philosophie, une manière générale de penser sur Dieu, sur le monde, sur la nature — et qui est celle d'un

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 37.

rationalisme idéaliste ; la critique des textes et l'exégèse n'ont rien à voir ici. Ce ne sont pas les faits qui l'ont traîné où ils ont voulu, mais l'interprétation qu'il en donna ; au reste, ne reconnaît-il pas que « toute pratique, avant de s'exercer en tel ou tel sens, suppose des principes spéculatifs posés et discutés »? Les prétendues contradictions des synoptiques ne servent donc qu'à ceux qui, dès l'abord et avant tout examen, sont décidés à nier le surnaturel. L'affaire ne relève pas de l'expérience ni de l'histoire, mais de la métaphysique qu'on a implicitement élue. Et bien avant qu'il n'eût appris l'hébreu, le postulat de Renan était qu'il n'y a pas d'autres lois que les lois de la nature, encore qu'il essayât de se céler à lui-même ce qu'il y avait là d'inconciliable avec la foi par une interprétation poétique du christianisme où son âme vague cherchait ses apaisements. Le vrai, c'est que son indécision pratique se plait aux démarches embarrassées et contradictoires de sa pensée. Son âme incontinente semble incapable de rien expulser d'elle-même ; au contraire, elle conserve avec une sorte de délectation voluptueuse « toutes les idées, tous les sentiments, toutes les rêveries qui l'ont une fois possédée comme si, uniquement préoccupée de l'aisance des commodités de sa vie propre, elle voulait se réserver des refuges sans nombre contre la sommation énergique des événements » (1). Et pendant des mois, il se débat avec lui-même, hésitant devant l'évidence. Aussi, lorsqu'il s'écrie : « Plût au ciel que je n'eusse jamais touché ce cruel et décevant rationalisme », ou : « Maudit soit le jour où je commençais à sonder », en dépit de ces expressions pathétiques, cela sonne avec une sorte de langueur et n'a point son véritable accent. Au reste, il *attendra* longtemps encore, l'existence cléricale convient si bien à son goût des studieux loisirs ; et alors même qu'il s'éloigne, il s'attarde en regrets. « Ah Dieu ! j'étais fait pour sentir dans ce joli petit cercle. Plût à Dieu que le christianisme eût été un peu flexible ! J'aurais pu y rester pour le cœur et la vie extérieure, en gardant ma critique. Plût à Dieu que je n'eusse pas eu de critique ! »

Mais est-il bien sûr de lui-même? « L'homme veut à toute force être ce que l'on croit qu'il est, dit-il. Que de fois j'ai éprouvé cela ! Telle opinion que je savais qu'un autre avait

(1) Pierre Lasserre, Conférences sur Renan, *Revue hebdomadaire*, 1914.

de moi était un feu qui me brûlait pour être ce qu'il pensait. » Et s'il s'agit d'une sœur aînée qu'on aime, dont on sent la force de caractère, qui vous domine par la volonté, et qui, par ailleurs, sait flatter votre cœur et votre orgueil, on se « brise le cou pour devenir tel qu'elle vous veut ». Alors que son goût des tempéraments et son indécision naturelle ne l'auraient peut-être pas amené à se détacher avant tout engagement (1), Henriette Renan, qui a suivi ses inquiétudes, ses doutes et qui les juge, lui fait prendre conscience d'un tel état ; pour le convaincre, elle lui dit qu'il a l'esprit ferme, qu'un homme doit avoir un type moral déterminé, n'importe lequel pourvu qu'il en ait un ; et le jeune séminariste croit devoir se décider pour le type critique, le type savant : « Marchons, fait-il, philosophie, science, c'est beau et fort, sérieux et ferme. Allons, je suis tout cela aussi ! *Il faut marcher.* »

Voilà l'heure qu'Henriette Renan attendait avec une passion obstinée, inquiète, jalouse, mais aussi, disons-le, avec une sorte de gravité morale qui fait un saisissant contraste avec l'indifférence voluptueuse du jeune élève de Saint-Sulpice ; et c'est Henriette, nous allons le voir, qui par un travail insinuant, volontaire et tenace, le détermine, le pousse, dissipe ses incertitudes, lui précise ses doutes, force sa conscience et peu à peu lui suggère le parti qu'il redoute de prendre. L'étonnant dialogue que celui qui s'échangea au cours des années 1842-43-44, entre ce petit séminariste à l'âme féminine, incertaine, égoïstement repliée sur soi-même, et cette fille dominatrice, hardie, d'une maturité virile et que la vie a marquée ! Elle sait d'expérience que, du côté des Renan, les hommes ont une nature sentimentale et faible, qu'ils sont inaptes à la réussite, au dur combat quotidien ; et la fin mystérieuse de leur père ne lui donne-t-elle point de secrètes angoisses sur la destinée de ce jeune Ernest qu'elle a élevé et dont elle prend l'avenir en charge? Au cours d'une existence chargée de soins pénibles, parmi ses voyages en Allemagne, en Pologne, où sa condition d'institutrice l'a conduite, elle a perdu la foi : comment ne s'inquiéterait-elle point de l'état où, en son absence, et sur le propos d'une mère ignorante et pieuse et des prêtres bretons qui l'ont instruit, son frère va s'engager? Dès son entrée au séminaire, elle surveille, elle épie jalousement cette âme ;

(1) C'est Berthelot lui-même qui le reconnaît.

aux premiers doutes qu'il lui expose et à quoi elle ne semble pas étrangère, elle se montre *ravie* (c'est Renan lui-même qui en fait la remarque) ; et si nous avons cru devoir noter que rien dans l'enseignement de ses maîtres ne vint redresser sa foi chancelante, il faut bien faire aussi la part qu'eut Henriette pour dissiper ses dernières inclinations et chasser les scrupules de son cœur. Au vrai, l'influence de sa sœur sera déterminante.

Henriette l'avait devancé dans la voie et l'on peut dire que, par le caractère, elle le surpassait de beaucoup. C'est à elle qu'il devait, en autres choses, la découverte de la philosophie allemande : « J'aime beaucoup la manière de *tes* penseurs allemands », lui écrit-il d'Issy ; et elle lui montre aussitôt sa satisfaction. « Ce que tu me dis de ton goût pour les philosophes germaniques me fait plaisir sans m'étonner, répond-elle ; l'Allemagne est la terre classique de la tranquille rêverie et des raisonnements métaphysiques. Notre esprit français est généralement trop léger pour être profondément philosophe. » Comme on la sent impatiente de faire partager son rationalisme à ce frère bien-aimé que des prêtres lui ont pris malgré elle ! — et cela d'autant plus que les singulières confidences qu'elle en reçoit lui ont déjà donné l'espoir de le ressaisir un jour. Ne lui a-t-il pas avoué que l'autorité et l'obéissance le blessent, et qu'il redoute, dans l'état ecclésiastique, « la nécessité d'appeler ses frères et ses collègues ceux que souvent on est forcé de mépriser ». Voilà un orgueil qui plaît à Henriette : elle saura l'entretenir. Pour l'instant, elle l'observe, elle provoque ses aveux. « J'ai cru remarquer pourtant, ajoute Ernest, qu'aucun autre état ne me mettrait plus à portée de me livrer à mes goûts » — et ces goûts, nous l'avons vu, c'est un penchant exclusif pour une vie retirée et tranquille, pour une vie d'étude et de réflexion. Car, dans tous ses propos, il n'est guère question de sa foi ; au reste, il s'accommode de ce qu'elle peut avoir de troublante indécision et ne voit pas qu'il y ait là d'obstacle à l'état qu'on lui propose. « Quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, dit-il, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin. » Henriette en sait assez et aussitôt elle redouble d'émulation. Désormais, elle n'a plus qu'un but : le dissuader d'embrasser une carrière qui est si peu conforme à ce qu'elle devine de ses penchants et, s'il est tenté d'y manquer, elle

se trouvera près de lui pour lui rappeler ce qu'elle appelle « son devoir ». Car tout de suite, sous les confusions, les balancements, les repentirs, que les longues lettres embarrassées de son frère lui exposent — avec une indifférence dont la légèreté morale la blesse en son âme protestante et kantienne — elle perce la vérité : son frère n'est pas catholique. Et, prenant le devant, elle lui crie, du fond de la Pologne où elle travaille pour lui. « Que rien de précipité ne t'engage ! »

Je pourrais peut-être, cher ami, employer envers toi l'ascendant que me donnent mon amitié et l'expérience d'une vie éprouvée ; mais j'en serai sobre, parce que je crois en ta raison et que je me contenterai toujours d'y faire appel. Tu le dis avec vérité, mon Ernest, tu n'es pas né pour une vie légère, et je conviendrais avec toi que celle dont tu te fais l'idée serait peut-être la meilleure pour tes goûts, si elle pouvait se réaliser. Plus que tout autre, ta sœur est capable de comprendre le charme d'une vie retirée, libre, indépendante, laborieuse et surtout *utile*, mais où la trouver? Partout je vois cette indépendance, sinon impossible, du moins accordée à un bien petit nombre... Comment donc puis-je espérer qu'elle sera ton partage dans une société dont *la hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse...* Cette autorité n'est-elle pas ici plus à redouter qu'ailleurs, puisqu'un serment indélébile oblige? Je ne te pose ceci qu'en *question*, te laissant entièrement la liberté d'y répondre, le droit d'en décider. A cette demande, j'en ajouterai une autre : un ecclésiastique peut-il décider de lui-même et n'est-il pas obligé de suivre la direction que lui donne ses supérieurs?

Et devant même que sa conscience ou sa raison se les posent, voilà le malheureux garçon assailli de ces hésitations pratiques qu il redoute par dessus tout. Il lui faut répondre aux « incessantes questions » d'une sœur qui parle avec autorité ; car sa foi n'est plus assez forte pour qu'en ce combat où son âme est en jeu, il puisse dire à celle qui veut l'entraîner à sa suite : « Ne m'ôtez pas ce que vous n'êtes pas capable de me donner. » Mais que parlè-je de luttes intérieures? Un tel débat intéresse bien peu la croyance ; c'est, au fond, un problème d'économie domestique où la préoccupation de l'avenir matériel est seule envisagée : « Que veux-tu donc que je fasse? répond Ernest aux objections de sa sœur. Je ne me flatte point le tableau

[de l'état ecclésiastique]... Mais une de ces carrières toute remplie d'occupations extérieures répugne à mes goûts ; là on ne vit pas avec soi, on ne réfléchit point, on est étranger avec soi-même. » Au reste, il s'est déjà ouvert de tout cela au supérieur d'Issy : « Monsieur, lui ai-je dit avec simplicité, je vous avoue que j'aimerais bien n'être comptable qu'avec moi-même de mes actions : une vie libre et indépendante serait bien de mon goût. — Hélas, mon cher ami, me répond-il, où la trouverez-vous? » Il avait l'air de me dire : « Moi aussi, je l'ai cherchée et je l'ai cherchée en vain. » Et pour être libre, le jeune Renan ne voit que deux moyens : commander — cela seul serait capable de lui donner de l'ambition — ou se consoler en méprisant. « L'homme a toujours une ressource assurée, dit-il, c'est de se retrancher en lui-même et là de se venger, en jouissant de soi, de toutes les servitudes extérieures » ; aussi loue-t-il l'auteur de notre être de nous avoir accordé « ce bienfait inestimable ».

Ah ! qu'un tel ton irrite Henriette ; elle déteste l'ironie, ce sourire qu'il mêle aux choses graves de la « conscience » ; et en retour, elle use pour le convaincre du ton pathétique et moral, elle fait appel à son « esprit de droiture et de vérité », elle lui propose de nouvelles questions, le porte à « sonder l'abîme de ses pensées » ; ou, plus insinuante, elle s'adresse à son orgueil, flatte son désir d'autonomie intellectuelle, irrite ses velléités d'indépendance. Mais le jeune Ernest, que cette intrusion visiblement gêne, reste sourd et s'obstine à demander des délais (1) : « Je suis bien au séminaire, se contente-t-il de répondre ; d'ailleurs, j'y puis rester en conscience, puisque j'hésite seulement et que si tous les hésitants devaient en sortir, il serait bien désert. » Mais Henriette a de la conscience et du devoir une notion plus rigide ; dépitée, elle ne sait par où prendre cette âme insaisissable et molle. Soudain, elle change de tactique : l'important, c'est qu'Ernest avant de faire un pas irrévocable, sorte quelque temps au moins de l'atmosphère où il vit (2) ; il faut que toute influence

(1) « Dans ces pénibles alternatives, mon grand mot est toujours celui de l'irrésolu : attendre, attendre encore. » (*Correspondance*, p. 209.)

(2) Dans le même moment, Henriette lui suggère l'idée d'accepter une place qui, en lui procurant l'avantage de ne rien précipiter, lui fournirait les moyens de mieux connaître la vie : « Je t'accorde plein et absolu pouvoir, répond-il. Je me suis jusqu'ici trop bien trouvé de ce que j'ai reçu de ta main pour ne pas m'y confier sans réserve. » Il n'ajoute qu'une chose : « Il est inutile de te dire que

cléricale cesse d'agir sur son esprit et pour vaincre son indécision elle ajoute : « Crois-tu que je recule devant l'idée de te savoir étudier et vivre librement pendant une année, soit à Paris, soit à l'étranger? Nullement, mon Ernest, toutes mes ressources t'appartiennent... Ne redoute pas la difficulté pécuniaire, il n'en est pas que je ne sois prête à lever, du moins dans la sphère où mes faibles moyens me permettent d'atteindre. » Voilà pour le matériel ; et voici pour le respect humain : « J'ai connu des hommes honorables et honorés, qui avaient reculé devant les liens qu'on te propose et personne ne songeait à leur faire un crime d'une délicatesse de conscience, qui n'est malheureusement que trop rare... Ne t'effraie donc pas à cette idée. Je ne veux ni t'offrir, ni te conseiller une rupture. Mais si tes convictions et ta conscience t'y poussaient, ne crains pas le blâme de ceux dont l'opinion seule peut compter... »

Henriette a prévu tous les obstacles, elle a tout préparé ; toutes les difficultés qui surgiront encore la trouveront « prête à opposer un nouveau courage ». Après de longs mois où il semble qu'il veuille fuir son regard, Ernest lui fait enfin l'aveu qu'il ne lui a jamais fait encore et lui expose « les motifs pour lesquels la carrière ecclésiastique a cessé de lui sourire ». « Les voici en un seul mot, dit-il, je ne crois pas assez. Du moment où ma raison s'est éveillée, elle réclama ses droits légitimes, tels que tous les temps et toutes les écoles les lui ont accordés ; j'entrepris dès lors la vérification rationnelle du christianisme... » Cette fois, Henriette peut se dire qu'elle l'a définitivement converti et bien qu'elle feigne de s'attendrir et qu'elle murmure : « J'ai joué en tout ceci le triste rôle d'une Cassandre, j'ai prévu, j'ai

la place qui me laisserait le plus de temps possible pour mes études particulières ou qui ne m'occuperait qu'à des études fructueuses pour moi, serait celle qui me conviendrait le mieux, car mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes pensées. » Néanmoins, il a encore des scrupules ; peut-être serait-il prudent de ne pas agir de manière décisive : « Jusqu'à deux ou trois mois, je ne suis pas encore sûr de moi ; *si tu peux agir comme incertaine encore de mon consentement, agis.* » Et Henriette de répondre aussitôt : « J'agirai sans que tu paraisses en rien, sans être sûre de ton consentement ni de ta participation. » Mais Ernest souhaite surtout que le secret soit gardé à l'égard du séminaire. « Sois parfaitement tranquille, lui écrit Henriette qui poursuit ses démarches ; tu n'y es pour rien, tout a été fait en mon nom personnel... Tout cela marche, mon cher ami, comme doit marcher une telle affaire, avec la plus grande circonspection, la plus grande prudence. » (*Correspondance*, p. 224-234.)

prédit la cruelle incertitude qui t'accable », elle sent qu'il faut l'aider encore, lui faciliter le difficile passage, bref lui fournir les moyens de vivre hors du séminaire : « Mon Dieu, fait-il épouvanté, dans quel filet m'as-tu conduit? » Mais Henriette réplique aussitôt sur un ton qui commande : « Pas de faiblesses, *plus* de fautes morales. » Et lorsque pressé de se rendre, Renan se décide enfin à franchir la porte du séminaire, il trouve les douze cents francs qu'Henriette a économisés pendant de longs mois sur ses gages, ces douze cents francs dont il dira plus tard qu'ils ont été « la pierre angulaire de sa vie », en lui donnant « la tranquillité d'esprit nécessaire pour penser à son aise ».

Tel est le véritable fond de la « crise religieuse » de Renan, de ce « drame de conscience » dont on a tant parlé et à quoi lui-même semble avoir voulu nous faire croire lorsqu'il rédigea sur le tard ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Pas de combat, pas de tragédie intérieure dans les mouvements de ce jeune séminariste égoïste et timide, qu'agitent de confuses ivresses cérébrales et qui semble surtout soucieux des commodités de sa carrière (1). Un tel débat, s'il affecte la passion spéculative, la curiosité intellectuelle, n'intéresse pas l'âme ; il ne s'agit pour Renan que de se créer « une belle vie de culture » et de s'assurer le loisir qu'elle requiert. Regardez-le le soir de sa sortie de Saint-Sulpice, dans sa chambre d'hôtel, où des mains impérieuses l'ont lentement conduit : « Que de liens, ma bonne amie, écrit-il à Henriette, que de liens rompus en quelques heures ! Il y a des moments où mon passé reprend son empire, mes doutes semblent disparaître et alors ma démarche me semble mauvaise ; mais je sens que ce n'est là qu'un effet momentané de ma fatigue intellectuelle et morale et qu'au jour où je serais tranquille en ma chambre, je reviendrais à ma critique. » Entendez que, libre d'entraves, Renan va désormais donner libre cours à toutes les passions de son esprit et de son cœur, identifiant ses propres aventures mentales avec celles d'un siècle agité et inquiet.

HENRI MASSIS.

(A suivre.)

(1) Ce point a été marqué avec force par M. Maurice Barrès dans un article sur « la Crise de conscience de Renan » que M. Victor Giraud a recueilli dans l'opuscule : *Taine et Renan, pages perdues.* (Bossard, 1922).

A travers le répertoire lyrique [1]

XI

Tannhäuser

Il est très naturel que l'ouverture, oui, déjà l'ouverture, ait « étonné », dans toute la force étymologique du terme, les auditeurs parisiens de 1861. Passe encore pour le thème initial (celui du chœur des pèlerins). Et je crois en effet qu'il passa, tout au moins tel qu'il est exposé d'abord. Mais les hachures opiniâtres des violons qui l'accompagnent ensuite avaient bien de quoi surprendre, énerver, et même irriter l'auditoire d'alors. Quant à la symphonie du Venusberg, si l'ébauche seule, au cours de ladite ouverture, dut porter l'exaspération du public au paroxysme, après l'esquisse, on se figure aisément l'effet, le scandale du tableau, de cette longue, terriblement longue scène d'amour, et d'un amour dont aucune musique jusqu'alors n'avait comme celle-là rendu sensibles, par de tels moyens, les voluptés et les fureurs. En vérité, le fameux vers de Phèdre : « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée », ne ferait qu'une épigraphe insuffisante aux premières pages de *Tannhäuser*. Tandis que d'autres, d'une égale et contraire beauté, mériteraient une devise très différente.

Tannhäuser pourtant, qui date de 1845 (seize ans avant

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 15 avril, 1er juin, 1er octobre et 1er décembre 1922.

les trois malheureuses représentations parisiennes), *Tannhäuser*, on le sait, n'est pas une œuvre de parti pris et tout d'une pièce. On n'y trouve qu'en germe la doctrine, ou le système, qui devait s'épanouir dans l'*Anneau du Nibelung* et surtout dans *Tristan*. Chez Wagner, la loi de grâce a précédé la loi de rigueur. Son Nouveau Testament est le plus dur.

Les traces de l'Ancien abondent encore ici. De *Tannhäuser* à *Tristan*, il y a plus loin, beaucoup plus, que de certains opéras précédents à *Tannhäuser*. Peu de mois avant les représentations de Paris, dans sa fameuse lettre à Frédéric Villot, Wagner lui-même écrivait : « S'il m'était réservé de voir accueillir mon *Tannhäuser* par le public parisien avec la même faveur qu'en Allemagne, je devrais encore, j'en suis sûr, ce succès, en grande partie, aux analogies très visibles qui relient cet opéra à ceux de mes devanciers, et parmi ceux-ci je vous signale avant tous Weber. Cependant... » Pour le moment, laissons le « cependant ». Nous y reviendrons tout à l'heure. Commençons par les « analogies ».

Dès l'ouverture, l'influence de Weber est sensible. Ouverture-programme, à la manière de celle du *Freischütz*, elle annonce et résume le drame, dont elle oppose l'un à l'autre (avec quelle puissance !) les deux éléments ou les deux forces. Il y a du Weber ici non pas seulement dans la composition, mais dans le style : dans un thème tel que celui de l'hymne de Tannhäuser à Vénus ; dans ces traits de violons ou d'altos qui partent comme des éclairs et montent (à quelle hauteur !) rapides, éblouissants comme des fusées. Plus loin, c'est encore à la Weber que commence, ou plutôt éclate le second acte, par le prélude, puis le salut joyeux, enthousiaste, d'Élisabeth à la salle de la Wartburg où va se passer le tournoi des chanteurs.

Peut-être, s'il eût débuté par le second tableau du premier acte, *Tannhäuser* aurait moins effarouché tout d'abord les habitués de l'Opéra. La rencontre du landgrave Hermann, de Wolfram et de leurs compagnons de chasse avec Tannhäuser ne diffère pas beaucoup de telle ou telle scène de l'ancien répertoire français, pour ne pas dire — et pourquoi ne le dirait-on pas? — italien. C'est presque à l'italienne que se développe, très harmonieux, très chantant, le beau septuor masculin. Et puis le personnage de Wolfram

y prend tout de suite cet air d'affabilité et de courtoisie, ce caractère à la fois mélancolique et tendre qui fait d'un rôle secondaire une délicieuse figure. L'amitié de Pylade lui-même pour Oreste, dans l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, est moins sensible et se révèle par des traits moins délicats, moins touchants, que celle de Wolfram pour Élisabeth et pour Tannhäuser.

Plus loin, au second acte, il arrive encore qu'on voie flotter à la surface du drame lyrique des épaves du « grand opéra ». C'est d'abord le duo d'Élisabeth et de Tannhäuser. Les dernières pages en sont quasi rossiniennes, avec légèreté. Mais non pas les premières, où se trahit, à moins bien plutôt qu'elle ne s'y dérobe, une âme virginale. Seule tout à l'heure, la jeune fille s'abandonnait, se livrait sans crainte. Auprès de l'ami revenu, elle se contient, se commande, et sa réserve n'a pas moins de grâce que ses transports n'avaient d'impétuosité.

Quant à la marche, la fameuse marche, qui fit beaucoup dès l'origine, Wagner l'assure, pour la popularité de *Tannhäuser* en Allemagne, elle pourrait aussi bien être « aux flambeaux », et de Meyerbeer, y compris la reprise finale, que des basses montantes et grondantes pompeusement accompagnent.

Dans le second volume de ses mémoires, intitulés *Ma vie*, Richard Wagner s'est expliqué sur le tournoi des chanteurs. « Tous ceux, écrit-il, qui n'ont pas saisi le sens de cette scène par une représentation absolument parfaite, sont aujourd'hui encore de l'avis qu'il s'agit de morceaux de chant, présentés alternativement ou simultanément au point de vue purement musical sur des rythmes et dans des mesures variées, et destinés à offrir l'agrément et la diversité qu'on recherche dans le programme d'un concert. Mais cela ne répond aucunement à mon intention : cette fois, pour la toute première fois dans un opéra, mon intention était de forcer le public à s'intéresser à ma pensée poétique, en le faisant passer par toutes les phases de son développement. C'est seulement ainsi qu'il était mis en état de comprendre une catastrophe que ne préparait aucun événement extérieur et qui n'était amenée que par le conflit des âmes.

« De là cette musique extrêmement sobre, large, ne faisant pas obstacle à la compréhension du discours poétique

et la facilitant au contraire, à mon avis. La construction rythmique de la mélodie ne s'amplifiait que sous l'influence de la passion, sans être interrompue par des modulations inutiles. De là aussi l'emploi parcimonieux des instruments d'orchestre dans l'accompagnement et mon renoncement volontaire à tous les effets musicaux. Ceux-ci n'entraient en jeu que peu à peu, lorsque la situation devenait si tragique, qu'on ne la comprenait plus que par le sentiment et non par la pensée. »

Il semble bien qu'ici Wagner, sous prétexte de distinguer les choses, voire de les opposer, les complique, et vainement. Elles sont plus simples dans la réalité. Pensée poétique, drame intérieur, conflit des âmes, tout cela nous paraît très fortement exprimé, fût-ce — c'est un peu le cas, quoi qu'il en dise — par une succession de « morceaux », ou d' « airs », que les concurrents chantent tour à tour. Concert ou théâtre, je ne sais pas au juste ; c'est plutôt, ainsi que d'ailleurs la circonstance le comporte, l'un et l'autre à la fois.

Une chose qui « date » peut-être davantage, c'est le grand, l'immense finale par où s'achève ce second acte. Il y a quelque longueur, quelque froideur même jusque dans l'intervention d'Élisabeth en faveur de Tannhäuser, coupable d'avoir blasphémé le pur amour. Et puis les dimensions de l'ensemble sont vraiment exorbitantes. Ajoutez encore à sa durée sa monotonie et « l'uniformité des mesures, dont quatre cent soixante-douze sur cinq cent neuf sont à quatre temps. La célèbre « bénédiction des poignards » compte seulement trente-deux mesures de moins, mais présente une bien autre variété rythmique » (1).

Revenons maintenant au « cependant » de la lettre à Frédéric Villot. Laissons les analogies et passons aux nouveautés de *Tannhäuser*. Elles sont de quelque importance. « Cependant cet ouvrage peut se distinguer déjà, jusqu'à un certain point, de ceux de mes devanciers. Permettez-moi de vous indiquer brièvement par quels traits...

« Une seule chose me causait, depuis longtemps, un désespoir qui n'en était que plus profond : c'était de ne jamais voir dans l'opéra les avantages sans pareils de la musique

(1) *L'Œuvre dramatique de Richard Wagner*, par Albert Soubies et Charles Malherbe. Librairie Fischbacher, 1886.

dramatique former un tout vaste et continu, empreint d'un style égal et pur.

« Dans des œuvres de premier ordre, je trouvais, à côté des plus parfaites et des plus nobles beautés, des choses d'une absurdité incompréhensible, qui n'étaient que convention et tombaient jusqu'à la trivialité. Presque partout nous trouvons cette odieuse juxtaposition du récitatif absolu et de l'air absolu, qui oppose à toute espèce de grand style un invincible obstacle ; nous la voyons interrompre, briser la continuité du courant musical, de celui même que comporte un poème défectueux ; et avec cela nous voyons, dans leurs plus belles scènes, nos grands maîtres triompher complètement de cet inconvénient ; déjà ils y donnent au récitatif une signification rythmique et mélodique qui le relie d'une façon insensible à l'édifice plus vaste de la mélodie proprement dite. Quand nous avons senti le puissant effet de cette méthode, de quelle impression pénible ne sommes-nous pas affectés sans pouvoir nous en défendre, lorsque éclate à l'improviste le banal accord qui nous dit : maintenant vous allez entendre de nouveau le récitatif tout sec. Puis, avec le même inattendu, l'orchestre tout entier reprend la ritournelle ordinaire pour annoncer l'air », etc.

L'air et le récitatif, la fusion de ces deux éléments séparés jusqu'à lui, voilà certes l'une des réformes accomplies par Wagner dramaturge lyrique. *Tannhäuser* en offre au moins deux exemples, inégaux en importance, mais non peut-être en beauté. Un récitatif précède la romance, la fameuse romance de l'étoile, que chante Wolfram au troisième acte. Romance véritable et récitatif authentique. Mais ni l'un ni l'autre n'a rien d' « absolu », comme dit Wagner, ou d'incompatible. Au contraire, sous deux formes différentes plutôt qu'opposées, tous les deux sont voisins et se touchent. Loin que ce récitatif, suivant l'expression de Wagner encore, soit « tout sec », il n'en est pas de plus tendre. Surtout il n'en est pas un autre qui passe, ou qui glisse à la romance, à l' « air » qui le suit, avec plus de souplesse et de douceur.

Quant à la relation que fait Tannhäuser (au troisième acte aussi) de son pèlerinage à Rome, on pourrait la définir le compromis le plus harmonieux entre le récitatif et l'air. *Un canto che parla, favellar in musica.* L'idéal ainsi formulé par les Florentins du dix-septième siècle est réalisé dans

cette narration oratoire, symphonique et chantante, admirable trois fois. Sans égale peut-être, elle n'est tout de même pas, autant qu'on l'a dit, sans précédents. Pour la variété, la liberté du discours musical, on pourrait lui comparer deux récits, l'un et l'autre d'un songe, celui d'Iphigénie (en Tauride) et celui de Jean, au second acte du *Prophète.* Mais ici les puissances, toutes les puissances de la musique, et celles de l'âme, sont portées à un degré supérieur. Et surtout, tandis que l'héroïne de Gluck et le héros de Meyerbeer ne nous racontent qu'un rêve, c'est la réalité, et laquelle! la plus humaine, la plus tragique, qui fait un chef-d'œuvre esthétique et moral des impressions de voyage — aller et retour — de Tannhäuser contrit d'abord, puis impénitent.

Une autre nouveauté wagnérienne, et non la moindre, — on l'a bien vu plus tard — est peu sensible encore dans *Tannhäuser* : c'est le *leit-motiv.* Les thèmes y sont plutôt rappelés que transformés, travaillés, divisés, émiettés comme ils le seront plus tard, de manière à se glisser dans toutes les jointures, à boucher les plus petits trous, fût-ce avec de la poussière sonore. Le retour, non l'élaboration, est ici le principe et la règle, une règle sans rigueur et non sans de nombreuses exceptions. Au troisième acte, alors que sous le mélancolique regard de Wolfram silencieux, Élisabeth, elle-même taciturne, s'éloigne, j'entends bien chanter à l'orchestre, plus lent, plus triste à dessein, le thème d'amour qui naguère, à l'heure du tournoi poétique, chantait sur les lèvres de Wolfram. Encore le rappel, ici même, n'a-t-il rien d'impérieux et qui s'impose. Rappel également, ou, pour parler latin, *restitutio in integrum*, le retour des motifs du Venusberg, alors qu'aux approches du dénouement, ils livrent à Tannhäuser le combat suprême et qui, sans le sacrifice d'Élisabeth, serait victorieux.

Mais le Venusberg, le Venusberg tout entier! Voilà pour le coup, en guise de prologue, un sommaire et comme un catalogue anticipé des nouveautés wagnériennes. La scène, on le sait par Wagner lui-même, fut composée ou du moins développée, — en quelles proportions! — pour les représentations de Paris. « Las de lutter contre la direction à propos du grand ballet qu'elle réclamait, j'avais fini par me résoudre à développer considérablement le prologue du *Venusberg*, de façon à permettre au corps de ballet de s'y

produire dans ses exercices chorégraphiques les plus variés. Je pensais ainsi qu'on n'aurait plus à se plaindre de ma bonne volonté (1). » Mais on — le fameux *on* — se plaignit de bien autre chose et, d'abord, de ce Venusberg pour lui renouvelé. C'est qu'il y a ballet et ballet. Et celui-là n'a rien de commun avec ceux qui l'avaient précédé (celui de *Robert le Diable* ou celui du *Prophète*), non plus qu'avec ceux de *Faust* ou du *Cid*, ou tant d'autres qui l'ont suivi. Rien, absolument rien, pas même le nom peut-être, et sûrement pas la musique. En retard par le temps, de seize années (1845-1861), par le style au contraire le Venusberg est en avance, et singulièrement, sur le reste de l'ouvrage. Ici triomphe cette continuité chère à Wagner. Ici règne la symphonie. Les thèmes ici, vraiment *leit-motive*, reviennent, se métamorphosent, et s'enchaînent, et s'entrelacent de façon à former le tissu le plus riche, le plus brillant, le plus souple, et sans couture. « Il y a, comme dit Molière, de la chromatique là dedans. » Jamais encore, en aucune musique, il n'y en avait eu de pareille. La romance de l'étoile elle-même est chromatique, mais avec douceur, avec tendresse. Le *Venusberg* l'est tantôt avec toutes les langueurs, tantôt avec toutes les fureurs de la volupté. Mélodie, harmonie, je ne sais rien dans l'ordre condamné par le sixième commandement, « le 6e léger », disait un aumônier militaire, rien, hormis certains passages de *Tristan*, qui soit comparable à l'appel lointain des nymphes, à celui, plus proche et plus enivrant encore, de Vénus elle-même, enfin aux furieux assauts de violons dont nous parlions tout à l'heure. « Est-il possible, se demande Shakespeare, que des boyaux de mouton touchent à ce point notre âme? » Il n'est pas bien sûr que ce soit notre âme ici.

Mais ailleurs c'est elle, c'est elle seule qui reçoit au plus profond, au plus pur d'elle-même, une touche surnaturelle et presque divine, que rien ne saurait plus effacer.

Wagner écrivait à Frédéric Villot toujours : « Vous trouverez, je crois, beaucoup plus de force (plus que dans *le Vaisseau fantôme*), dans le développement de l'action de *Tannhäuser* par des motifs intérieurs. La catastrophe finale naît ici, sans le moindre effort, d'une lutte lyrique et poétique où nulle autre puissance que celle des dispositions

(1) Richard WAGNER, *Ma vie.*

morales les plus secrètes n'amène le dénouement, de sorte que la forme même de ce dénouement relève d'un élément purement lyrique. » Dispositions morales, motifs intérieurs, ce sont les mots à retenir. Ils définissent et résument le caractère, ou l'*ethos*, la beauté maîtresse, en partie nouvelle, de *Tannhäuser*. Intérieur et moral, tout est cela dans *Tannhäuser*, aussi bien les incidents ou les péripéties que le dénouement. Et voilà pourquoi l'on peut douter, avec M. Chamberlain, que Wagner ait conçu jamais un drame plus grandiose. Une âme tour à tour esclave et maîtresse du corps qu'elle anime, telle est l'âme du héros. Quant à l'héroïne, son âme seule, toujours pure celle-là, chante sur ses lèvres. Le personnage même de Wolfram n'est pas d'une spiritualité moins haute. On dit : la « romance » de l'étoile, et c'en est bien une. Mais laquelle ! Et quel sentiment l'inspire ! A l'étoile qu'il invoque, le gentil chanteur ne demande pas, comme un romantique, un Henri Heine par exemple, de partager sa rêverie, de compatir à sa peine. Moins égoïste est son désir. Il la prie, la « pâle étoile du soir, messagère lointaine », de saluer pour lui l'âme, qu'il sait prête à s'envoler, d'Élisabeth, quand cette âme l'effleurera de son vol. Au premier tableau, c'est une crise d'âme qui finit par arracher Tannhäuser aux bras de Vénus. Une autre, au tableau suivant, le jette à genoux sur le passage des pèlerins. Une autre encore, inverse ou contraire, menace dans la dernière scène de le perdre à jamais. Au second acte, son regret frénétique de ses impures amours amène, ainsi que dans l'opéra d'autrefois, un scandale : l'arrivée de Rachel trahie et son apostrophe à son triste séducteur (*la Juive*) ; le cri de Fidès retrouvant son fils sous la couronne et le manteau du prophète. Mais tandis que l'une et l'autre rencontre ne constituent qu'un scandale en quelque sorte matériel, ou de fait, c'est un scandale tout de sentiment et d'ordre moral que provoque le blasphème de Tannhäuser.

« *Ab interioribus ad superiora* ». La dernière et la plus haute beauté de *Tannhäuser* est dans cette démarche, dans cette ascension mystique. L'œuvre s'achève sur les sommets de la foi. Rappelant l'accueil que reçut *Tannhäuser* en Allemagne, Wagner écrit : « On découvrit alors que par *Tannhäuser* j'avais voulu provoquer une tendance réactionnaire en glorifiant le catholicisme. » *Tannhäuser* apparaît en effet comme le plus glorieux hommage, volontaire ou non, qu'ait

jamais rendu la musique de théâtre à la religion, et à la religion catholique, apostolique et romaine. Tout le drame évolue entre l'aller et le retour d'un pèlerinage à Rome. C'est à Rome que se produit l'avant-dernière péripétie, qu'on peut croire un instant décisive et funeste. Là seulement Wagner, le Wagner protestant, s'est mépris. Il s'est montré plus papiste que le pape. Ou plutôt il a voulu se ménager un dénouement plus pathétique et comme plus idéal encore, en n'accordant le pardon du pécheur qu'au sacrifice, à la mort de la pure héroïne. Heureuse rigueur. Mais tout de même, on aime à croire que pas un pape, fût-ce le plus sévère, n'aurait pu refuser l'absolution au repentir de Tannhäuser, tel qu'il se manifeste, qu'il éclate. Contrition parfaite, dirait un théologien. « La plus effroyable contrition », dit Wagner lui-même, et sa musique, à deux reprises, le dit plus fortement encore. J'en atteste premièrement le cri sublime : « *Seigneur, soyez béni!* » véritable coup de la grâce qui renverse Tannhäuser, au second tableau du premier acte, sur le passage des pèlerins. Et quel chant de pénitence, de « la plus effroyable » en effet, est le récit, dramatique, lyrique, épique même, de son pèlerinage à lui ! D'un bout à l'autre de cette longue narration tout est vivant. Je me trompe : d'abord, et jusqu'à l'entrée dans Rome, à chaque mesure, à chaque pas, à chaque pierre, où l'on dirait que l'orchestre même trébuche, tout semble mourir de fatigue et de douleur. Oh ! le difficile et dur chemin ! Quel malheureux y chemine ! Mais à Rome, devant le seuil sacré, tout se ranime, tout s'éclaire. Sur le front de Tannhäuser prosterné, dans son âme — et dans la nôtre — le ciel romain verse par torrents sa lumière. Des sonorités splendides répandent partout un éclat, une magnificence jubilaire. Partout rayonne la foi, l'espérance et l'amour. Mais soudain le refus sans pitié brise le triple rayon. La réaction ne se fait pas attendre. D'un furieux élan, Tannhäuser se rejette vers son péché, s'y replonge, et le nouvel état de cet homme devient pire que le premier. En lui les deux puissances contraires, l'ange et la bête, s'affrontent une dernière fois. Pour en résoudre l'antinomie suprême et consommer le salut du pécheur, pour qu'il meure afin de vivre éternellement, il faut que meure d'abord Élisabeth elle-même. Elle avait déjà commencé de mourir. Après le retour des « *Romei* », parmi lesquels elle n'avait pas

reconnu le réprouvé, sa longue prière au pied de la croix n'avait été que l'oblation de sa jeunesse, de son amour, de sa souffrance et de sa vie. Tout alors, jusqu'à son silence, et, tandis qu'elle remontait lentement le chemin de sa demeure, l'orchestre qui parlait, chantait pour elle, tout nous révélait déjà l'immolation consentie et consommée par la jeune libératrice. Elle n'est plus. Son âme seule pourrait dire à Tannhäuser ce qu'une autre, aimante aussi, dit à Dante : « Comme je t'aimai dans mon corps mortel, ainsi je t'aime, libre de ses liens (1). » Non seulement ainsi, mais plus chèrement encore, de tout le prix dont elle l'a racheté. Si l'on a pu nommer un *Fidelio*, un *Freischütz* et même — oserons-nous l'avouer ! — un *Robert le Diable*, les opéras de la délivrance, il faut appeler *Tannhäuser*, d'un nom plus beau, le drame de la rédemption. Nietzsche écrivait un jour, le Nietzsche de la seconde manière, l'anti-wagnérienne : « Le problème de la rédemption est un problème très vénérable. Rien n'a fait faire à Wagner des réflexions plus profondes que la rédemption. L'opéra de Wagner, c'est l'opéra de la rédemption. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé, tantôt un homme, tantôt une femme. C'est là son problème. » Nietzsche en riait alors. Il en avait autrefois pleuré, pleuré d'admiration et de tendresse. Ses larmes et non pas son rire avaient raison. En vérité, plus on relit *Tannhäuser* et plus on le médite, plus on serait tenté de lui donner cette épigraphe : « Je crois à la communion des saints et à la rémission des péchés. »

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) *Purgatoire*, chant II (traduction Ozanam).

L'Empire du Monde [1]

III

Par la nuit si dense qu'il ne lui servait à rien d'avoir des yeux, en un tel silence de sépulcre qu'il lui semblait tout à coup être devenu sourd, se guidant de la main, gémissant chaque fois qu'une déclivité du sol faisait porter à faux son épaule blessée, s'arrêtant pour reprendre souffle et scruter le silence où retentirait peut-être le pas des hommes attachés à sa poursuite, brûlé de fièvre, la bouche aride et de lointaines visions de fontaines s'offrant à ses yeux hallucinés, râlant et retrouvant dans le désir de vivre l'énergie terrible de repartir, l'homme fut un temps infini à se traîner par les mystérieuses voies souterraines.

Plus tard, il ne sut combien de temps plus tard, un souffle d'air venu battre sa face, devant lui se découpa le porche de la galerie ; les étoiles scintillaient au ciel nocturne et sous le reflet laiteux des nébuleuses, sous la lumière cendrée du mince croissant, apparut tout le fabuleux paysage pétrifié, violâtre, serein jusqu'à l'irréalité : des croupes, des vals, des rocs en fuite vers le désert du nord : quelque chose de plat, de vague et d'indéfini qui scintillait comme l'eau d'un lac et s'illimitait dans des fumées.

L'homme eut un soupir de joie farouche, sa marche se précipita. Il connaissait une source non loin de là, une cuvette creusée dans

(1) Voir la *Revue universelle* des 15 décembre 1922, 1er et 15 janvier, 1er février 1923.

le basalte, où l'eau venait sourdre avec un clapotis. Il tomba plusieurs fois sur la route, la tête tourbillonnante, une torpeur lourde fauchant ses jambes.

Rampant parmi les pierres, roulant par des pentes où se meurtrissait sa chair, il parvint enfin à la vasque. Par peur d'y choir, couché sur le dos, il y trempa ses mains brûlantes, reprit souffle, suça ses doigts. Dans l'attente des forces qui allaient revenir, au plus haut du ciel il regarda danser la poussière d'astres. L'eau humecta sa bouche. mouilla sa gorge dans un ravissement, l'eau divine lui restitua la vie. La tête en avant, il plongea sa face, but à perdre le souffle. Il resta un moment sur le dos, puis il déchira son litham, lava sa blessure, sur quoi, en se caillant, le sang avait collé l'étoffe de la takarbast. Ragaillardi, il marcha jusqu'aux tadjart, ces gommiers épineux poussés au long du filet d'eau, se rangea sous leur ombre, s'abolit tout aussitôt dans le sommeil. Dans la hauteur infinie les astres voyagèrent, ce fut l'ombre indécise, le matin dans sa robe d'azur frais lavé.

Quand la flamme du soleil commença de lui tiédir les jambes, l'homme s'éveilla. Près de la source, il renouvela les compresses de son pansement et, avalée par grandes lampées, l'eau calma la douleur sourde de la faim. Il décidait de sa conduite, s'orientait, se remettait en marche par un enneri s'abaissant vers l'ouest. Avant tout il convenait d'échapper aux Français et de guérir. Pour cela il lui fallait se réfugier chez les nomades qui paissent leurs troupeaux près de la route du Borkou. Il trouverait chez eux la nourriture et les soins. Sa plaie sondée, un vieillard y appliquerait les herbes qui poussent à la cicatrisation. Une quinzaine de jours ! et nanti d'un chameau, d'un sac de dattes et d'une provision de cartouches, il pourrait s'en aller affronter même le désert au nord et les innombrables mouches qui hantent les oasis.

Il dévala d'un pas rapide, trompant sa faim d'une gorgée d'eau ou suçant quelques herbes, continuant de méditer... Oui, mais que ferait-il? Son agile esprit ne s'en tenait point à ces prévisions immédiates. Retourner vers Bardaï, vers Tinirt? Sans doute la volonté de se venger était-elle puissante en lui. Sans doute... Seulement à Bardaï, comme dans tout le pays voisin, sont les Français, Berthier avec ses noirs et ses Touaregs, un rude adversaire qui n'a point redouté de lui donner la chasse jusqu'en des refuges tenus pour inaccessibles ; à Bardaï il y a Berthier, les Toubbous qu'il a entraînés dans sa rébellion, que plusieurs ont payée de leur vie. Il les aura contre lui, acharnés à sa perte. Pour quel enjeu? Traqué, proscrit, mieux vaudrait disparaître, se retirer dans quelque oasis lointaine

pour attendre que les haines s'apaisent ou tout au moins que la surveillance se relâche. On le croirait mort. En outre, le souverain Maître l'avait peu secondé dans son entreprise ; les choses avaient mal tourné, encore qu'il eût pour lui le bon droit et la justice. Pourquoi s'obstiner quand la patience est la vertu maîtresse, pourquoi se désordonner à des gestes d'enfant quand l'intérêt commande d'attendre, que la ruse impose de se faire oublier? A celui qui se met une corde au cou, Dieu donne quelqu'un pour la tirer, dit le proverbe...

Ainsi spéculant et son désir précisé de s'éloigner le plus possible, Berkhani voyagea toute la journée. A demi mort et se sentant fléchir. c'est seulement au soir que l'immensité déserte de l'ouest lui apparaissant, du haut des montagnes, en un point qui se nomme Merkhali, il discerna des chameaux aux pâtis, et plus bas encore, les tentes et les fumées du campement.

*
* *

Quand il fut guéri, après mûres réflexions, Berhkani décida de rejoindre l'oasis de Gatroun où il comptait des parents. Située à plusieurs journées dans le nord, elle échappait totalement au contrôle des Kaffeurs. La pensée de Tinirt lui devenait moins pénible. D'avoir dépensé pour elle tant d'énergie et de courage, il restait diminué de ces vertus. Cette femme lui avait été néfaste et, décidément, plus hostile qu'un démon.

La bête acquise des nomades le mena d'une traite en vue des collines d'Afo. Le lendemain il chemina à travers la Merouya, contrée de rocs aux architectures titaniques dressant d'hallucinants décors de villes pétrifiées, ou de fantastiques profils d'animaux. Après succédaient des plaines de sable, des hamadas, encore d'énormes entassements de blocs calcinés, des montagnes fendues de cols sauvages, des défilés, sans plus de ces acacias ou de ces hyphènes qui, isolément ou par groupes, mettent un peu de joie dans les paysages du Tibesti.

Il traversa le Tummo farouche. Il marchait dans la nuit, dormant le jour contre un pan de roc, son voile ramené sur la face, épargnant les gestes qui eussent accru sa soif. Quand tombait le vent, dans une atmosphère calme et rafraîchie par le rayonnement, il se remettait en marche.

Lavé des fumées diffuses qui l'embuent, durant l'accablante chaleur du jour, la vaste coupole du ciel s'arrondissait sur sa tête, une soie bleuâtre, une phosphorique étoffe, une traîne bleue où s'égouttait une eau de lumière. Pas un bruit, nul frémissement de l'air,

nul murmure d'onde, nul cri de bête, le silence solennel, le vide. Sur le sol, même pas le sillon d'un céraste, plus d'alfas ni de coloquintes : le sable, le caillou, le minéral. Et c'était de nouveau le jour, le brasillant soleil, l'immensité désespérée. Par intervalles il rencontrait une fontaine, le trou d'un puits, une flaque d'eau magnésienne, saumâtre. Autour, végétaient quelques herbes et des ossements jonchaient le sol.

Au huitième jour, comme il allait quitter le pays de Tou, sa bête mourut d'épuisement. Il lui fallut désormais aller à pied. Après le puits de Merchrou, deux étapes le menèrent à la plus méridionale des oasis du Fezzan. De là il rallia Gatroun, une bourgade qui dresse ses maisons d'argile au cœur des frais jardins.

Ahmed Madana l'hébergea. Mais le lendemain de son arrivée, à l'heure où le soleil déclinait et qu'il buvait du thé à la menthe en devisant avec son hôte, un homme se présenta qui avait l'apparence d'un Bédouin du nord, une courte barbe frisée et des yeux d'étincelante fièvre mystique.

Au signe qu'il fit quand il parut, Berkhani devina qui l'envoyait.

— Est-ce toi, Berkhani ag Telid, du pays de Tou?...

— C'est moi !

Il fit asseoir l'étranger. Avant de se retirer, comme l'exigeaient les bienséances, Ahmed Madana fit apporter du thé, des dattes et des pâtisseries. Sur la natte où il avait pris place, l'homme récita le dirk de la Senoussia. Les paroles coulaient de ses lèvres aussi rapidement qu'entre ses doigts les grains de son chapelet.

— Il n'y a de divinité qu'Allah. Mohamed est son prophète en toute évidence et pour toute âme...

Berkhani acheva l'oraison par la phrase consacrée et la litanie ayant pris fin, il demanda :

— O frère, que me veux-tu, et quelles sont les nouvelles que tu m'apportes?...

Il ne s'agissait pas de nouvelles, mais bien d'un ordre. Dans Koufra où il se trouvait, le grand Maître, pour des raisons sues de lui seul, le mandait sur-le-champ. Ce voyage devait s'accomplir avec diligence, et dans le secret.

— Tel est l'ordre, ô Khouan...

— Bien, frère, disait Berkhani.

Après les souhaits d'usage et une autre récitation du dirk, le messager s'éloigna sans avoir rien touché des mets et des boissons déposées devant lui. Berkhani ne songeait point à se dérober ; il savait la puissance de la confrérie et que c'était, en vérité, un grand honneur que d'être appelé auprès du Maître. Mais il s'inquiétait.

Pour quelles raisons, pour quels motifs, ce voyage? Il s'interrogea. Faute d'une explication meilleure, il dut admettre que c'était à l'occasion de sa lutte contre les Français, menée d'ailleurs avec les encouragements de l'Ordre. Bien qu'il fût las, il se résigna au départ.

Le soir même il prit congé de son hôte et chemina par une route aussi longue que celle qu'il avait déjà couverte, une route de plus de deux cents lieues dans la direction du nord-est. Des oasis la jalonnent, espacées sur la vaste étendue comme des îles sur la mer : Ouaou el Kebir où le mokhadem de la Zaouïa lui donna une maigre hospitalité, Ouaou ou Hamous, un bouquet de palmiers au bord d'une lagune aux eaux lourdes de sel. Chaque jour maintenant, dans une dépression du sol ou la découpure d'un val, il rencontrait un puits. Le désert déroulait toujours l'éternelle monotonie de ses plaines de sable, de ses hamadas, de ses gours qu'assaille constamment le vent, mais ce n'était déjà plus les effroyables solitudes du sud : il croisait des caravanes, des groupes d'hommes conduisant leurs chameaux ou faisant halte au voisinage de l'eau. Finalement lui apparut la première des oasis de Koufra.

Elles s'égrenèrent sur un espace considérable au cœur de ce golfe de sable qui forme la corne du désert de Libye. Quelque diligent qu'il fût, il chemina encore deux jours avant d'atteindre Taya où résidait pour l'heure le grand chef senoûssite : Si Moamer Labed ben Mohamed Cherif ben Ali es Senoûssi el Kateb es Siout, ainsi qu'il se dénomme orgueilleusement, joignant à son propre nom celui de ses ancêtres les plus glorieux. Arrivé le soir, Berkhani se présenta le lendemain. Malgré l'heure matinale des groupes stationnaient déjà devant la demeure de Sa Seigneurie.

En même temps que son nom, un serviteur apprit de lui qu'il apportait des nouvelles du Fezzan et du Tibesti et qu'il était d'ailleurs convié. L'inquiétude croissait en lui, Accroupi, le dos au mur, il attendit. Un marché se tenait non loin de là, où dans l'animation de leurs disputes infinies se pressaient des gens parmi des étals de fruits, des monceaux de pastèques, d'oignons et de poivrons récoltés en quantités abondantes à l'ombre des dattiers. De crainte que quelqu'un du Tibesti le reconnût, par prudence, il remonta son voile jusqu'à ses yeux. Le serviteur reparut enfin.

— O frère, Si Boubekeur t'attend.

Si Mohamed Boubekeur, secrétaire du marabout senoûssite, était renommé pour l'austérité de sa foi islamique. Il se tenait dans une pièce obscure, sommairement meublée d'une natte et d'une table basse. Étonnamment maigre avec une grisonnante barbiche de chèvre, il éleva vers l'arrivant ses yeux éteints et son geste d'onction.

— Le salut soit sur toi, ô vénérable !

Ils dirent la prière, répétèrent trois fois la formule de la secte : « Il n'y a de divinité qu'Allah. Mohamed est son prophète en toute évidence et pour toute âme. Il a cru à tout ce que renferme la science divine. » A quoi, répétée trois fois elle aussi, succéda l'oraison finale : « O Dieu, étends ta bénédiction sur Mohamed, le prophète illettré, sur sa famille et ses amis. Accorde-leur le salut ! »

Quand ils eurent fini de prier, sur la natte Berkhani demeura accroupi devant le saint homme, dans l'attente, les yeux abaissés.

— O Khouan, il est venu à notre connaissance que tu détiens dans ton pays un secret redoutable. Tu tires d'une huile qui sort de la terre le pouvoir de faire brûler les pierres. Pourquoi as-tu vendu ton secret?

Sous le regard qui le fouillait l'homme réprima un tressaillement. Ainsi c'était cela ! Il ne s'étonna nullement. La confrérie ne connaît-elle point jusqu'aux mouvements du cœur dans la poitrine? Il dit :

— O vénérable, je n'ai pas précisément vendu le secret, c'est-à-dire l'emplacement de cette matière qui brûle, puisque ceux dont tu parles l'ont découvert eux-mêmes. Évidemment je suis responsable du fait. Mais quel mal à cela?... C'étaient des étrangers, des passants curieux de produire en leur pays les mêmes prodiges que j'accomplis moi-même. N'ai-je pas envoyé à Si Labed partie des sommes que j'ai tirées de cette vente? Ainsi l'argent des infidèles a servi l'Islam.

Le secrétaire resta immobile, méditant, ses yeux au regard mort fixant le sol. Il reprit pourtant :

— O homme, tu es simple et tu ne peux connaître. Cette huile que tu as vendue est plus précieuse pour les chrétiens que l'or ou que l'argent. C'est elle qui actionne leurs machines. Il est inutile de t'en dire plus. Sache seulement que les chrétiens vont revenir dans ton pays en grand nombre. Considère le mal que tu as déchaîné...

Berkhani sentit la peur l'envahir. Il balbutia :

— J'ai agi sans méfiance et dans la sincérité... que faut-il faire pour réparer, ô saint homme?...

— Dieu nous inspire et l'inspire ! Si Labed te dira ce qu'il attend de toi. Il te recevra après l'aceur. Jusque-là médite sur ta faute et repens-toi. Le salut soit sur toi...

C'était le congé. Les oraisons encore une fois dites, Berkhani se retira. Au sortir de la Mahechna, dans le plein jour aveuglant de l'après-midi, il parcourut le marché, retourna au fondouck d'Amoud le Tripolitain. Il ne put dormir, rongé d'inquiétude. A l'heure où le soleil décline il s'en fut se poster devant la porte, perdu dans le

groupe des solliciteurs. L'heure de la prière les trouvant là, au long appel que le muezzin module au haut d'un minaret tous se tournèrent vers l'Orient et abaissèrent vers le sol leur front d'humilité. Son tour venu, tandis qu'on l'introduisait, Berkhani sentait l'anxiété mordre son cœur.

Il s'inclina profondément, les mains à plat sur la poitrine, attendant pour se redresser que le Maître parlât.

— Quel est ton nom?...

— Berkhani ag Telid, du pays de Tou...

Le grand Senoûssi lui apparut comme un homme dans la force de l'âge, à la grosse face pleine, rase et sévère, qu'encadraient par plis rigides des voiles tombant sur sa robe rayée. Il était assis sur une estrade basse, sorte de comptoir dont deux trésoriers gardaient l'approche, annonçant à voix haute les dons des croyants, de manière que le chef proportionnât la chaleur de son accueil à l'importance de leur offrande. Celle de Berkhani fut magnifique : vingt pièces d'or, exactement ce qu'il lui demeurait d'argent, le tiers des sommes touchées des Anglais. La face de Si Labed n'exprima pourtant ni surprise ni satisfaction.

— O homme, as-tu entendu ce qu'à dit notre cheik?

— J'ai entendu, ô Lumière !

— Dieu l'inspire ! Ta faute fut très grave, peut-être est-elle irréparable. Voici ses résultats : guidés par toi, renseignés par toi sur l'existence de cette huile, les Anglais ont décidé d'acheter ton pays. On m'a prévenu d'Égypte qu'une mission était en route et, de ton pays même, on m'annonce son arrivée. Or pour nous, hommes de la vraie foi, les Anglais sont des ennemis autrement redoutables que les Français. Ils vont revenir en nombre, vous réduire comme ils ont fait du peuple d'Égypte, et de nos frères musulmans de l'Inde. Ton devoir est de réparer...

— Comment, maître?

— Retourne, préviens le commandant français, soumets-toi. C'est un homme énergique. Soutiens-le, guide-le. Peut-être trouvera-t-il dans ton aide un moyen de résister. Pour finir Dieu décidera, lui qui a dit à la créature : A toi l'action, à moi la bénédiction ! Notre désir est que tu obéisses sur-le-champ. Feins d'offrir tes services aux Anglais si cela est possible : souviens-toi que c'est dans le fruit que le ver mange en sécurité...

— Je partirai ce soir.

— Tu feras bien. Le temps presse. Il est plus long de réparer le mal que de le faire. Si tu ne réussis point, il est inutile que tu te représentes ici, ton nom sera noir pour tes frères.

— Je réussirai, ô Lumière. Pour m'aider, donne-moi ta baraka.

Près de lui, sur un coussin, Si Labed prit un chapelet de l'Ordre.

— Prie sur ces grains, croyant. Que Dieu te fortifie, qu'il t'assiste et te protège. Je te donne ma baraka. Récitons le dirk à la gloire de Dieu.

Ensemble ils dirent la prière et c'était pour Berkhani comme un bain de force. Sa résolution fut droite, pointue, rigide, comme la lame d'un poignard : il vaincrait ! Il s'éloigna par l'autre bout de la longue salle et derrière lui la voix de Si Labed demandait :

— Salut, ô croyant. Quelles nouvelles de l'Aïr?...

Dehors la nuit montait. Berkhani n'avait plus rien à faire dans Koufra. Le temps d'acquérir quelques vivres il retournerait au fondouck chercher sa bête, repartirait par la route difficile où l'eau est rare et la peine infinie, puisant dans son endurance, sa science du désert et la volonté de se racheter, la force de rallier au plus vite les buts que la Senoussia venait de lui marquer.

IV

— Par ici, voulez-vous?

Berthier les guida, un sourire en coin de bouche, la rage dans le cœur et sur la face l'amabilité de commande d'un maître de maison qui introduit les recors venus pour l'inventaire, avant la mise à l'encan.

— Par ici, voulez-vous?

Les Anglais le suivirent. Ils étaient trois, le gros major Craig dont le visage semblait découpé dans un carré de rosbeef ; Jameson, le chef de la mission, un homme de haute taille, au corps vigoureux taillé par lignes roides, aux lèvres minces, aux sourcils en taches pâles sous la double flamme froide d'un regard bleu ; puis Kate, présence si ardemment souhaitée d'ordinaire mais qui, alors, ajoutait au désarroi moral de Berthier.

Il allait rapidement, se donnant une contenance d'être seulement un guide accomplissant le devoir strict de mener les arrivants vers les logements préparés sur l'ordre du commandant Redel.

— Voilà, c'est ici. Vous aurez là quatre pièces, tout ce bâtiment, et puis là, en face, un autre local.

Ils pénétraient derrière lui. Au plein milieu de la cour la bâtisse était massive, couverte en terrasse et précédée d'un avant-toit. Une équipe de nettoyeurs était tantôt passée là, les murs fleuraient la chaux crue.

— Parfait, disait Jameson, dans un français sans accent, c'est très bien ainsi, capitaine. Nous installerons le bureau ici, notre logement là-bas. De la sorte Crawson pourra nous porter ses télégrammes dès réception. Vous, vieux Craig, peut-être pourrez-vous vous arranger dans cet autre local dont parle M. Berthier.

— C'est en face.

Ils traversèrent la cour, visitèrent les deux réduits ouverts dans les épaisses maçonneries du rempart : l'ancienne chambre de Tinirt.

L'assentiment fut identique, donné cette fois par Craig.

— Très bien, très confortable. Je serai là comme le roi Georges...

Et il donnait des précisions : là, le lit, la table, le rayon des livres, les cantines. Et, tourné vers Jameson :

— Pourquoi ne mettrions-nous pas Crawson à côté?...

— Mais oui, disait Berthier, mais oui...

— Alors nous nous installerions le plus rapidement possible... Vous ne verriez point d'inconvénient à ce qu'on monte les cuisines à proximité, près de cet angle... quelque chose de très simple : un clayonnage de palmes, des toiles contre le soleil et les mouches...

— Faites, riait Berthier, faites...

Il pensait :

— Faites comme chez vous...

— Permettez alors... Je vais prévenir mes gens...

Jameson s'éloigna en sa marche raide.

Kate sous son ombrelle rose, à petits pas le groupe reflua vers le bureau de l'officier où Mahmadou ayant servi des gâteaux, des confitures et du thé, Craig et Randson, partis pour diriger l'aménagement, Kate achèverait de passer l'après-midi.

*
* *

Une semaine après leur installation, le soir, un soir lourd et chargé d'effluves. Assis face à face de chaque côté d'une table où s'étalent des papiers, Jameson et Craig échangent de rares paroles. La fenêtre est large ouverte, les chambres voisines obscures et du quartier des nègres monte le bruit de traînantes mélopées rythmées sur l'accord des tambourins.

Le gros Craig procède à la traduction d'un télégramme ; par moments sa main saisit le verre où fume son grog. Il avale une gorgée et déclare :

— Il n'y a que deux façons de boire, voyez-vous, Jameson, très chaud ou glacé. Bien sûr j.aimerais mieux sucer un iceberg.

Il est nu-tête ; d'épaisses moustaches blanches virgulent ses joues

qui tournent aux tons de la brique. Et il ouvre son col, découvrant les grains dorés d'une toison encore rousse.

— Demain, dit Jameson, demain vous aurez de la glace, mon vieil ami. Corbett a monté l'appareil. Mais où en êtes-vous de votre lecture?

— Elle s'achève... quelques groupes encore. Au fait vous pourriez peut-être m'aider. 81 237, qu'est-ce que cela veut dire, indice 0?

Par dessus ses yeux froids aux paupières travaillées de mille rides, l'autre replaça ses lunettes d'écaille, il avala une gorgée de whisky et feuilleta un livre à reliure verte, pareil en tous points à celui dont s'aidait le major Craig.

— 81 237, dites-vous, voilà.

En regard du groupe il écrivit quelques mots sur une feuille, but encore une lampée.

— Et 13 207, voulez-vous?

Il tourna la page, écrivit encore :

— Voilà, disait Craig, c'est fini. Passez-moi vite du papier que je complète...

Tendant ensuite sa feuille.

— Pas fameux, ce que ça dit !...

Jameson lisait, le sourcil froncé, la face chagrine, les dents serrées sur la contraction de sa mâchoire massive.

— Non, pas fameux ! Ça ne marche pas, Craig, ça ne marche pas ! Rien de fait, situation d'attente. Les Français discutent et marchandent. On nous les a changés !...

— J'ai idée qu'ils ne sont pas si ignorants qu'on croit, souffle Craig, incliné. Il est drôle, le capitaine, ne trouvez-vous pas?...

Jameson hoche la tête.

— Non, je ne trouve pas. Il commence à mordre, voilà tout. Ça le travaille.

Ils rient.

— Kate ne vous a rien dit?

— Non, rien encore. Il est temps de lui laisser quelque latitude. Aussi ai-je envie de partir, de rejoindre Barnes là-haut qui doit s'impatienter. Vous me préviendrez en cas d'événement grave... Vous direz que je chasse, pour échapper à l'ennui. Cela ne déplaira pas, au contraire...

Ils ont un sourire mince, vite effacé.

Jameson poursuit dans un geste de lassitude :

— Nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas? Attendre, espérer. Je ne puis pourtant m'empêcher d'être mortellement inquiet. Songez donc, Craig : tout cela gâté, perdu...

Ils se taisent et réfléchissent les yeux lointains. La lampe les éclaire de face. Devant eux sont des papiers et découpés en taches sombres deux livres reliés de vert, les deux livres en tous points semblables qu'ils ont tout à l'heure refermés du même geste.

Dehors, la nuit profonde, sans lune, un ciel de velours pailleté d'or. Dans le quartier nègre les tambourins se sont tus. Craig vide son verre, Jameson sort de sa rêverie :

— Eh bien oui, voilà Craig, c'est décidé. Je partirai demain. Peut-être cela s'arrangera-t-il mieux. Votre rôle sera de ne rien voir, de ne rien gêner... Fasse le ciel qu'il y ait bientôt du nouveau.

Craig s'est levé. L'autre l'imite.

— Je vous verrai demain matin ; je vous ferai un bout de conduite.

— Si vous voulez...

Ils marchent vers la porte.

— Ah ! et mon code que j'oubliais, fait Craig...

Il retourne à la table, prend l'un des livres verts.

— Et ces papiers !... fait Jameson. Ne laissons rien traîner...

Il tord la feuille, l'approche de la lampe, l'enflamme, la fait brûler, tenue à bout de doigts.

— Voilà qui est fait, déclare-t-il, cependant qu'il écrase sous sa botte le papier consumé. Au revoir, vieux Craig. Dormez bien. En faisant route demain, je vous préciserai mes instructions ; la nuit porte conseil.

Sur le sol de la cour la porte fit courir un arc de clarté. Dans le rectangle lumineux qu'elle ouvrit les deux hommes se serraient la main puis, dans l'ombre revenue, vague blancheur, Craig s'éloigna. A mesure la fenêtre se referma. Plus tard la lampe s'éteignit ; alors sur la terrasse du blockhaus, une forme se releva, dans son kaki couleur de muraille l'onduleux et maigre Charlet se coulant par l'étroit escalier.

* * *

Vers le milieu de la matinée Kate parut dans la cour et Berthier, que Charlet venait de quitter, se trouva justement là pour la saluer. Elle était radieuse et charmante, toute rose de bon sommeil et parfumée par l'eau du bain. Elle portait une robe de mousseline et un grand chapeau de paille posé sur ses boucles, un chapeau dont une bride rabattait les ailes en panier. Elle tendit gaiement sa main, cambra son torse d'une flexion qui la décela toute sous la souple étoffe.

— How do you do?...

Quelques phrases s'échangèrent, de mondaine et banale conversation. Dans la proche cuisine de branchages s'agitait un cuisinier noir en veste blanche. Déjà haut, le soleil brûlait :

— Voulez-vous pas entrer, monsieur le capitaine, que je vous fasse les honneurs de mon home...

La porte franchie, Berthier connut un trouble étrange. Cela venait-il des parfums flottants ou de l'âpre exhalaison des terres étalées sous le soleil et apportée par le vent :

— C'est bien, n'est-ce pas? demandait Kate.

Un vaste lit tendu d'étoffes violentes, comme chez Tinirt, des tabourets bas, des tables, une profusion de coussins et contre le mur, un grand miroir ovale.

— Voyez, c'est du camping, un ameublement fait de caisses et de chiffons...

Des flacons, des boîtes.. Un tapis couvrait le sol, un autre masquait la porte qui faisait communiquer la pièce avec la chambre voisine.

— C'est délicieux, disait Berthier. La présence d'une femme et voilà un taudis devenu un boudoir. Comment s'étonner du prodige quand cette femme est vous-même...

Il était tout près d'elle, la respirant. Elle sentait la fleur fraîche.

— Vous savez que mon père est parti?...

— Oui, je l'ai croisé tantôt. Tant mieux...

— Pourquoi tant mieux?

— Parce que... parce que je pourrai vous voir plus souvent.

— Ah ! Ah ! rit-elle. Et vous y tenez beaucoup?...

Il était tout près d'elle. La tête lui tourna, son cœur battit plus vite.

— Mais oui, j'y tiens.

Cette fois comme les autres, le rire désarma Berthier, fit retomber ses bras dans un geste découragé.

— Se moquait-elle?

Son audace l'abandonnait.

— Que vous êtes galant, capitaine. Oui, oui, à toute heure du jour, même de très grand matin !...

Elle se dégageait. Et plantée devant lui :

— Dites, j'ai une curiosité : je voudrais voir vos nègres, mais pas en train de faire l'exercice, vous savez, chez eux, en famille avec leurs sauvagesses et leurs petits. Mon père ne voudrait point, mais...

— C'est possible, riait Berthier. Par exemple, ce ne sera guère intéressant, quelque chose, d'après tout, très banal !...

— Oh ! montrez-moi, cher, voulez-vous. Montrez-moi tout de

suite. Pour la peine je vous donnerai un baiser, un grand baiser à perdre souffle. Voulez-vous bien?...

— Je veux.

Sa voix fut rauque. Elle n'y prit garde et battit joyeusement des mains, lui tendit ses lèvres.

Berthier ferma les yeux, la tête lui tourna mais son bras n'étreignit que le vide. Elle était loin, déjà sur la porte :

— Allons ! se résigna-t-il.

— Maintenant, cher, allons voir les nègres.

Ils allaient pénétrer dans le quartier des noirs quand Charlet les croisa.

— Mon capitaine, il y aura du vin de palmes. Ag Tibo a saigné des arbres. J'ai prévenu les cuisiniers.

— Les miens aussi? demanda Kate. Du vin de palme, c'est le vieux Craig qui sera content !

— Les vôtres aussi !

Charlet joignit les talons, salua, s'éloigna marchant vers l'abri des clayonnages où s'affairaient les domestiques.

— Hé là, vous autres, il va y avoir du lakbi. Prenez vos récipients si vous en voulez et joignez-vous à la corvée qui va passer...

Justement la petite troupe arrivait sous la conduite d'un caporal, des hommes qui portaient des cruches, des guerbas et des seaux de campement.

— Du vin de palmes ! les deux marmitons bondirent, bousculèrent leurs ustensiles, rallièrent les autres.

— Tu feras servir ceux-là aussi, cria Charlet au caporal. Entre ses dents jaunes, tandis que la corvée se dirigeait vers la porte, il ricana. La cour fut vide. Il marcha d'un pas égal, tourna le loquet de la porte, pénétra dans la pièce où la veille, si tard dans la soirée, s'entretenaient Jameson et le major Craig. Sur la table il y avait des papiers qui ne l'intéressèrent point, des livres qu'il rejeta d'un regard. Ce qu'il cherchait n'était point là. Mais dans la pièce voisine, à portée de la main, au-dessus du lit de camp, s'offrait un rayon de livres, une bibliothèque de chevet. Il nasilla à mi-voix, raide, marchant au pas, à tout petits pas :

— *La victoire en chantant...*

Les doigts se refermèrent sur un bouquin relié de vert, au dos incrusté de lettres d'or. Il l'ouvrit, bien que cela fût inutile tellement il était sûr de le reconnaître ; il le cacha dans sa ceinture, rapprocha les volumes pour dissimuler l'emprunt, fût de nouveau dans la cour déserte, une grande tache blanche sur quoi s'abattait la flamme rutilante du soleil.

*
* *

— Dépêche, Ménoge, dépêche !...

Ils sont dans la chambre du marchis : un lit de camp, deux chaises, une table, des cartes postales clouées sur le mur : paysages d'Europe, coins de campagne, arbres, eau divine et aussi des femmes, en décolleté, de face, de dos ou de profil, acteuses, vedettes de music-hall, modèles, toutes les dames dont la beauté court la poste pour cinq centimes et la vertu pour cinq louis.

Le télégraphiste écrit de toute la vitesse que peut donner sa main de scribe. Les feuilles qui s'étalent devant lui sont coupées d'un pli par le milieu ; d'un côté des chiffres, des groupes, de l'autre, en regard, leur traduction, des mots, des corps de phrase que Ménoge ne comprend pas, dont la transcription lui paraît difficile et lui prend trop de temps. Près de lui, Charlet s'impatiente entre ses barreaux. Ça ne va pas à son gré, ce travail ! Pourtant, si quelqu'un est capable d'écrire avec célérité, c'est bien Ménoge rompu à la gymnastique de prendre au passage les signaux que lui apportent les ondes, à des vitesses excessives.

— Veux-tu que je te dicte?

— Eh non ! Comment écrire ce charabia, comment le prononcer?

Le livre n'est point si gros qu'il a d'abord paru. Imprimé sur un épais papier bouffant, il compte une centaine de pages, la moitié sous l'indicatif 00000, le reste sous le signe 22222.

Du plus vite qu'il peut, Ménoge continue d'écrire. Il est trois heures de l'après-midi. C'est tout de suite après leur repas qu'il s'est attelé à ce travail, requis en grand mystère par le marchis. Il désespère de terminer en temps voulu.

— Ce soir, a dit Charlet, ce soir il faudra aller remettre ça là-bas. Autrement tout est perdu...

Dans deux heures, la soupe, ensuite la séance aux appareils, les télégrammes de Bilma, les notes que le capitaine lui fera tenir aux fins de transmission. Durant ce temps, sans doute, Charlet pourrait avancer la copie, bien que fort malhabile, mais dès que Crawson sera venu s'asseoir dans le poste, sa présence s'imposera là-bas, son guet silencieux, des chiffons de couleur à la main...

— Dépêche, Ménoge...

Il tourne de sa marche onduleuse. Le capitaine ! si seulement le capitaine arrivait ! Peut-être saurait-il presser le labeur, lui qui connaît justement l'anglais. Seulement le capitaine fait sa cour à la donzelle ; après la visite au quartier nègre, il l'a conviée à déjeuner

et maintenant ils sont encore à table, devisant devant des tables où fument du thé, du thé épicé de menthe à la manière des « natives ».

— Continue, mon vieux... Je vais voir ce qui se passe. Aussi bien ne te suis-je d'aucun secours...

Au vrai, il ne tient pas en place, l'impatience le dévore. Le voici sur la terrasse, dans l'escalier, dans la cour. Tout au bout de l'étendue blanche, une forme là-bas : le capitaine, le capitaine qui paraît assez maussade,comme à l'ordinaire, comme toujours, depuis que l'Anglaise s'est mise en tête de l'amuser.

Il court à sa rencontre, salue, s'approche...

— Je vous suis, dit Berthier, je vous suis...

Il a compris. La cour est déserte. Aucun risque qu'on puisse les entendre. A voix basse Charlet explique :

— Voilà, mon capitaine, le hasard nous a mis en possession du code dont ils se servent. Nous avons la clef du rébus. Seulement ce hasard ne peut pas durer, il faudra rapporter le bouquin. Avant il aurait fallu le copier, Ménoge s'y efforce, mais c'est assez long...

— Où l'avez-vous pris?

— Là-bas, chez eux, les domestiques écartés.

— Le lakbi?

— Le lakbi, oui... Ils sont pleins, mon capitaine!...

L'escalier ; la terrasse : à leur entrée, Ménoge fait signe de se lever.

— Restez, restez...

Il examine le livre, les feuilles que le télégraphiste a couvertes de son écriture cursive.

— C'est long. Je ne comprends pas, alors j'hésite, je traîne...

— Et puis on va avoir autre chose à faire, la distribution, le départ des courriers. Ce soir ce sera la séance là-bas...

— Où en êtes-vous?

On le renseigne.

— Eh bien, allez à vos occupations. Je vais continuer. Peut-être irai-je plus vite... Et tenez, Ménoge, pour que je ne me dérange pas quand vous en aurez fini avec Bilma, passez une note pour le commandant Redel. Demandez-lui de m'envoyer un lexique anglais, un dictionnaire. D'urgence, n'est-ce pas, Ménoge?...

Il s'inclinait déjà, écrivant. Les autres partis, il n'y eut plus, avec le bourdonnement affairé des mouches, que le bruit de la plume crissant parfois sur le papier. Dehors pesait la lourde torpeur de l'après-midi.

*
* *

Le crépuscule tombe, un crépuscule gris dans cette journée qui mit de lourdes brumes dans le val, des brumes qui n'amortissaient point la chaleur du soleil, qui la faisaient au contraire plus insupportable, moite, épaissie. Tinirt s'ennuie, assise au seuil de sa maison, la plus belle du village, une maison de chef, faite en terre, bleuie de chaux et fraîche comme une poterie. Elle a dormi tard dans l'après-midi, puis elle a flagellé, de l'eau d'une jarre, son corps long et mince. Viendra-t-il ce soir? Longuement elle a espéré, désespéré, ruminé ses griefs, refait confiance à l'avenir. Maintenant elle s'ennuie, assise au seuil, comme une femme du soir, parée et fardée, qui attend et que cette attente isole de tristesse et de monotone inattention.

En face d'elle, une haute clôture d'épines d'où fusent les jets des hyphènes et que surmonte la masse sombre de la verdure lui cache le chemin par où Berthier viendra peut-être, et dans combien de temps? Berthier qu'elle attendra patiemment et dans la même posture d'affût et de résignation après avoir pris un court repas. Dans le jardin, sous ses yeux, une femme le prépare : le feu, dans le soir descendant, colore les joues ridées de cette vieille. Elle se lève, s'en va vers la clôture, ouvre la porte. Sans doute va-t-elle chercher quelque ingrédient dans le voisinage... Mais non, la voici qui vient vers Tinirt :

— Un homme est là qui demande à te parler.

— Quel homme?... Un soldat?...

— Non, un homme libre, qui ne paraît pas être d'ici, autant que je sache...

— Fais-le venir... Reste non loin de moi... Est-il bien seul?

— Il est seul... n'aie pas peur. Des hommes du village font palabre à côté de la case... Je resterai et je la surveillerai...

Dans cette grisaille du soir qui s'épaissit sur les choses, un homme avance, conduit par la vieille, un homme petit, maigre, une face toute racornie par le soleil, à barbe clairsemée. Ce qui frappe Tinirt, c'est la propreté, la netteté de cette face qui lui semblent singulières auprès du burnous haillonneux, qu'on devine très sale, malgré l'avare lumière.

— Tu es bien Tinirt ould Telid? dit l'homme...

Il parle d'une voix essoufflée comme s'il avait couru longtemps.

— Oui, que me veux-tu?... qui es-tu?...

— Le serviteur de ceux qui te veulent du bien. J'ai peu de temps

devant moi pour te parler, ô femme... Dis à cette vieille de s'éloigner un peu...

Tinirt commande ; la vieille se recule sans quitter l'homme des yeux, mais elle ne le voit désormais que de dos.

— O femme, des gens m'envoient qui s'intéressent à toi... On m'a ordonné de te dire ceci : « Il est un homme que tu aimes, le capitaine français... La femme qui est venue avec les Kaffeurs anglais cherche à te le ravir... Le Français est tenté, car il croit cette femme une jeune fille... Or, sache qu'elle est la maîtresse de celui des Kaffeurs qui commande... de celui qu'elle appelle son père... Dis cela au capitaine... Pour la preuve, qu'il ouvre les yeux désormais, qu'il observe, qu'il réfléchisse...

— Je te remercie, ô homme...

Elle pâlit, elle ne saurait dire si c'est de la colère d'entendre certifier cette rivalité dont elle se doutait bien, ou de joie à tenir une vengeance sûre, à pouvoir lutter, rompre l'envoûtement qui ravit peu à peu Berthier à son amour...

— L'action est méritoire... Ceux qui t'ont envoyé sont des amis précieux... Révèle-moi leur nom...

— Ce sont ceux qui disent : « Il n'y a de divinité qu'Allah. Mohamed est le prophète de Dieu, en toute évidence et pour toute âme. Il a cru à tout ce que renferme la science divine. »

L'homme avait récité l'invocation avec une ferveur passionnée. Une orgueilleuse et chaude joie emplissait le cœur de Tinirt : la redoutable confrérie, celle devant qui les hommes tremblent et les femmes ne sont que poussière, épousait sa cause. Elle murmura dévotieusement :

« El haqq Sidi Es-Senoûssi ! Par le droit, par la vérité de Sidi Es-Senoûssi !...

Quand elle releva la tête pour prier le messager d'accepter une offrande qu'elle destinait pour l'ordre, ce bracelet de piécettes d'or qu'elle tient de Clairville, il n'y avait plus rien devant ses yeux, rien que l'ombre, opaque maintenant, trouée par le feu que la vieille éventait d'un morceau de palme.

* * *

Tard dans la nuit, après la séance d'écoute, laissant Ménoge et le sous-officier achever leur fiévreux labeur de copistes, dans l'attente de Craig, Berthier est venu s'asseoir à la porte du bordj. Au bout de leur fusil les deux sentinelles y promènent la flamme bleue des baïonnettes. Sous le ciel où clignent des feux d'étoiles, après

la masse obscure de l'oasis, le val Bardaï étale ses masures de pisé, ses huttes, ses cabanes d'où montent des abois de chiens, des reflets de feux dansants et de traînantes musiques, phrases monotones, plaintives, toujours pareilles. qu'appuie à temps égaux le sourd doum-doum des tambourins. Le clair de lune couvre l'espace d'une cendre d'argent ; jusqu'à l'horizon où le détail des terres, comme des hachures de crayon, rattrape le ciel, le clair de lune épand sa clarté neigeuse. Là-haut, c'est Armachibé, un village de huttes, les tentes des Anglais. Craig doit revenir par là, longtemps à l'avance on verra sautiller son ombre. Jusqu'ici il ne paraît point. Mais le soin de traduire le message reçu tantôt ramènera le major. Ce sera pour plus tard, voilà tout, assez tard pour qu'on puisse remettre le livre à sa place.

Berthier s'impatiente. Après tout, pourquoi rester là. Il interpelle la sentinelle, le noir qui fait les cent pas, l'arme sur l'épaule.

— Hé, Mademba?

— Ma capitaine?...

— Mademba, quand toi y en aura voir venir Anglais, toi dire chef de poste envoyer camarade chercher capitaine. Anglais arriver par là, Armachibé...

Les bras ouverts comme à vouloir étreindre un demi-muid, il dépeignait le major, mimait la marche lourde et balancée du gros homme.

— Toi ouvrir l'œil...

Il s'arrêta devant le corps de garde.

— Caporal, tu m'enverras chercher quand le factionnaire t'avertira. Je serai chez Charlet, le marchis.

— Oui, ma capitaine.

Sous la lampe, Ménoge écrit sans relâche. Quelques pages encore et ce sera fini.

Charlet jubile.

— Ça se tire, mon capitaine. Dix minutes encore et j'irai replacer ça.

Un moment après, Ménoge abandonne sa plume, se renverse sur le dossier de sa chaise.

— Ouf !...

Charlet saisit le livre, l'enfouit dans sa ceinture, part au pas de course.

— Soyez prudent, lui jeta Berthier. Lui aussi redescend, retourne vers la porte. Il a peur que Craig survienne.

— Rien de nouveau?...

— Rien, capitaine.

L'alentour apparaît toujours vide, la palmeraie bleuie sous la lune,

les masures brunes, le vaste espace des sables et la traînée scintillante d'un filet d'eau.

Berthier s'assoit et songe. Glissé subrepticement dans le bureau du chef, là-bas Charlet remet le livre en place. Deux portes à franchir et Kate gît là. Sur le sol et contre les murs sont de muets tapis. Elle doit dormir, elle n'entendra rien. Il est adroit, Charlet, rapide, avec l'agile et muette souplesse d'un félin. Une demi-minute ! Pourtant une inquiétude le pince. Si la porte était fermée?...

Craig ne paraît toujours point. Et voici Charlet, essoufflé dans son uniforme kaki, ses mollets maigres bandés de molletières.

Il a couru.

— C'est fait, mon capitaine.

— Tant mieux, ah ! tant mieux. J'étais inquiet. S'ils s'étaient aperçus de cet escamotage, tout était perdu. Vous êtes sûr qu'on ne vous a point entendu?

« On », c'est Kate.

— Oh ! non. Impossible. J'ai pénétré sans lumière, à pas de loup. Ça n'a pas duré vingt secondes.

— Tant mieux... Maintenant on pourra les voir venir.

Sans doute une idée passe-t-elle en même temps sous son front, car il ajoute, après un temps d'arrêt.

— Et qui sait, les devancer. Pourquoi pas?...

Sur le poste le capitaine reste seul avec les deux sentinelles qui font les cent pas. Lui aussi, c'est pourtant l'heure qu'il réintègre sa chambre. Qu'importe que Craig arrive ou non. Cela n'a plus d'intérêt. Mais Berthier n'a pas sommeil, au contraire il sent que ses nerfs le tiendraient interminablement éveillé, s'il allait se coucher. Il revit la journée, cette subtilisation du code, la traduction des télégrammes. Jusqu'à présent rien d'important là dedans, des indications vagues, des phrases qui dépeignent une situation d'attente, des mots où percent l'impatience. Il lui faudra tout de même un lexique. Radel l'enverra bientôt. On peut être content, oui. Pourquoi ne l'est-il que si partiellement, quelle rancœur s'alourdit en lui, quelle nervosité l'empêche-t-elle d'aller reposer? Content, l'est-il autant qu'il a voulu le croire? Non ! Cette femme là-bas, cette femme endormie. Tout au long de la matinée, elle l'a comme encouragé dans son désir téméraire et puis toujours, le matin même aussi bien qu'au cours du repas qu'ils prirent en tête à tête, a résonné le beau rire, dont elle se défend, dont, parvenue au point qu'elle estime périlleux, elle sait se reprendre, absolument comme à dire : « Ce n'était pas sérieux, vous ne comprenez donc pas la plaisanterie?... »

Se jouait-elle? Il l'a revue après, au cours de l'après-midi, encore quelques moments avant dîner, coquette, ingénue sans rancune. Berthier a la fièvre. La nuit est lourde, peuplée d'effluves qui passent en vagues apportant l'âcre odeur des terres et le murmure voluptueux dont se bercent les palmes. Elle est là, endormie. Une porte, un geste...

Il la rêve, sur sa couche aux étoffes violemment colorées, il la revoit et une bouffée de chaleur lui emplit le crâne comme une fumée ! Il a un brusque geste de colère. Et le voici qui s'éloigne à grandes enjambées, du pas dont on s'enfuit, le voici qui descend vers le val Bardaï, dans une course rageuse qui ne se retourne point, Mieux vaut qu'il s'éloigne, oui. Et puis, là-bas, Tinirt l'attend ; ne lui a-t-il pas promis de venir? Tinirt, Nefert-Hari au sourire de pierre ! Tinirt, qui l'aime, qui est belle, elle aussi, peut-être plus belle que l'autre... plus belle que l'autre...

*
* *

La rencontre ne fut point telle qu'il l'avait espérée. Questions insidieuses, larmes, menaces, rien n'y manqua. Pour finir certes, ce fut la réconciliation dans le geste unique, une trêve avant le lourd écrasement du sommeil sans rêves.

Au matin revenu, Berthier vient de s'éveiller, il s'habille et Tinirt qui le regarde, assise sur son lit, perd à mesure son air de langueur abandonnée ; son visage se contracte, ses yeux redeviennent ce qu'ils furent la veille, durs et aigus avec une pointe de méprisante ironie. La querelle va reprendre au point où elle s'arrêta, Berthier le sent. Et comme il boutonne son dolman, Tinirt lui dit :

— Alors tu pars?...

— Puis-je faire autrement? Il me faut pourtant rentrer !...

— Et moi quand reviendrai-je?...

— Sitôt que possible. Dès que ces gens-là seront partis...

— Et si c'est toi qui pars ! s'ils restent, eux?...

Une ombre passe sur le front de Berthier. Sa prévision ne s'est point étendue jusque-là.

Mais la femme continue :

— Il faudra bien que tu la quittes, elle aussi, va !...

— Qui donc?...

— La femme aux cheveux pâles, tu sais bien qui je veux dire !...

Voilà la querelle au même point où elle a fini cette nuit.

— Tu m'ennuies ! Je retourne faire mon métier ; voilà tout.

Tinirt s'irrite, la colère la redresse.

— Ah ! je t'ennuie !... Je t'ennuie parce que je te dis la vérité... Tu le seras bien plus quand je t'aurai tout dit. Je suis renseignée... sur des choses que tu ne sais pas et aussi sur celles que tu sais... Hier tu l'as menée au quartier nègre, tu l'as invitée à ton repas. Et puis parce qu'elle se moque de toi tu viens me voir, tu viens la chercher dans mon corps...

Elle s'enfièvre parce que Berthier sourit, d'un sourire à peine perceptible, un sourire excédé :

— Tu crois que c'est une fille neuve, et c'est même pas une fille libre... Comment ! tu ne sais pas reconnaître cela dans les filles de ta race?...

Elle s'arrête. C'est pour mieux lancer la révélation dernière, qu'elle ne peut plus contenir, pressée d'assommer l'ennemie exécrée :

— Elle est la maîtresse du vieil homme... sa maîtresse, entends-tu, pas sa fille... sa maîtresse...

— Assez ! menace Berthier...

Elle n'écoute plus :

— Tu peux me battre, me tuer... je suis sûre de ce que je dis... Par la grandeur de Dieu ! que mon œil se vide si je mens... c'est la maîtresse du vieux que tu appelles Jameson.

Il marche sur elle :

— La maîtresse du vieux, sa maîtresse, oui, sa...

Un geste s'abat, retentissant qui coupe le mot dans sa gorge, met sur le beau visage doré la marque des cinq doigts.

Elle demeura pétrifiée. Regrettant sa brutalité, le cœur noyé d'une peine infinie, lui douta. Se pouvait-il? Et pour sauver la face, en finir de l'attitude qu'il conservait planté comme un terme devant cette femme se convulsant sur sa couche, étouffant ses cris de fureur et cachant ses larmes dans les laines peintes, il se jeta sur la porte, l'ouvrit violemment. Les cris de Tinirt le suivirent, des appels, son prénom qu'elle n'emploie qu'aux minutes câlines, disant « Berthier » les autres fois — ce qu'il n'aime point — son prénom doux et rauque qu'il chérit prononcé par cette voix :

— Pierre ! Pierrot !... Pierrot !...

Des Toubbous ont paru devant les masures. Leurs yeux vifs scrutent et se moquent, peuplés de cette ironie négative qu'enseigne l'Islam.

Berthier s'est éloigné ; l'imploration s'efface derrière lui. C'est déjà le grand jour, il s'empresse de rallier le bordj. Il a encore dans les oreilles l'appel de Tinirt « Pierre !... Pierrot !... » Sa brutalité, il se la reproche comme une mauvaise action et comme une maladresse.

Il s'est trahi, le capitaine ! le mensonge de Tinirt — car elle a menti certes, elle a menti ! — fut une ruse pour l'amener à découvrir son amour pour Kate. Dans son esprit comme dans son cœur il se dit qu'elle a lu à livre ouvert, elle a discerné ce que lui-même ne savait encore qu'imparfaitement. Il faut pourtant qu'il en convienne. Eh bien, oui, il l'aime, cette Kate, il l'aime !... Et, pour son honneur de soldat, il a peur de l'aimer !... N'est-il pas tenté, par moments, d'abandonner cette contre-sape qu'il mène contre le travail secret des siens, de Jameson, son père?... de donner à Charlet, à Ménoge les ordres, qu'il faut... de trahir, oui, de trahir les intérêts de sa patrie, et aussi au plus profond de lui-même, d'autres sentiments qui lui sont sacrés?...

Il marche. Devant lui se profile la masse du bordj, épaisses et rébarbatives maçonneries, blocs, cubes de pierres couverts en terrasses. Les mots bruissent :

— Sa maîtresse, sa maîtresse...

Avec quel accent de fureur véridique disait-elle cela ! On aurait pu croire que c'était la vérité même ! Tout autre que lui s'y serait laissé prendre ! Il n'y a pas cru, n'est-ce pas, à cette affirmation monstrueuse. Un autre aurait tenté de savoir...

Il arrive. La sentinelle le salue.

— Ma capitaine !

Les mots bourdonnent, mouches importunes :

— Sa maîtresse, sa maîtresse !

En vain les écarte-t-il. En lui c'est désormais le doute, quelque chose d'empoisonné et qui a le goût de la mort et qu'il portera au plus profond de lui, comme certains portent du plomb dans une vieille blessure.

* * *

La semaine qui suivra, Berthier va l'user au double jeu de s'encolérer dans le secret et de déployer pour la conquête de Kate tout ce que le ciel lui a départi de grâces séductrices ; tout ce temps il sera vif, enjoué ; il aura des réflexions dont s'éjouira la jeune fille et des phrases de tendresse qui la laisseront souvent rêveuse, à la fois intéressée et troublée plus que ne le comporte le jeu du flirt. Il aura les beaux gestes du chevalier servant, le regard voilé de mélancolie des amants malheureux, les soupirs de l'élégiaque, cette morbidité dont le beau ténébreux amplifiait ses charmes, du temps de l'Empire ou de la Restauration, quand Elvire promenait sa robe à traîne par les allées fleuries de lune romantique, ou chantait au clavecin

des romances déjà lamartiniennes. Il sera pressant, chaleureux, quelquefois tout près d'être brutal. Les mots qu'a dits Tinirt bourdonneront sans cesse à son oreille et, de toute sa force repoussée, l'idée toujours présente lui imposera la volonté de savoir, n'importe comment, à tout prix. Il sera dès lors celui qui recherche ; à mesure sa crainte se muera en certitude. N'est-ce pas la marche onduleuse d'une femme, ce glissement dont Kate se porte à ses rencontres? et ses gestes, ses sourires, ses parades même sont-elles d'une jeune fille...?

— Sa maîtresse? D'où tient-elle cela? qui l'a renseignée, cette Tinirt? Est-ce calomnie gratuite, divination de femme jalouse, affirmation d'un fait patent que certains connaîtraient? Qui, quelque Anglais venu rôdailler autour d'elle? Chaque fois qu'il approchera Kate, il aiguillera la conversation dans le sens qu'il estime favorable. Contradiction, mensonge, peut-être se trahira-t-elle?

Il parlera de Jameson, de l'enfance de Kate, des cités de la brumeuse Europe où elle a vécu, de l'Inde, du Nyassaland et de la Rhodesia où elle accompagna, paraît-il, l'énigmatique personnage, ce Jameson tout à la fois soldat, capitaine d'industrie, délégué des banques et du Foreign-Office. « Your father » ; votre père, — constamment ces mots reviendront sur ses lèvres. Elle lui contera la vie passée, la maison familiale, les longs voyages. Mensonges peut-être, mensonges en tout cas bien conduits, qui se tiennent, qui se lient au point de constituer une vérité. Pas de lacunes ni de contradictions.

— Your father...

Et sans pouvoir conclure, la ruse de l'homme s'use en vain. Chaque soir après le thé ou la partie avec Craig, Berthier s'occupe à traduire le télégramme que Ménoge a capté au passage. Il est le plus souvent insignifiant et laconique, révélateur de la même attente, il signale des difficultés et recommande la prudence. Huit jours passent de la sorte.

Un après-midi, Jameson reparaît. Il arrive de chez Barnes, cantonné là-haut sur les pâtis de Madakaf. Ils ont chassé, exploré l'Abea et les montagnes singulières de la Mérouya. On se congratule, on prend rendez-vous pour la soirée. Dans l'intervalle un télégramme arrive, plus long, que Berthier lit en s'aidant parfois de son lexique et dont le sens enfin dévoilé le fait sursauter.

— « Mauvaise impression, » dit la note. « Nous ignorons les raisons exactes du gouvernement français mais nous redoutons qu'il soit instruit de nos motifs et qu'il n'ignore rien des faits eux-mêmes. A notre demande une solution interviendra bientôt. Comme nous doutons qu'elle soit favorable, le moment nous semble venu de parer à toute éventualité et de commencer les travaux. »

Charlet virait dans la pièce comme à son habitude.

— Rien encore, demanda-t-il, des bavardages?

Berthier lui tendit le papier.

— Non, ça se dessine ! Mais de quels travaux veulent-ils parler?

Le marchis avait lu et aussi Ménoge, discrètement assis sur le coin d'une chaise.

— Du diable si je comprends !

Devant leur immobilité perplexe ce fut lui qui promena sa marche saccadée de bête en cage.

— Il faudrait savoir, conseilla le marchis. Il y a les Toubbous, les Touaregs, Chadag Tahoumi, notre informateur. Il pourrait paître ses chameaux vers les mêmes parages... Il y a Bididi Younès et les Maïnas de la haute vallée... Que disent leurs rapports?

Berthier hausse les épaules.

— Rien que vous ne sachiez. Beaucoup de tentes, beaucoup de chameaux, un mystérieux chargement de boîtes pour lequel on a construit une case en troncs d'hyphènes et devant laquelle des factionnaires se relayent...

— Des factionnaires?

— Des factionnaires, oui ; ce doit être précieux... Ensuite un gros de militaires, des militaires venus de la Haute-Égypte, puis des chameaux racolés dans les oasis. Des parties de chasse, des reconnaissances dans la montagne. Durant la semaine qu'il a passée là, une seule fois Jameson est retourné au Toussidé. Une seule fois, si on ne m'a pas menti, car les Toubbous, vous savez !...

Charlet acquiesça d'un signe. Il sait, oui. Il affirme :

— C'est maintenant qu'il va retourner. Des travaux, où est-ce qu'ils pourraient effectuer des travaux?

Comme tout à l'heure il répète :

— Il faudrait savoir...

Berthier le regarde :

— Voulez-vous vous en occuper? Eh ! dites donc, Charlet, pourquoi pas? Un coup de rasoir à vos moustaches, un débarbouillage au brou de noix et avec quelques mètres de choquitt bleue, un khaterba et un litham, vous seriez un Targui très présentable. On aviserait à vous donner des compagnons, des hommes sûrs. Vous, vous sauriez vite de quoi il retourne.

— J'y pensais ! déclare Charlet, j'y pensais.

— Et ça vous plaisait, je parie?

— Beaucoup. Des dattes, quelques biscuits, une bonne provision de cartouches...

De la tête Berthier approuve.

— Du reste, rien ne presse, poursuit-il. Peut-être ce soir un fait nouveau se produira-t-il. Leur attitude me renseignera. Il n'est pas impossible qu'ils essaient de m'en faire accroire. Disposez, Charlet! allez dîner, couchez-vous si vous voulez, ne vous écartez pas. Cette nuit, dès que j'en aurai fini là-bas, je viendrai vous trouver.

— Compris, mon capitaine. Secouez-moi, j'ai le sommeil dur.

C'est sur ces mots qu'ils se quittent. Avant d'éteindre la lampe, Charlet froisse en boule la feuille où le capitaine a écrit la traduction des groupes. Avant de n'être plus qu'une pellicule de cendre, durant cinq secondes il en naît une belle flamme claire et tressautante.

*
* *

Dans le bureau de Jameson aménagé en salon, il y a, outre le chef de la maison, le gros major Craig, Kate, Harrisson, le capitaine Barnes venu d'Armachibé et qui s'en retournera bientôt. Tous paraissent soucieux. Malgré l'accueil qui se veut cordial, Berthier les devine mécontents, de la même humeur qu'un courtier qui vient de connaître un manque à gagner et redoute un plus grand désastre. Jameson surtout est pensif et sombre, encore qu'il simule la tranquillité d'âme et la jovialité. Du thé, des biscuits, des liqueurs, des confitures, des cartes sur un tapis avec un panier de jetons. Dans l'air un malaise flotte. Craig est bourru, Harrisson taciturne comme à l'ordinaire. Le grand rire de Kate détonne. Parfois dans ses doigts qui remuent doucement les cartes, Jameson a une crispation, un déclic nerveux qui tend ses doigts comme des griffes. Un pli amer se dessine au coin de ses lèvres rases.

On échange des banalités ; on parle de choses diverses, de la température qu'une saute de vent a rafraîchie, du pays sinistre où l'infortune du sort condamne Berthier à résider, pauvre pays de désolation où l'on se demande, en vérité, si ce n'est point une aberration de prétendre s'implanter.

Berthier dodeline de la tête et se brûle la bouche dans son thé bouillant. Kate essaie sur lui la fascination de son regard, elle a des petits rires et des intonations de voix langoureuses.

La conversation épuisée, les généralités dites, dont il ne faut point s'écarter, commence la partie de cartes, l'initiation au whist. Nul ne s'intéresse, les esprits sont ailleurs. Le temps se perd à cette corvée consentie pour l'apparence. Harrisson manifeste l'intention de se retirer :

— Quelques minutes? prie le gros Craig.

On boit du thé et des liqueurs, on énonce des généralités. Jameson reprend la conversation de tantôt :

— On s'ennuie, hein?... Ah, cette vie dans ces coins perdus du monde, l'immobilité sur quelques pans de sable ou de rochers, prisonniers dans l'espace...

Il révèle sa nature de vagabond, la joie de s'en aller sous des cieux renouvelés, d'emplir ses yeux des visages du monde. Il a parcouru l'univers et conclut :

— Ah ! que je vous plains, capitaine. Ici, je mourrais d'ennui. Ces murailles m'écrasent, cette inaction me pèse...

Il a repoussé sa chaise et déambule à grandes foulées. Berthier continue de se brûler la bouche dans le thé que Kate vient de lui servir. Il attend, l'oreille au guet.

— Oui, je m'ennuie, répète l'autre, je m'ennuie... Avec Barnes, là-haut, c'était plus mouvementé ; il y a la chasse, la randonnée. Aussi j'ai bonne envie de repartir.

— De repartir?... fait Kate, surprise.

L'autre réfléchit.

— De repartir, oui. Et au fait, tenez, je vais repartir : que ferai-je ici puisqu'il n'y a pas encore de solution. La réponse m'arrivera tout aussi bien là-bas.

Il se rassoit. On boit des liqueurs. Mais la chose est dite... Les autres reviennent là-dessus prudemment.

— Si je pouvais vous accompagner !... soupira Harrisson.

— Et moi, renchérit Craig.

Placide, Berthier écoute Kate. Si le capitaine voulait l'accompagner, non point demain certes, mais quelque jour à venir, elle aussi serait heureuse d'aller battre la région. Harrisson se lève. Jameson tend ses mains.

— Bonsoir. A demain matin. Ce sera de bonne heure...

La conversation languit. L'Anglais doit aspirer à prendre quelque repos.

— Au fait, explique-t-il, pour si court qu'il soit, ce retour m'aura valu une soirée charmante. Mes amis, ma fille...

Il semble à Berthier, attentif, qu'une grimace pince la bouche du gros Craig, sourire furtif...

Tous se lèvent. On échange des vœux, des poignées de main et des sourires. La porte s'ouvre et se referme. Dans la cour obscure et silencieuse, voici Craig et Berthier qui s'en vont côte à côte, mouvantes taches blanches. Sa fille ! songe l'officier.

— Bonsoir, major, dormez bien.

Ils ont rejoint les bâtiments qui s'accolent à l'enceinte, des logements ouverts dans le rempart même. Berthier poursuit sa marche, grimpe un escalier, ferme une porte.

— Charlet, hé ! Charlet !

Une allumette craque ; dans la clarté jaune d'une bougie qui s'allume, le marchis apparaît, assis sur son lit.

— Vous dormiez?...

— Non, je m'impatientais.

Berthier sourit, s'approche et sans prendre le temps de s'asseoir :

— Ça tient, Charlet, il part. Il faudra vous mettre en route demain. Dès le réveil vous vous préparerez, vous choisirez deux compagnons. Vous filerez directement là-haut. Inutile de les pister...

— Ah ! il part, faisait Charlet, il part...

Sa mince figure se plissait de ruse ; il était joyeux...

— Il me l'a fait connaître d'un ton dégagé, dans une phrase incidente perdue parmi beaucoup d'autres, jetée comme un pont entre une tasse de thé et un verre de whisky. Je pense qu'il filera au point du jour... Bonsoir, Charlet !...

Derrière le capitaine, la lampe s'est éteinte, Lui, s'empresse, et tout à coup une idée insistante s'impose à son esprit. Jameson est revenu depuis peu de temps... il repart demain : cette nuit, cette dernière nuit qu'il va passer là?... Le capitaine se hâte... Chez lui ; son uniforme ôté, au portemanteau il décroche un takabarst de cotonnade bleue et un pantalon targui ; il chausse des sandales, pose un haïk sur ses épaules et s'entoure la tête d'un tiedjelmoust qui dissimule le bas de son visage, remonte pour cacher son front, par une étroite fente, ne laissant filtrer que son regard.

Dans un miroir il jugea de l'effet : un fantôme empaqueté, sinistre de montrer à l'endroit de la face un morceau de voile noir.

La cour était obscure et silencieuse, peuplée de nuit vague sous le ciel sans lune. Le bâtiment central y mettait une blancheur imprécise. Parvenu à la hauteur des cuisines, il s'allongea sur le sol dans l'attitude d'un homme endormi. Rien ne bougeait. A quatre pattes, son haïk balayant le sol derrière lui, il joignit le mur, le longea, arrêta sa reptation sous la fenêtre de Kate. Il écouta, l'oreille au mur. Dans Bardaï lointain, des chiens hurlaient, sur la cour vide parfois un souffle d'air venait mettre un écho du murmure des palmes. Rien. A la longue un bruit lui parvint, sourd, confus, un bruit psalmodié, des paroles dites à mi-voix. De l'autre côté des gens causaient, sans hâte, doucement, comme on fait la tête sur l'oreiller. Qui, quels gens?... A le découvrir, il eut un choc au cœur, un grand coup terrible à croire que dans sa poitrine privée d'air quelque organe venait de se rompre et une grimace sur ses lèvres, un rictus dont son courage voulait faire un sourire.

— Ah ! Ah !...

On parlait de l'autre côté. L'oreille à la persienne il avait reconnu les voix : Jameson, un registre grave et métallique, Kate un timbre chanteur et frais. Un rire s'étouffa. Des mots lui parvinrent plus distincts ; il en comptait quelques-uns, dont l'un s'imposa, dit dans un soupir profond :

— My love, my love...

Après des soupirs, la conversation s'anima. A plusieurs reprises il y reconnut son nom :

— Berthier, capitaine Berthier...

Kate riait. Ah ! ce rire !

Redressé tout à fait, Berthier s'en allait.

— Sa fille ! ricanait-il, en serrant les poings, sa fille !

Et le grand choc brutal amorti qui lui avait fait si mal, un sourire errait sur sa bouche, plus ambigu et menaçant que toutes les crispations de la fureur et les mimiques de la violence.

*
* *

A dix heures du matin, dans la cour, le lendemain, le capitaine Berthier dictait ses dernières recommandations aux trois courriers qui allaient officiellement se mettre en route pour Bilma, quand un homme de garde vint le prévenir qu'un Targui, porteur, à son dire, des plus graves nouvelles, demandait à la porte qu'on l'introduisît auprès du commandant français.

— Amenez-le !

Aux trois hommes montés, de la main, il fit signe d'attendre. Même il ajouta en français ce mot qui s'expliquait assez peu, puisqu'il s'adressait à trois am'rid des Andjzer.

— Attendez !

Dans son bureau le soldat introduisit le visiteur, un homme soigneusement voilé qui s'inclina la main à plat sur le cœur.

Berthier le regarda longtemps.

— Je te connais, déclara-t-il enfin...

— Tu me connais, fit l'autre.

— Je crois te reconnaître, rectifia l'officier. Tant pis si je me trompe. En tout cas parle, dis-moi les raisons qui t'amènent. Sous le toit de l'hôte il n'y a plus d'ennemis...

D'un geste brusque, jusqu'à sa bouche qu'un homme de sa race ne doit jamais montrer, le nouveau venu abaissa son litham : Berkhani ! celui que les Soudanais avaient poursuivi à travers la montagne, celui que Berthier avait vainement pourchassé par les mystérieux recoins des cavernes...

Le chef ne marqua nulle surprise ; dans un sourire il répéta :

— Je t'avais reconnu. A présent, parle ! que veux-tu?...

L'autre remonta son voile, s'inclina encore.

— Je viens de loin, des pays du Nord où quelqu'un m'a commandé de revenir vers toi ; quelqu'un que tu connais peut-être.

— Dieu l'assiste ! déclara Berthier qui tressaillit.

Il avait compris. Et sans douter une seconde que l'autre pût répondre autre chose que la vérité, il demanda :

— Que t'a dit celui qui t'envoie?...

— De venir vers toi, de t'obéir, de te servir jusqu'à la mort en réparation de certaine erreur commise autrefois.

— Laquelle?

— Celle d'avoir vendu le secret de la montagne. Les Anglais veulent s'implanter ici, on m'a fait connaître qu'ils négociaient avec ceux de ta race la cession de cette contrée ; on m'a promis que s'ils réussissaient il en serait désormais de nous comme de nos frères de l'Inde et de l'Égypte... Parce qu'avec vous, Français, les hommes restent des hommes, non des chiens et des esclaves, le maître a décidé de te seconder. Tu oublieras les querelles anciennes, m'a-t-il dit, tu oublieras jusqu'à ton nom pour être uniquement celui qui obéit. C'était à Koufra, il y a quinze jours. Depuis j'ai voyagé sans arrêt. Dispose de moi, je suis ton serviteur.

— Sois le bienvenu. Les amis de la raison sont plus précieux que les amis du cœur. Dieu t'a éclairé. Dieu te récompensera.

— In' ch' Allah !...

— Dieu t'a déjà récompensé puisqu'il t'a permis d'arriver au moment propice. J'ai besoin de toi. L'heure presse. Là-haut les autres préparent des travaux secrets qu'il me faut connaître. Ces trois hommes que tu as vus dans la cour vont partir. Ce sont deux am'rid du Tassili, le troisième est mon sous-officier, celui qui commande ici après moi. Je redoute qu'ils ne connaissent pas assez la montagne, qu'ils se trahissent, qu'ils tombent dans un piège. La règle est de voir sans être vu, comprends-tu? A cause des espions qui m'entourent, moi, je ne peux pas bouger. Veux-tu conduire mes hommes, toi, pour qui la montagne n'a pas de secret... malgré la fatigue, veux-tu partir dans quelques heures, après qu'on t'aura servi le repas?...

— Je partirai. La fatigue glisse sur moi comme l'eau sur la pierre...

— Tu auras un fusil neuf, une bonne bête, des vivres abondants, des cartouches. Mais la poudre ne doit pas parler, Berkhani ag Telid, ce sont les yeux et les oreilles qui doivent besogner.

Dans la cour, sur un geste du capitaine, un homme est descendu de son méhari.

— Charlet, lui a dit le chef quand il est entré, Charlet, je vous présente Berkhani, notre ennemi devenu notre associé par ordre de la Sénoussia. L'Angleterre récolte, Charlet, après les semailles de la moisson...

Le vrai et le faux Targui se sont salués gravement.

— Il vous conduira, poursuivait Berthier. A mesure de vos découvertes, vous me déléguerez les autres. Prévenez qu'ils aillent manger. Berkhani se reposera. Il aura tôt fait de vous faire rattraper le temps perdu.

Charlet s'est effacé. Le Targui a pris place dans la pièce proche où sont des tapis de haute laine et des coussins. On lui a porté des vêtements, du linge, une takamist ornementée de broderies, un abrour de laine, une lance, des sandales, un beau fusil avec des clous d'argent dans la crosse et une courroie à moulinet ; on lui a servi un plantureux festin : du couscouss de bechna arrosé de beurre et de jus de mouton, des viandes, du poulet aux pruneaux, des fromages secs, une cruche de lait. Resté seul avec ces plats, puisque cette impure fonction de se nourrir ne doit pas s'accomplir en public, Berkhani a mangé comme mangent les Africains, quand c'est au compte d'autrui ; insatiablement, à crever. Quand il en a eu jusqu'à la gorge, il a dormi. Trois heures après, Berthier l'a vu paraître.

— Quand tu voudras, capitaine.

Les autres sont arrivés, amenant un mehari en laisse.

— Cache bien ta face... Peut-être en est-il là qui pourraient te reconnaître, quelqu'un qui serait venu par ici du temps de Clairville, autrefois...

— Ne crains rien, capitaine, ne crains rien...

De la porte du bordj, sur le rutilement du ciel occidental, longtemps Berthier a regardé s'abaisser la silhouette des bêtes lancées au galop...

L. Lecoq et H. Hagel.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES DEUX ALLEMAGNES

Comme il est difficile d'imaginer l'avenir! En 1918, quand la guerre se termina, bien peu de personnes avaient des idées justes, même approximativement, sur le genre d'épreuves qui attendaient l'Europe. Quand on voulait se représenter la paix franco-allemande, on songeait d'abord aux années qui suivirent 1871. On voyait l'Allemagne, régénérée, revancharde, faire honneur à ses obligations, payer son dû en vitesse et accumuler à l'intérieur de ses frontières trop étroites un excédent de forces de tout genre, démographique, militaire, financière, économique. Bref, on retournait le cas de 1871 sens dessus dessous. On mettait la France à la place de l'Allemagne et vice versa, avec un je ne sais quoi de plus farouche et de plus tragique dans le plateau allemand.

De fait, quand on y pense, le *Reich* avait la partie belle. A certains égards, les finances allemandes avaient été mieux gérées que les finances françaises, voire américaines. La force des choses n'était du reste pas étrangère à ces résultats. Séparés des grandes sources américaines et asiatiques de *commodities*, où les Alliés puisaient avec indiscrétion, l'Allemagne n'avait pu plonger la main que dans les réserves restreintes de la Suisse, de la Hollande et de Scandinavie. Elle n'avait pu, en conséquence, s'endetter que médiocrement. La nécessité de tirer le plus possible de ses virtualités indigènes avait amené ses ministres des Finances à envisager l'accroissement immédiat des impôts comme une suite normale du

développement usinier. Quand les hostilités se terminèrent, l'Allemagne intacte pouvait donc rivaliser avec les plus grands producteurs, encaisser d'énormes bénéfices et pourvoir régulièrement aux échéances des réparations.

Pour notre bonheur, cette Allemagne prudente, logique, profonde, conçue d'après un type français, ne correspondait en rien à l'Allemagne de la défaite, à l'Allemagne réelle. Absurde dans la guerre, le *Reich* continua d'être absurde dans la paix.

Il y a quelque chose de sinistre dans la vie des nations, quand on les voit, autant et plus peut-être que des individus, rivées à un système exclusif de réflexes et de ratiocinations. Deux mêmes gestes avaient perdu l'empire : l'invasion de la Belgique, d'où avait jailli l'intervention britannique, qu'on désirait précisément éviter, le torpillage du *Lusitania*, qui avait eu raison des calculs trop habiles d'un *minus habens* de l'idéologie, le président Woodrow Wilson. Un raisonnement correct aurait donc consisté à dire en 1918 : l'Allemagne renouvellera, sous une autre forme, ses erreurs de 1914 et de 1917.

On préféra en général une autre anticipation, qui n'était d'ailleurs nullement étrangère aux préoccupations non plus qu'aux intrigues d'une puissante minorité de ses nationaux et l'on dit : comme cette Allemagne est subtile ! Elle s'est camouflée en république et, une fois sa lassitude réparée derrière cet écran, elle saisira de nouveau ses armes pour bondir à la conquête du monde. C'était faire abstraction de deux facteurs de premier ordre : le fait socialiste et le fait républicain.

Maîtresses du pouvoir, ou tout au moins maîtresses des abords du pouvoir, les masses germaniques manifestèrent immédiatement leur volonté de vivre sans travailler ou en travaillant le moins possible. En fait, les calculs les plus optimistes évaluent aux environs de 35 pour 100 la diminution subie par le rendement du travail d'après guerre. En même temps, on abreuvait le travailleur de cadeaux divers : allocations, pensionnements, maisons à bon marché.

Mais surtout, et c'est en quoi consista le geste fatal, renouvelé de 1914 et de 1917, les dirigeants d'outre-Rhin conçurent un nouveau programme catastrophique, à la Hegel, d'où, par une antinomie aussi incompréhensible que la philosophie hégélienne elle-même, le salut de l'Allemagne devait résulter de son effondrement. Tel le Phénix ressuscitant, plus frais et plus gai, de ses propres cendres.

Le culte du pire est bien décevant pour les partis d'ordre. Que ceux dont les doctrines s'accommodent des désastres, comme de

prolégomènes indispensables à leur intronisation, y recourent, c'est assez naturel, mais que des hommes, par ailleurs doués de compétences (administratives plus que politiques d'ailleurs), logent leurs espoirs de réorganisation dans la disparition des éléments dont tout ordre possible est fait, voilà qui dépasse l'entendement, voilà qui offre un nouvel exemple de cette *stupiditas teutonica*, la plus vaste connue, et qui est faite pour les trois quarts d'outrecuidance et de fatuité.

Il s'ébaucha donc en Allemagne, dans les sphères gouvernementales, un mythe grandiose, surhumain, bouffon, servi par cet esprit de déduction impeccable, qui est composé pour moitié de bons et de mauvais anges, d'après lequel :

1° Puisque les Alliés et notamment la France dépendaient du service des Réparations ;

2° Puisque ce service lui-même dépendait de la *volonté* allemande ;

3° Il n'y avait qu'à refuser le paiement des créances françaises pour ruiner la coalition, dont les lézardes s'étaient si bien élargies à Versailles.

Restait à légitimer ce refus. On eut recours au moyen le plus élégant, le plus inattendu : les finances publiques furent sacrifiées à l'avoir privé. Une intelligence latine, française, travaillée par l'instinct de l'unité, se fût refusée à scinder ainsi, même pour les besoins momentanés de la dialectique hégélienne, l'organisme même de la nation. Une sorte de gros et fin bon sens lui eût représenté l'inanité d'une pareille tactique de la part d'un État qui n'était point du tout disposé à distribuer ses biens aux pauvres, mais à immobiliser simplement sous leur tutelle la plus grande partie de ses valeurs mobilières, surtout quand il s'agissait de tromper un voisin amer et doué de la force.

L'Allemagne, prisonnière et de ses passions et de ses facultés de déduction, confinée, par son hégélianisme, dans un monde abstrait de cassures et de pluralismes, tant mal que bien rejoints par des bielles bismarckiennes, provoquée au gaspillage par sa maladie nouvelle, je veux dire la démocratie socialiste, entra délibérément dans la voie du harakiri, persuadée que son créancier la devancerait de lui-même.

Pour que cette manigance réussît, que n'eût-il pas fallu de hasards, disons mieux, d'impossibilités ! Certes, et nous l'avons bien vu, il était facile au *Reich* d'adopter une décision négative, il était possible — et il fut facile grâce à notre veulerie (1919-1922) — de volatiliser l'avoir national. Mais en pareille matière, si rien ne se crée sans travail, rien ne se perd sans destruction. Le *Reich* se met-

tait dans la situation d'un débiteur, persuadé qu'aucune hypothèque ne pourrait être prise sur son patrimoine et qui, pour échapper à la saisie-arrêt, convertissait en immeubles toutes ses disponibilités mobilières. Ce grossier tour de passe-passe, bon pour le théâtre de la foire, aggravait, dans l'avenir, les difficultés du recouvrement, il ne supprimait pas la substance à recouvrer.

Pour empêcher ce recouvrement, il fallait mettre en marche deux autres non-sens : l'Angleterre interdisant (au nom de quoi?) à la France d'exécuter le débiteur rebelle, la France reculant devant la prise en gage. Ces deux hypothèses, favorisées pourtant au delà de toute vraisemblance par des intrigues dégoûtantes, ne pouvaient dépasser la sphère des apparences ou des illusions. Car si l'Allemagne admettait pour elle, pour la beauté de son plan, la nécessité de ne pas payer, comment n'admettait-elle pas, pour la France, la nécessité d'un paiement?

Avouons-le : des reliefs de cette impossibilité, l'Allemagne a su tirer le plus beau parti. A force de spéculer sur l'absolu, elle a réalisé un relatif très appréciable, dont la réduction de sa dette et la translation de son avoir ne sont pas les éléments les moins suggestifs. Mais en même temps sa mauvaise volonté nous a — peut-être — sauvés.

L'hypothèse d'une Allemagne fidèle à ses engagements, bonne payeuse, était mortelle pour la France. Elle supposait en effet une Allemagne perspicace, forte, ordonnée, capable, une fois ses obligations remplies, de travailler librement pour des fins de subversion française et européenne, cette fois-là bien près de réussir. Heureusement, cette Allemagne ne put manifester à la lumière que des linéaments sans consistance, vite étouffés sous des matérialisations plus graisseuses. L'exécution pour elle ne put franchir la phase de l'hypocrisie.

Très souvent et de plus en plus jusqu'à la résistance intégrale actuelle, nous nous sommes trouvés en face d'une Allemagne infiniment plus instructive à contempler, infiniment plus avantageuse à coudoyer, l'Allemagne du refus, l'Allemagne de la prise. Une Allemagne correcte, conforme aux décisions de Versailles, eût éludé, à notre détriment, toute évolution territoriale ou économique vraiment profitable du traité de Versailles. Cette Allemagne-là nous eût à jamais tenus loin d'Essen et de Dortmund, c'est-à-dire loin des centres de sa vraie puissance.

Certes, je ne méconnais pas les difficultés où le mauvais vouloir du chancelier Cuno plonge notre Trésor, nos Travaux publics et nos Régions dévastées. Il s'agit seulement d'évaluer si cette gêne

provisoire n'est pas compensée et au delà par notre installation de plus en plus profonde sur les deux rives du Rhin.

Ne craignons pas d'écrire net et franc sous les regards mêmes de l'ennemi : l'Allemand est de ceux pour qui la vérité n'est pas faite, elle est trop simple pour lui. J'aurai beau exposer ma pensée dans sa nudité, toujours on y soupçonnera de la fraude, à Dusseldorf ou à Munster. Je n'hésite donc pas à dire que mieux vaut pour nous la nécessité d'occuper la Ruhr que la certitude d'un paiement exact des Boches.

S'il en est ainsi, changeons immédiatement nos désirs de place. Au lieu d'attendre tous les matins ou la chute du ministère Cuno ou son acquiescement à nos ordres, souhaitons plutôt de sa part une révolte encore plus accentuée, capable de nous visser pour un siècle dans la Rhénanie intégrale. L'opération qui se développe actuellement autour d'Essen y gagnera une atmosphère de quiétude bien différente des faux espoirs qui la traversent en la dénaturant. Nous-mêmes prendrons sous ce nouveau jour une conscience, infiniment plus fructueuse, de nos visées. Au lieu de nous mouvoir dans du superficiel, du provisoire, nous toucherons l'absolu, le permanent. Au lieu de guetter je ne sais quels tressaillements à Berlin et à Munich, nous songerons plutôt à contempler les terrains où une série bienfaisante de causes et d'effets nous appelle et à nous y implanter d'une façon durable.

Que devons-nous désirer? *Une Allemagne faible.* Une Allemagne faible peut-elle nous payer? Alors, ne nous hypnotisons pas sur des rentrées spontanées. D'autre part, une Allemagne récalcitrante, en nous fournissant des prétextes pour user de représailles, prête le flanc à toutes les interventions, légitime toutes les exploitations, s'enferre toute seule sur le pal français.

A l'heure qu'il est, la merveilleuse théorie de Hegel, revue *ad usum Eberti*, ne laisse plus au *Reich* d'autre choix que celui où sa méchanceté le parque depuis quatre ans. Même animée des meilleures intentions, l'Allemagne de l'exécution ne saurait plus réaliser son programme. Elle est sortie de la sphère des possibilités, pour se réfugier, si elle existe encore, dans le pâle royaume du remords et de l'éventuel. De toute façon, *il dépend de nous de jouer sur le velours.*

Les réclamations anglaises et américaines, ces sévères visages de dollars et de livres qui avancent par-dessus la haie de notre jardin, contribueront encore — si nous avons pour un sou de sens politique — à nous incruster dans la chair allemande.

En réalité, nous vivons les heures les plus propices à notre salut que nous ayons rencontrées depuis octobre 1918. Derrière un rideau

fumeux d'apparence maussade, à travers un réseau de sales contrariétés, apparaissent les statues dominatrices de la Justice, du Démembrement, de la Paix, de l'Ordre.

Peut-il y avoir de l'ordre en Europe avec une Allemagne forte? Peut-on concevoir une Allemagne forte sans la Ruhr? Et inversement toute Allemagne munie de la Ruhr n'est-elle pas une Allemagne forte? Par ailleurs, peut-on dégager la Ruhr de l'Allemagne sans démembrement? Mais ce démembrement, seule la force peut le provoquer et conçoit-on que la force — c'est-à-dire ici l'intervention franco-belge — puisse se comprendre sans des manquements répétés de l'Allemagne à son devoir?

Cessons donc de récriminer contre Cuno, notre sauveur, cessons de souhaiter son départ, ou sa conversion. Gardons-le comme le trésor capable de solder à notre profit un arriéré de compte remontant à l'armistice. Si un jour nos enfants jouissent de quelque tranquillité grâce à la dislocation du *Reich*, c'est à Cuno qu'ils la devront plus qu'à tout autre.

Pour le moment, il ne doit y avoir en France qu'un mot d'ordre : exploiter à fond l'occasion, en extraire toutes les possibilités. Il ne faut pas que nous quittions la Ruhr avant qu'une impossibilité se réalise, impossibilité matérielle, impossibilité psychologique : l'exécution correcte du traité de Versailles par le *Reich*. Il serait contraire à toute notre expérience de l'Allemagne que cette hypothèse se présentât.

Ce qui peut se présenter par contre, ce sont des contrefaçons de cette hypothèse. Il peut se faire qu'une intervention quelconque de l'étranger, qu'un aspect insolite de la politique berlinoise, nous donne à penser que l'Allemagne, revenant sur son heureuse décision du refus, qui met à notre merci son bulbe industriel et militaire, s'apprête à faire volte-face et à verser à nos pieds le fruit de ses rapines. Ce sera le deuxième grand moment critique de la guerre, le premier ayant été l'armistice. Tâchons de ne pas le gâcher, comme en 1918. Songeons que, quand même l'Allemagne le voudrait, il n'est plus en son pouvoir de nous satisfaire, par conséquent, que toute combinaison présentée par elle n'aura pour but que de nous amener à quitter la Ruhr, à nous dessaisir du gage dont la seule obtention valait la peine d'engager la lutte, car tant que nous tiendrons la Ruhr, tant que, corollairement, nous contrôlerons vingt-cinq millions d'Allemands et le tiers peut-être de la fortune du *Reich*, tant que la seule possibilité d'hostilités quelconques ne saurait se concevoir sans l'accompagnement d'un désastre automatique pour la Westphalie, la Hesse, le pays de Francfort, la Bade, le Wurtemberg, nous pouvons dormir tranquilles.

Si Paris valait bien une messe, la Ruhr (ne dût-elle nous rapporter que des ennuis, ce qui n'est pas) vaut bient cent milliards. Ne posons donc pas l'accent sur la question argent, paiement, règlement, posons-le sur la question sécurité, quiétude, avenir de la paix. Posons-le sur la question volonté. Il s'agit de savoir si nous sommes capables, ou non, de concevoir notre souverain bien ; et, l'ayant conçu, d'accepter les moyens qui le procurent, de prendre les routes qui y mènent.

Le souverain bien de la France, c'est indubitablement le désarmement de l'Allemagne. Or, ce désarmement implique un régime spécial pour la Ruhr et la Rhénanie. A nous de profiter de nos chances. Disons-nous bien que personne au monde, les Anglais et les Américains moins que personne, à cause de leur créance sur nous, ne sont à même d'interrompre notre action, que notre sort n'a jamais été aussi pleinement entre nos mains.

Que l'Allemagne ait maintenant ou n'ait pas conscience de ces vérités, peu importe ; elle s'est mise de son plein gré dans le cas de n'en pouvoir profiter. Comment se terminera l'épisode? Il ne faut point qu'il se termine. Ce que nous voyons tous les jours dans le *Reich* nous démontre à quel point la haine de la France anime ce peuple scélérat. Nous n'avons pas le moyen de laisser entre des mains pareilles une arme aussi redoutable que les champs de mines de la Westphalie occidentale.

On a dit en août 1914 du haut d'une tribune magistrale que l'Allemagne savait fabriquer de la force, mais qu'elle ne savait pas s'en servir. Les semaines qui s'écoulent vont démontrer si la France méritera ou ne méritera pas le même reproche.

René Johannet.

LES LETTRES

DEUX ROMANS

JOURNALISTE, et l'un des bons que nous ayons, chroniqueur dramatique et des plus intelligents, c'est au milieu de telles occupations que M. Henri Béraud a réussi la jolie prouesse d'obtenir le prix Goncourt avec deux romans parus à moins d'un an d'intervalle, *le Vitriol de Lune* et *le Martyre de l'Obèse*. De ces deux ouvrages, — et bien qu'on ait parlé surtout du second, probablement parce que c'est le plus récent et qu'il prête davantage à la chronique et à la raillerie, quand on est maigre, — c'est le premier qui nous plaît le plus. Il y a bien des critiques à faire au *Vitriol de Lune*. Mais la jolie mascarade et les vivantes peintures ! Peut-être ne révélaient-elles pas un romancier (il y en a si peu aujourd'hui !) ; à coup sûr, elles étaient d'un artiste. Sur ce seul ouvrage, les Dix pouvaient à bon droit couronner M. Béraud.

Pour *le Martyre de l'Obèse*, c'est une autre affaire. On peut craindre que cette distinction n'écrase quelque peu un ouvrage qui n'est guère plus qu'une nouvelle. Tout le livre tient dans les infortunes du héros, tombé amoureux comme un novice de la femme d'un de ses amis, et qui, l'ayant poursuivie au Caire, à Alger, à Rome et en quelques autres lieux, partout enfin où la conduisait sa fantaisie, raconte plusieurs soirs de suite ses tribulations à un auditeur de fortune. Le moyen de plaire quand on mesure cent vingt de tour de taille? Un jour, pourtant, son « martyre » va prendre fin. Touchée d'une poursuite si obstinée, ou seulement par coquetterie, on ne sait trop, la

voilà prête à céder. « Sois heureux, mon gros ! » « Mon gros », quel mot cruel ! Le *Sortez* de Roxane est plus tendre. Et le malheureux s'enfuit, honteux de n'être pas né maigre. Ajoutez quelques épisodes, fort adroitement mêlés au récit, et une vive peinture des inconvénients divers de la corpulence et vous ne trouverez rien de plus dans ce petit ouvrage, d'ailleurs agréable, et, quoi qu'en dise la dédicace, fort gai.

Il n'y a qu'une nouvelle, et même pour une nouvelle, on peut trouver que c'est peu. Avec toute son adresse qui est extrême (*le Martyre de l'Obèse*, est pour le métier, l'un des livres les mieux faits qui aient paru cette année), et dans un livre qui matériellement est bref, M. Béraud n'a pas évité les longueurs ; amusantes, les plaintes de son héros se ressemblent, autant dire qu'elles se répètent, et le lecteur n'échappe pas à l'impression d'une certaine monotonie, qui attriste de la part d'un écrivain si bien doué. Avec une substance aussi mince, M. Béraud eût gagné à concentrer davantage, pour atteindre, par la brièveté, à la force. Imaginez *le Martyre de l'Obèse* réduit au quart, au dixième : il ne resterait qu'une éblouissante chronique, mais qui, remplissant pleinement son propos, nous donnerait un plaisir parfait.

Il y avait, sans doute, une autre méthode, et ç'aurait été, à force d'analyse, d'imagination, de création intérieure, de donner aux personnages une vie diverse et profonde. Ce n'est pas une nécessité que l'action d'un roman soit chargée d'une multitude d'incidents : le roman est un genre si souple qu'il peut s'accommoder de peu de matière aussi aisément que d'un grand nombre d'événements. Encore faut-il penser que, par définition, un roman est un ouvrage d'une certaine longueur. Un roman en deux cents lignes, cet éloge qu'on a coutume de faire de tels portraits, comme de l'*Elisé* de La Bruyère, est une expression dénuée de sens. Que l'auteur choisisse, s'il lui plaît, une action simple, rien de mieux. Mais ce peu de matière, qu'il trouve en lui de quoi le faire foisonner, qu'il l'anime et le varie de cent façons différentes et nouvelles. Je n'oublie pas la poétique de la simplicité : faire quelque chose de rien. Précisément : de rien, il faut faire quelque chose. Tout est là, ou simplicité voudrait dire pauvreté. Marcel Proust peut bien consacrer un demi-volume au dîner chez la duchesse de Guermantes, telle est la richesse de son récit qu'on ne pense point à y trouver de longueur. Mais comment tirer deux cent cinquante pages, même gonflées d'interlignes, des infortunes amoureuses d'un monsieur dont l'unique caractéristique est d'être gros, et au demeurant parfaitement quelconque, médiocre à souhait?

Le grand défaut, le seul défaut peut-être du *Martyre de l'Obèse*,

est là : si plaisant à d'autres égards, il manque à l'excès de vie intérieure. On dirait parfois que M. Béraud, délibérément, a voulu écrire l'histoire, non pas d'un obèse, mais de l'obèse en soi. Hors sa graisse et ce qui en est la conséquence immédiate, rien ne définit son héros : si le portrait peut, à première vue, paraître général, ce n'est pas qu'on y découvre de ces traits communs à toute l'humanité, c'est par négation pure et simple. Encore s'il s'en tenait à sa médiocrité ! Mais quand on le voit, à la fin du livre, refuser soudain la femme qu'il désire (car, en vérité, l'amour est autre chose), parce qu'elle vient maladroitement de lui rappeler qu'il est gros, et qu'il en a honte, on est un peu surpris. Fort peu sentimental, quoi qu'il prétende, ce « bon gros », qui trouvera vite de quoi se consoler ailleurs, ne nous avait pas habitués à tant de timidité. Faute d'analyse, la conclusion du *Martyre de l'Obèse* est l'inconséquence même.

Ajoutons, pour être juste, qu'on ne s'en avise qu'à la réflexion. Cela tient au don majeur de M. Béraud, don qui peut paraître commun, et qui est, en réalité, au degré éminent où il le possède, fort rare. M. Henri Béraud sait conter comme personne. La moindre anecdote a chez lui un mouvement et une vie inimitables.

*
* *

Ce don de conter, c'est à peu près le seul trait commun de M. Fosca et de M. Béraud. Leur gaieté même est différente. Pour cacher son amertume l'obèse de M. Béraud rit, et très fort. M. Fosca ne va guère au delà du sourire, bien qu'à la vérité son amusement ne soit pas moins vif ; il semble n'avoir pas de plus grand plaisir que de se divertir à ses personnages. Qu'ils soient de son invention ou qu'il les rencontre dans l'histoire ou dans les livres, et je suppose aussi, dans la vie, peu importe. Ceux de *Monsieur Quatorze* ne sont pas tous imaginaires. Vous y contemplerez Stendhal au naturel et dans son intimité, et vous y reconnaîtrez au passage, désignés par leur prénom, Mérimée ou Delacroix ; tels autres qui n'ont pas laissé trace dans l'état civil ne sont pas pour cela beaucoup moins célèbres, Marsay ou Vautrin, par exemple.

Vous rappelez-vous l'*Histoire des Treize?* Dans tout l'œuvre de Balzac et sans excepter ce *Lys dans la Vallée* qui vaut peut-être mieux que sa réputation, sans être toutefois excellent, il n'y a rien de plus manqué que les trois ouvrages assez brefs, *Ferragus, la Duchesse de Langeais* et *la Fille aux yeux d'or* qu'il a rassemblés sous ce titre commun. Les beautés qui s'y trouvent, comme toujours, y sont noyées dans le fatras et l'incohérence ; et telle dis-

sertation qui ouvre *la Fille aux yeux d'or*, pour être bien loin d'être sotte, n'en est pas moins si maladroite qu'elle prend toutes les apparences de la sottise. Chose frappante, ce qui manque le plus à cette *Histoire des Treize*, ce sont les Treize. Balzac nous raconte trois anecdotes où l'un ou l'autre d'entre eux ont été mêlés, mais leur franc-maçonnerie reste invisible. Croyez, si vous voulez, « qu'il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, etc., », mais Balzac ne fera rien pour vous y aider : jamais il ne vous introduit dans le secret de leurs conseils, il se contente de vous exposer les effets de leur puissance, imprévus et soudains comme une vengeance divine, et tout autant inexpliqués. La seule création que Balzac ait réussie dans cet ordre, ce n'est pas Ferragus ni Marsay (qui n'existent qu'en tant que dandys), c'est Vautrin, le Vautrin d'une partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* et surtout du *Père Goriot*.

L'admirable idée de M. Fosca, balzacien fervent, a précisément été, lorsqu'il a voulu donner une suite à l'*Histoire des Treize*, d'y introduire Vautrin. Nous sommes en 1831. Vautrin, qui avait fini, comme chacun sait, directeur de la police en 1830, a été « démissionné » après Juillet, sous prétexte qu'il avait un passé. Rencontrant quelques-uns des Treize qui se proposent de faire monter sur le trône un fils du Dauphin, il s'associe à eux sous le nom de M. Quatorze. Comment le complot échoue, faute d'objet, Louis XIX n'étant naturellement pas le vrai, comment Vautrin y trouve la mort, M. Fosca vous le racontera mieux que moi. Mais qu'il ait abordé dans les premières pages de son roman la peinture directe des Treize, et avec des traits d'une perspicacité singulière, voilà une belle audace.

La difficulté de telles associations, c'est toujours que personne n'en trahisse le secret. On peut l'admettre quand tous les membres ont à peu près les mêmes désirs, les mêmes moyens. Mais Balzac a fini par faire (longtemps après l'époque de *la Fille aux yeux d'or*, il est vrai) de Marsay un premier ministre. Qu'étaient alors devenus ces Treize dont il faisait partie en 1815? Écoutez M. Fosca : « Actuellement, les Treize se composent d'une demi-douzaine d'hommes ayant dépassé la quarantaine, jouissant de belles positions et qui, bien installés dans la vie, sont fort peu désireux de courir de nouveaux risques. L'autre moitié est formée de jeunes gens entreprenants et hardis, qui ne demandent qu'à se lancer dans les aventures. Hélas ! le temps, qui modifie toutes choses, n'a pas seulement changé le personnel des Treize, mais aussi leur esprit... Si bien qu'aujourd'hui, ce qui avait

été une sorte d'ordre de chevalerie n'est plus qu'une franc-maçonnerie mondaine, un faisceau d'ambitieux adroits, grâce à quoi l'on décroche un poste d'attaché d'ambassade ou un grade de capitaine, un peu plus vite que par la voie commune. » On ne peut voir plus clair. Et il faut lire au début de *Monsieur Quatorze* le récit de la dernière séance des Treize, où Marsay s'oppose au complot et où Vautrin, préférant un ennemi déclaré à un faux ami, fait prononcer la dissolution : pages d'un mouvement étonnant, fécondes en surprises, et, ce qui ne gâte rien, même dans un roman d'aventures, d'une belle intelligence. Désormais, Vautrin et ses amis travailleront seuls et privément, pour ainsi dire, à la restauration de Louis XIX.

Je n'oserais affirmer que la suite de *Monsieur Quatorze* soit toujours égale à cet excellent départ. A la vérité, était-ce possible? *Monsieur Quatorze* est un de ces ouvrages qui commencent trop bien. Et quel romancier, je vous prie, hors Balzac, qui n'y a d'ailleurs pas toujours réussi, eût été capable d'animer Vautrin et ses amis? M. Fosca me pardonne, mais tous ces conspirateurs, Cré, Orjules, ont un peu trop de souci de manger bien, et Marcherouge lui-même est trop honnête homme pour être bien redoutable. Il est de bonne compagnie ; et je suis sûr que s'il lui fallait verser le sang pour mettre Louis XIX sur le trône, il serait si ennuyé qu'il ne commanderait pas le feu. M. Quatorze lui-même, quand on vient de relire Balzac, paraît parfois, au moins en Sicile, trop sage, trop bon garçon, un peu pâle. C'est que rien n'est aussi difficile que d'animer dans une fiction un homme supérieur. La liberté même dont le romancier dispose pour imaginer des événements est ici un obstacle : parce qu'il peut raconter ce qu'il lui plaît, on craint toujours que ce ne soit truqué, et que ses héros ne triomphent que de moulins à vent. Cela, M. Fosca le sait mieux que personne, lui qui montrait naguère, dans un ordre d'idées voisin, et à propos de Balzac précisément, l'impossibilité pour un romancier de créer de toute pièce un artiste de génie.

Cette difficulté qui tenait au sujet même et non pas à aucune maladresse de l'auteur, si M. Fosca ne l'a pas surmontée, personne n'a su mieux que lui la faire oublier par l'agrément et l'esprit des épisodes. Il est de ceux qui écrivent pour leur plaisir et qui prennent plaisir à écrire. Visiblement, c'est sa joie d'imaginer des aventures et de les conter avec un art unique. Peut-être est-il trop intelligent pour y croire toujours. Il n'a que rarement cette candeur, cette naïveté qui fait le charme de ce bon mulâtre de Dumas. En revanche, quel esprit autrement fin et délicat ! Je n'ai qu'une peur, c'est que le public ne voie pas toutes ses malices, ou ne les apprécie qu'à demi. A cet égard, l'épisode stendhalien est la merveille du livre, et une

merveille. Imaginez Beyle ligoté et amoureux, et Vautrin surgissant dans son costume, nouveau Beyle, qui lui ressemble à s'y méprendre, jusqu'à la voix, jusqu'au langage : « Quand j'étais commissionnaire des guerres, à Brunswick, une jolie femme me fit comprendre qu'elle était folle de moi... » Où donc trouverions-nous aujourd'hui des traits d'une aussi plaisante fantaisie?

Au surplus, M. Fosca est de ceux dont il faut attendre plus encore. Dans le roman même, il est peu probable qu'il s'en tienne à *Monsieur Quatorze*, quelque réussi qu'il soit. M. Fosca a trop de ressources diverses pour faire comme tant d'autres qui tirent dix moutures du même ouvrage. Je serais bien surpris si son prochain livre n'était tout différent de celui-ci. Je n'en veux pour preuve que deux fantaisies qu'il a données récemment au *Divan* et aux *Marges*. J'ouvre la première : *D'un amateur*, entendez un amateur d'âmes : « Vous pensez bien que celles que je préfère, ce sont les plus difficiles, celles qui se dérobent, se dissimulent... Si j'étais confesseur, je me passionnerais pour ces rebelles à qui il faut arracher leurs aveux par lambeaux, les leur disputer comme une proie. » M. Fosca nous doit la peinture de quelques-unes de ces âmes, au risque de dérouter la critique, qui, selon toute apparence, va vouloir le borner à la fantaisie, parce qu'il y excelle. Ce fantaisiste délicieux pourrait bien nous apparaître un jour comme le plus clairvoyant des analystes.

HENRI RAMBAUD.

L'HISTOIRE

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

Thucydide est l'historien qui recèle le plus de substance générale, et ce qu'il y a de général dans Thucydide a été dégagé par M. Albert Thibaudet (1) dans un livre d'une grande force analytique, gonflé d'aperçus, d'idées, d'analogies. Celles-ci, fournies par la Grande Guerre, constituent tout un éclairage nouveau, saisissant. Je me garderai de déduire de là un parallèle systématique. Je dirai seulement que je n'avais jamais si bien compris l'histoire grecque jusqu'ici, c'est-à-dire cette rage jalouse qui dressa inextinguiblement les uns contre les autres les peuples hellènes et les rendit infiniment incapables d'établir, en se confédérant, leur empire politique. Les raisons profondes de cette incapacité sont dans Thucydide, historien, de « l'action des peuples envers les peuples », comme on a dit en style oratoire. Et, instinctivement, M. Albert Thibaudet, pour saisir cette action réciproque, a fait jouer tous les moyens d'enquête positive que la science historique a créés dans les dernières périodes de son développement, économie, sociologie, etc., renouvelant l'étude de Thucydide exactement de la manière que suggérait le génie positif de cet historien.

La véracité de Thucydide, tout de suite admise par l'antiquité, est, à l'heure actuelle, un dogme toujours jeune, et qui doit durer tant qu'il y aura dans ce monde une pensée. Pour prendre une idée

(1) *La Campagne avec Thucydide*, 1 vol. *Nouvelle Revue française.*

de circonstances particulièrement troubles où cette véracité eut à s'affirmer, je conseille qu'on lise, dans l'ouvrage remarquable de M. Albert Thibaudet, le chapitre intitulé *les Sentiments et les Idées.* « Une guerre générale, observe-t-il, sert toujours de creuset à une transformation des sentiments et des idées. » La guerre du Péloponèse entre tous les États grecs, comme la Grande Guerre entre tous les États européens, fut un de ces creusets. Bien qu'une telle transformation ne soit pas en toutes ses parties comparable aux ravages de la maladie dans l'organisme (il y a des sentiments nouveaux de patriotisme, de dévouement, etc.), elle leur est à maints égards assimilable (et si l'on peut être à plus ou moins juste titre mal venu de dire cela au fort d'une grande guerre, ce n'est pas une raison, quand le point obscur est dépassé, pour se taire toujours là-dessus). Thucydide observe : « On changea pour les adapter à cette façon d'agir (sous l'empire des passions) le sens ordinaire des mots. L'audace irraisonnée passa pour courage à soutenir ses amis ; la circonspection réfléchie pour une lâcheté déguisée ; la modération pour le prétexte qu'allègue la mollesse ; l'intelligence qui tient compte de tout pour une indécision que l'on porte en tout. » Le tableau « se résume en un mot : l'effondrement des cadres moraux et sociaux sous les puissances d'une guerre totale ». Voilà l'effondrement au milieu duquel Thucydide a pensé et écrit *avec véracité;* voilà la transformation psychologique qu'il a su prendre sur le fait et, avec une lucidité justicière, différencier de la santé de l'âme. Et nous qui avons vécu dans un effondrement similaire, qui avons assisté à la transformation pathologique des valeurs morales et des sentiments connus dans leur état sain du temps qu'il y avait une Europe, nous pouvons, mieux que d'autres générations d'hommes, nous rendre compte de l'effort que dut accomplir Thucydide pour écrire « avec véracité ».

Il est de fait qu'il composa son récit en exil. On se rappelle qu'il dut l'ostracisme à son échec devant Amphipolis, la septième année de la guerre ; mais n'eût-il pas été banni comme général malheureux, il eût fort risqué de l'être comme historien véridique. Les dangers de la position de Thucydide comme historien étaient même plus grands que ses risques comme général. En décrivant exactement les passions de son temps, en donnant jour à tant de vérités criantes qu'on étouffait, en exprimant une si sûre connaissance du cœur de ses contemporains, il n'encourait pas seulement l'exil, où d'ailleurs il se trouvait. Il encourait bien davantage, et il pouvait se souvenir de son maître le philosophe Anaxagore ; lui aussi avait pensé avec l'unique souci de la connaissance, sans songer à rendre sa raison plus accommodante aux mythologies con-

sacrées, si bien que dans la prison, d'où Périclès eut du mal à le tirer, la coupe de ciguë de Socrate avait été bien près de ses lèvres.

Il serait inutile de se demander ce qu'eût fait Thucydide si, non exilé, il eût continué à participer à la guerre. Il eût fait ceci principalement, qu'il n'eût pas écrit l'histoire de la guerre, ou qu'il l'eût écrite dans de tout autres conditions. Cela suffit pour nos hypothèses. On supposera si l'on veut, qu'il eût, comme eupatride appartenant à la famille de Miltiade et de Cimon, plus ou moins suivi la tradition politique du parti aristocratique, tradition modérée, peu belliqueuse, favorable à l'entente avec Sparte. M. Thibaudet, à propos d'un certain passage de l'*Histoire du Péloponèse*, fait cette réflexion, que Thucydide haïssait dans le démagogue Cléon « la figure belliqueuse et guerrière d'Athènes ». Mais, en somme, à part cette suggestion venue de son jugement sur son ennemi Cléon, rien, dans son histoire, ne révèle qu'il fût un modéré. M. Thibaudet croit même que, « général d'Athènes, maître de mines d'or, conscient de sa claire intelligence, il pensa peut-être un moment, comme Alcibiade, mais mieux que lui, posséder la puissance de l'action » ; et à cette forte situation un instant occupée, à sa pratique des grandes affaires, son caractère d'historien peut avoir dû quelques-uns de ses traits les plus positifs, nous dirions les plus scientifiques. « Il est assis comme Macaulay sur toute la force et la richesse d'une thalassocratie ». Mais, ajoute M. Thibaudet, « il n'en est pas le captif et le serviteur ». Non, certes, puisqu'il fut un exilé, un déraciné. Redisons-le toutefois : ce commerce qu'il avait eu avec les hommes par son haut rang dans Athènes, ce vaste maniement des choses, l'intelligence approfondie des intérêts et des durs secrets de cette « Athènes maritime, marchande, inquiète d'expansion », tout ceci dut singulièrement nourrir l'information d'esprit, la puissance de jugement et la force d'âme dont il ne cessa d'être vivifié, dans son exil, en racontant la guerre, si bien que « l'histoire, la connaissance des causes, l'idée lumineuse et vivante de la guerre où il n'agissait plus, lui tinrent lieu de ce qu'il perdait ».

Athènes, l'importance d'Athènes, dans la guerre du Péloponèse, pour tout ce qui concerne les causes, les conditions, la nature même d'une telle guerre, est fondamentale. Athènes fut vaincue, ruinée, mais elle seule, du commencement jusqu'au bout, fit son propre destin et le destin de la guerre, — qu'elle ne déclara pas, d'ailleurs. Thucydide, formulant en des lignes qui semblent une inscription, les causes du conflit, dit : « Lorsque les Grecs, par leur union, eurent repoussé le Barbare, ils ne tardèrent pas à se diviser entre Athènes et Lacédémone, tant ceux qui avaient été délivrés du joug

du roi que ceux qui avaient combattu ensemble, car ces deux cités avaient été puissantes entre toutes, l'une sur terre, l'autre par ses vaisseaux. Pendant quelque temps, elles marchèrent d'accord, puis elles se brouillèrent et entrèrent en lutte, soutenues par leurs alliés. » M. Thibaudet observe à ce sujet : « Thucydide a compris que la guerre du Péloponèse (et 1914 répète 431) était née automatiquement de la mise en présence et de la rivalité de deux systèmes d'alliances, et que les causes profondes, les vraies racines de cette guerre ne s'étudiaient qu'avec la genèse de ces deux systèmes. » Mais l'action de l'ingénieuse Athènes est prépondérante, car cette ville est « le taon de la Grèce », faite pour ne jamais laisser les Grecs en repos ! Athènes, suivant la parole dionysiaque d'Alcibiade, ne se trouvait pas libre de ne pas étendre son empire. Puissance maritime sans égale dans la Grèce, elle était l'argent ; et de plus, et non moins fortement, elle était l'intelligence : moyens d'hégémonie fatidiques en eux-mêmes, abstraction faite du but ! Que sera-ce, si vous ajoutez des causes extérieures à peu près irrésistibles? M. Thibaudet a développé un chapitre, déjà indiqué par l'historien Curtius, celui de la mer, des îles, des isthmes, des détroits, — chapitre très tyrannique dans l'histoire d'Athènes ! Et si l'hégémonie de cette ville extraordinaire — qui eut d'une façon vive, prime-sautière et cruelle cette faculté du « mouvement perpétuel » que Rome eut d'une manière lente, processive et tolérante — s'était réalisée en Grèce et dans le bassin oriental de la Méditerranée, Athènes ne fût pas encore demeurée en repos. Pour toutes sortes de raisons, économiques et autres, il lui eût aussi fallu étendre sa domination au bassin occidental, — ce qu'elle tenta de faire, en effet, durant cette guerre même du Péloponèse, par l'expédition de Sicile, où elle trouva sa ruine.

Racontée par un génie précis et pénétrant comme Thucydide, cette guerre, où éclate dans toute sa nudité antique la volonté de puissance, ne peut rien dissimuler de sa terrible dureté. La dévastation de Corcyre, la belle île des jardins d'Alcinoüs, où la guerre se jeta en son premier feu ; le massacre de Melos, — Milo, l'île de la Vénus, — alliée de Lacédémone, châtiée d'avoir refusé l'alliance d'Athènes, bien d'autres tragédies, sont d'une horreur totale, qui supprime toute idée de civilisation. Une froide implacabilité politique et intellectuelle, la préoccupation de la mer dans la thalassocratie athénienne, en raisonnant l'extermination, la rend plus inhumaine encore. Vraiment, toute civilisation est supprimée ; et pourtant, la civilisation, c'est la Grèce. Rien ne fut plus dur au monde que ces beaux peuples hellènes, créateurs de culture. On concilie mal l'idée de ces atrocités avec l'idée d'Athènes. Toutes les suggestions heu-

reuses, harmonie, équilibre, beauté, grâce, émanées de ce nom radieux, Athènes, tombent à plat quand on songe aux citoyens de Melos égorgés, à leurs femmes et à leurs enfants réduits en esclavage. Et pourtant l'équilibre, l'harmonie, la beauté sont toujours là. Antinomie difficile.

Des historiens comme Curtius, éblouis par l'art grec, n'ont vu que cette splendeur, et, concluant de l'esthétique à l'éthique, n'ont même pas songé à s'interroger, bien que leurs recherches aient des parties très positives, sur les caractères propres à l'histoire grecque. Imbus d'esthétisme apollinien, ils ont étendu à la politique de la Grèce quelque chose de la noblesse de l'art hellénique. C'est leur façon de résoudre la contradiction plus haut signalée ; elle n'a même pas été aperçue. — Mais un ingénieux admirateur du réalisme de Thucydide ne pouvait pas se la dissimuler, et, pour y remédier, M. Thibaudet n'a pas rêvé de politique grecque en fonction d'on ne sait quelle béate et abstraite vitalité artistique. Art grec, histoire grecque sont, pour lui, en affinité dans un même élément profond où ne règne rien de très doux. Ceci n'est pas très aisé à expliquer, et je renvoie aux suggestions du livre lui-même. Écoutons M. Thibaudet : « L'histoire, telle que l'a comprise et exposée Thucydide, est placée au cœur de la vie et de l'intelligence grecques. La vie grecque, je veux dire la cité, les remparts, la mer, la palestre, la sculpture, Olympie, Delphes... Le calme, la lucidité de Thucydide viennent en grande partie de ce qu'il se tient au centre de la nature humaine, comme le sculpteur au foyer du mouvement et à la racine intérieure des attitudes. » Et ceci sur les discours prêtés par Thucydide à ses personnages : « Les discours de Thucydide, épurés par son art, éliminent le plus possible des discours authentiques cette éloquence facile qui devait faire défaut là-bas moins encore qu'en Europe d'aujourd'hui. Ils en retiennent les lignes logiques, la physionomie vivante, la passion réelle, les idées directrices, la musculature générale, de sorte que l'ensemble de ces discours ressemble à un album où ne manque aucune des attitudes de l'Athéna casquée ou du Doryphore, de la pensée instruite ou de l'homme armé pour de tels combats. » Voici, enfin, plastiquement exprimée, l'histoire même d'Athènes, avec l'antagonisme violent de ses deux principes, l'esprit de domination d'une démocratie maritime et la sagesse d'une aristocratie terrienne : « Au fronton occidental du Parthénon, les Athéniens voyaient vraiment le centre essentiel, la cellule-mère de leur cité : cette violente rupture, cette dissonance superbe qui occupe le centre du fronton et sa plus grande dimension, Poséidon rejeté en arrière par l'impétuosité à la fois de la dispute avec

Athéna et du coup formidable de son trident, Athéna qui se recule pour descendre de son char avec le don de l'olivier. »

Sans doute, il ne faudrait pas trop prendre au pied de la lettre ces images politico-plastiques ; elles ont un sens, cependant, elles donnent à penser qu'il y avait, disions-nous, un certain rapport d'analogie psychologique entre la cité grecque et l'art grec. Dépourvu de cette « sérénité » que Nietzsche, dans *l'Origine de la tragédie*, a bien raison de lui refuser en tant que caractère fondamental, cet art a sanctionné un ordre de dures nécessités qui furent fortement senties dans la vie même des peuples helléniques ; et ce sont les réalités de son histoire que Thucydide a racontées avec le seul style qui correspondît à leur nature et l'éternisât.

M. Albert Thibaudet le remarque à juste titre : il y a comme une clarté schématique dans l'*Histoire de la guerre du Péloponèse* écrite par Thucydide. Cette clarté schématique, sans atténuations, informe à jamais, jusqu'en son dernier repli, cette histoire, — et toute l'histoire, celle de la Grande Guerre directement ! Et ce n'est pas en vain que l'auteur de ce livre a fait « la campagne avec Thucydide ». Dans les occasions fréquentes où l'ingéniosité et la justesse de ses rapprochements l'ont ramené des temps antiques aux temps actuels, il a toujours trouvé un vrai style d'historien pour parler sans équivoque des redoutables événements que nous venons de vivre.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LES BEAUX-ARTS

CLAUDE MONET ET L'IMPRESSIONNISME

On peut dire de l'important ouvrage illustré que M. Gustave Geffroy vient de publier sur Monet qu'il arrive à son heure (1). L'impressionnisme, en effet, en tant qu'école et méthode picturale, est maintenant entré dans le domaine de l'histoire. Contredit par la trinité Cézanne-Gauguin-Van Gogh, et par leurs disciples, il fut copieusement renié par les cubistes, et accusé des pires méfaits. Mais déjà ceux-ci voient la faveur se détourner d'eux, et paraissent démodés. L'impressionnisme est donc séparé de nous par deux générations. Le moment est venu d'en dresser le bilan ; l'ouvrage de M. Geffroy convient d'autant mieux pour cela, qu'il traite de celui que l'on peut considérer comme l'impressionniste par excellence.

Il y a une vingtaine d'années, on rassemblait sous le nom d'impressionnistes un certain nombre d'artistes : Manet, Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, et même Degas, malgré ses protestations. Depuis, on s'aperçut que Degas méritait d'être placé à part ; et que, si, par certains côtés, il peut être qualifié d'impressionniste, il le fut de façon toute personnelle et toute particulière. On découvrit également, à mesure que la carrière de Renoir se déroulait et qu'on la connaissait mieux, que le peintre du *Moulin de la Galette* n'avait été impressionniste que pendant quelques années, et en prenant avec la

(1) *Claude Monet*, par Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt. Un vol., avec 54 illustrations hors texte, en noir et en couleurs (éditions Georges Crès).

méthode bien des libertés. Quant à Manet, son impressionnisme ne représente qu'une part de son œuvre. Monet reste donc le type sans mélange de l'impressionniste. Car, sans vouloir les abaisser, mais pour bien préciser leur place, Sisley et Pissarro ne viennent qu'après lui.

Mais l'impressionniste, qu'est-il donc? On peut dire que l'impressionniste est un peintre qui ne vise qu'à nous donner la notation d'un moment, son « instantanéité », — le mot est de Monet lui-même, — notation où il s'efforcera de nous retracer l'impression colorée que lui donne la nature ; le sujet, la composition et le dessin ne jouant dans sa toile qu'un rôle très secondaire.

Une peinture de Monet est ainsi le résultat d'un réflexe optique. Ce que le peintre veut nous communiquer, c'est la réaction qu'a produite sur son œil le spectacle qu'il a devant les yeux. Quand il s'agit d'un œil très exercé comme celui de Monet, le résultat de ce réflexe est souvent d'une justesse étonnante ; mais cela ne doit pas nous faire oublier tout ce qu'une telle méthode est obligée de sacrifier.

Une toile de Monet n'est jamais qu'une note, une note fixant une sensation visuelle, et de la façon la plus brusque et la plus directe. Assurément, la sensation visuelle constitue la base même de la peinture ; mais elle n'est pas toute la peinture. Nous demandons à l'artiste de nous donner autre chose que sa sensation toute crue.

Comparons Monet, je ne dirai même pas à de grands évocateurs tels que Rembrandt et Rubens, mais à ceux qui, dans la peinture ancienne, semblent avoir cherché ce qu'il a cherché, à Vermeer, par exemple. Un tableau de Vermeer, le plus souvent, n'a pas de sujet ; l'artiste semble n'avoir voulu que peindre ce qui se présentait à ses yeux. Mais quelle différence entre la *Vue de Delft* et un paysage de Monet ! La toile de Vermeer ne nous donne pas seulement la sensation visuelle que l'artiste eut devant ces maisons, ce ciel, ce canal. Il s'en dégage en outre un essaim de sentiments, que nous avons souvent peine à définir et à analyser, mais que dorénavant le souvenir de cette toile ou du nom de Vermeer nous évoquera. Quels sont les sentiments qui se dégagent d'une toile de Monet? J'avoue pour ma part n'en distinguer aucun. Uniquement, le rappel de sensations purement physiques, l'éblouissement du soleil d'été, la violence du vent de mer, le froid et l'humide d'un jour d'hiver.

On dit souvent de Monet : « C'est un poète lyrique », et on le compare à Shelley. Il me semble qu'il y a là confusion entre deux sens du mot *lyrique*. Nous disons que Corot est un lyrique, parce que, du paysage le plus humble, il fait naître une poésie à la fois

très délicate et très puissante. Mais Monet, s'il est lyrique, c'est parce que, devant un paysage, au lieu de s'en tenir à la stricte réalité, comme le fait Corot, il cède à sa fougue, grossit l'importance de ce qu'il a devant les yeux, traite trois peupliers au bord d'un ruisseau comme s'ils étaient des héros ou des dieux. Corot peint un moulin de Montmartre et nous dit : « Voici un vieux moulin à vent. Il était d'un gris délicat, et se découpait sur le ciel bleu pâle où couraient des nuages couleur de perle, et le sol crayeux était d'une blancheur exquise. » Mais Corot n'exagère pas la valeur de ce qu'il nous présente. Monet au contraire enchérit sur ce que la nature lui offre. Il épuise toutes les combinaisons de sa palette, prodigue ses trésors colorés, mais pour nous représenter quoi? une meule au milieu d'un champ, trois rochers informes au bord de la mer. Il y a là une disproportion flagrante entre l'objet et les moyens employés, un excès qui fait comprendre pourquoi Mirbeau appréciait tant l'art de Monet, et pourquoi l'on peut dire que le romantique, en peinture, c'est l'impressionniste.

Ce même manque de proportion se retrouve dans la place inférieure que Monet donne au dessin et à la composition. Son dessin n'est jamais qu'une mise en place sommaire ; et les feuillages entre ses mains se transforment en des loques multicolores, en bouts de ficelle détordus. Le moindre croquis de Jongkind est autrement plus juste et plus respectueux de la nature. Remarquez que ses paysages ne sont pas composés, mais simplement coupés par le cadre. On n'y retrouve pas, je ne dis pas la composition de l'école, mais même les ruptures d'équilibre à la Degas. M. Geffroy se donne beaucoup de mal pour défendre Monet contre les accusations portées contre lui, pour nous convaincre que son art possède la solidité et la construction. Je ne crois pas qu'il gagnera sa cause. Chez Monet, la terre, l'eau, le ciel, tout semble être de la matière, ou plus exactement, tout semble être constitué par un tremblement irisé, d'où toute idée de solidité est exclue. Ses *Cathédrales* paraissent faites de tout ce que l'on voudra, sauf de pierre. Berthe Morizot disait : « Dans un tableau de Monet, je sais toujours de quel côté tourner mon ombrelle. » D'accord, mais on pourrait lui rétorquer : « Dans un tableau de Monet, on ne sait jamais où poser les pieds avec sécurité. »

Il arrive souvent que les toutes dernières œuvres d'un artiste contiennent sa confession, que le fond le plus secret de l'âme y affleure. Il est significatif que Renoir ait terminé son existence par une statue de Vénus. Il n'est pas moins significatif que la vieillesse de Monet ne se plaise qu'à peindre, non plus les choses, mais leurs reflets dans l'eau.

Il est encore trop tôt pour se rendre compte de la place exacte que tiendra Monet dans la peinture du dix-neuvième siècle. Je crois pourtant qu'il sera plutôt considéré comme un libérateur que comme un grand artiste. Je l'imagine volontiers affranchissant par son exemple des hommes comme Manet et Degas, les débarrassant de leurs derniers scrupules. Certaines boutades de Manet contre Monet en seraient la preuve. On devine que Manet, avec sa soif d'indépendance et de popularité, était agacé par ce jeune homme qui lui montrait que lui, Manet, n'était pas encore suffisamment libre, et aussi obligé de reconnaître que c'était vrai. Et l'on imagine également Degas, réfléchi et lucide, partagé entre sa passion pour les maîtres et sa haine contre les médiocrités de l'académisme, et encouragé dans ses premiers désirs de rébellion par l'exemple de cet isolé, de ce Monet qui brisait tout devant lui, que rien ne retenait.

Mais l'importance d'un libérateur, considérable au moment même, diminue à mesure que les conquêtes sont accomplies. Lorsqu'on revoit les collections Caillebotte, Moreau-Nélaton et Camondo, on constate combien, avec le temps, Manet, Renoir, Degas et Cézanne rentrent dans la lignée des maîtres, combien leurs parentés s'affirment. Monet, c'est peut-être moins sûr.

L'ouvrage de M. Gustave Geffroy réveillera-t-il, parmi les générations actuelles, l'ardeur et l'enthousiasme pour l'art de Monet. L'admiration de son biographe est sans réserves. Aussi a-t-il accumulé avec un soin pieux tous les documents qu'il a pu réunir. Il cite, en particulier, ce qui est intéressant, les jugements portés sur Monet par les critiques, depuis les débuts de l'artiste jusqu'à nos jours.

Il y a aussi, avec de nombreuses lettres, tout ce qu'il faut pour connaître l'artiste. On ne pouvait pas écrire un ouvrage documentaire plus complet. C'est un chapitre de l'histoire de l'art moderne.

François Fosca.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RAIBERTI

Il est entendu que l'Entente républicaine démocratique est l'axe de la majorité. Mais elle n'exerce pas le pouvoir, et il faut rechercher les causes de cette anomalie moins dans sa timidité politique et son inexpérience, que dans son manque d'hommes d'État. Est-ce lui faire injure que de le constater? M. Millerand, qui n'avait contre l'Entente aucune prévention, — au contraire, — ne s'était choisi chez elle qu'un seul collaborateur, qui était M. Isaac, personnalité considérable du monde commercial, mais peu portée à la politique générale, et dont les amis mêmes contestaient certaines tendances économiques. M. Briand, né malin, joua ce mauvais tour à l'Entente d'y puiser à pleines mains des collaborateurs qui, depuis, sont devenus radicaux ou presque. Par un dernier scrupule, il ne leur confia pas l'Intérieur : entre les mains de Bonnevay, de Leredu ou de Puis, les destinées radicales n'eussent cependant couru aucun risque. Seul M. Lefebvre du Prey fut un spécialiste aimable, fit son travail en conscience et sut porter avec dignité sa disgrâce. Mais l'expérience avait été concluante pour l'Entente. La trahison de Bonnevay — sur qui elle avait fondé tant d'espérances — est le coup le plus rude qui l'ait atteinte, de toute la législature. Elle ne devait point, politiquement, s'en relever, et peut-être a-t-elle même renoncé depuis à tirer de son propre sein des hommes de gouvernement. Ajoutons tout de suite qu'à vrai dire ses affaires seront mieux faites, le cas échéant, par des hommes qui s'appellent Maginot, Le Trocquer ou Mandel, et qu'il vaut mieux pour elle s'en tenir à l'expérience Bonnevay, voire à l'expérience Leredu.

Il y a cependant une exception, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'une règle ne saurait être une règle que si une exception la confirme. Un ministre de l'Entente — un seul — a tenu à cette Chambre un langage d'homme de gouvernement, et il lui est même arrivé de faire figure d'homme d'État, au milieu de l'incertitude el de l'hésitation générale. C'est M. Raiberti. Encore n'appartient-il plus à l'Entente, étant devenu sénateur.

Cette situation particulière de M. Raiberti, cette singulière exception peut, à la vérité, s'expliquer. M. Raiberti est, en dépit de son allure svelte, élégante et toujours jeune, un homme d'une génération ancienne. Prenons garde que c'est un très vieux parlementaire, et que le rôle discret, mais considéré, qu'il a joué dans tant d'assemblées antérieures, l'a mis à même d'acquérir avec ses dons naturels et son sens du gouvernement, une précieuse expérience.

Le baron André-Flaminius Raiberti date, parlementairement, de 1889, *ou presque, — puisqu'il a remplacé un député de Nice invalidé à cette époque. Et ce n'est que trente ans plus tard qu'il est devenu ministre. Homme d'une courtoisie distinguée et charmante, il ne comptait à la Chambre que des amis, encore que jamais il ne fît aucune concession sur les principes. Et si, dans les Chambres sectaires d'autrefois — qu'elles fussent opportunistes ou radicales — l'accès du pouvoir était impitoyablement barré à la valeur de M. Raiberti, sa compétence reconnue lui avait assuré du moins, dans les commissions spéciales, une place enviable et une considération légitime.*

Il s'était spécialisé dans les questions diplomatiques et militaires. De 1890 *à* 1893, *il s'était appliqué à l'étude des conventions, notamment de la convention franco-suisse sur la propriété littéraire, de la convention anglaise et de la convention franco-chinoise : et d'aucuns considéraient alors M. Raiberti comme destiné à un haut poste diplomatique auquel semblaient l'appeler naturellement sa valeur, sa culture et sa distinction : plusieurs répétaient parfois — encore qu'il n'ait jamais exprimé sa pensée sur ce point — qu'il désirait l'ambassade du Vatican. Mais la République n'avait pas encore médité les leçons de la guerre. Aussi bien, dès* 1893, *M. Raiberti était entré à la Commission de l'armée, où il siégea sans interruption jusqu'en* 1910, *et où son rôle fut considérable. Il n'abandonna cette Commission que pour celle du budget, où il avait déjà siégé en* 1904 *et en* 1905, *et que, depuis* 1910, *il ne devait plus quitter.*

Il était permis à tout le monde de goûter le commerce aimable et courtois de M. Raiberti. Mais il fallait prendre garde, en même temps, que

ses qualités essentielles étaient le caractère et la fermeté d'âme. Lorsque tant de jeunes compétences s'empressent impatiemment vers le pouvoir, sans limiter assez sévèrement parfois les conditions et le caractère de leur collaboration, ce parlementaire, considérable par ses travaux et ses relations anciennes, indépendant par sa fortune, désigné autant par ses aptitudes que par sa forte situation politique, a attendu trente ans, pour arriver au pouvoir et à des honneurs trop tardifs, que le parti auquel il était demeuré fidèle détînt vraiment la majorité. Aussi, ce qu'il fut, il le fut sans compromission et sans équivoque. Jamais il n'a servi d'otage. L'histoire secrète des négociations qui précèden la formation des cabinets révèle aux initiés que M. Raiberti n'accepte pas le pouvoir dans n'importe quelles conditions, et se refuse à des combinaisons séduisantes parfois, qui ne sont ni dans son caractère ni dans ses habitudes.

Donc, la législature de 1919, *conservatrice et libérale, devait seule apporter à M. Raiberti des satisfactions et des honneurs trop longtemps différés. Il fut successivement vice-président de la Chambre, président de la Commission des finances et deux fois ministre : de la Guerre et de la Marine. Au fauteuil, il décèle une courtoise autorité et une élégante énergie. Il préside la Commission des finances avec clairvoyance et fermeté, et affirme par d'heureuses interventions la politique de cette Commission. Rue Saint-Dominique, il remplace M. André Lefèvre. La succession était délicate, ce fut peut-être là le meilleur choix de M. Millerand, qui n'eut pas toujours la main aussi heureuse et aussi sûre; et si c'est à M. Leygues lui-même que nous en sommes redevables, il convient de savoir gré à M. Leygues d'avoir rendu hommage au talent de son collègue de trente ans. Si M. Leygues n'avait pas tenu — on ne sait pourquoi — à se suicider politiquement quelques semaines plus tard, il est certain que la collaboration de M. Raiberti l'eût grandement fortifié et servi. Le cabinet tombé, M. Raiberti — et ce fut heureux pour sa gloire — ne fut point du cabinet Briand. On dit qu'il y refusa les Sceaux qui allèrent, on le sait, en d'autres mains, chargées de toutes el espérances de Marty. Et, en* 1922, *M. Poincaré fit de M. Raiberti un ministre de la Marine.*

Le défaut capital du cabinet Poincaré est — cela saute aux yeux des plus superficiels — de n'être point un cabinet au sens parlementaire du mot. M. Poincaré est une personnalité d'une exceptionnelle envergure qui, dans les circonstances les plus difficiles peut-être qu'un grand pays ait jamais traversées, porte en ses mains robustes la fortune de la France, et guide l'esquif de la nation par les écueils les plus dangereux. Il conduit notre politique étrangère, et il estime que c'est assez. C'est dire que, par la force des choses, et il ne peut pas, sans doute, en être

autrement, toutes les autres affaires vont un peu à l'aventure. Sans doute, M. Poincaré s'est entouré d'hommes de valeur, techniciens remarquables et bons gérants, en général, dans leur spécialité; mais il est certain que le ministère ne fait pas une politique vigoureusement homogène, dont on sente à la fois dans tous les domaines l'unique impulsion et les énergiques bienfaits. Rien n'est plus facile, dans ces conditions, à un ministre, que de se consacrer à expédier au mieux les affaires courantes, sans souci de prendre sa part d'une responsabilité générale orientée dons tel ou tel sens. M. Raiberti, lui, suppose une politique générale, en prend sa part et l'affirme. On me dira que M. Le Trocquer et M. Maginot font de même, et que la majorité leur en sait gré. C'est exact. Mais M. Maginot n'a guère à sortir de son domaine spécial, qui est immense, — et seule la rumeur publique s'est faite l'écho de tendances qu'il n'a pas eu à exprimer publiquement. Quant à M. Le Trocquer, sa doctrine conservatrice d'autorité et d'ordre a été affirmée sous le ministère Millerand; sa réputation date de là. On conviendra que la tâche de M. Raiberti, plus récente, était plus difficile, et qu'il lui a fallu du courage pour lever l'hypothèque prise sur sa politique par des prédécesseurs imprudents, moins fermes ou trop habiles.

On sait combien dans cette affaire si simple, mais si astucieusement embrouillée, de la grâce de Marty, son attitude a rallié à la Chambre le courage hésitant de l'opinion déconcertée de tous les défenseurs de l'ordre social et des principes nationaux.

En dehors de cette affaire de politique générale, M. Raiberti s'est trouvé en présence du problème de la marine d'aujourd'hui, des constructions, des arsenaux et de la défense des côtes. Nous avons vu à quelles difficultés électorales se heurte la liquidation des arsenaux, difficultés électorales qui s'aggravent d'une question politique, vitale pour la gauche et l'extrême gauche. M. Raiberti a mené la bataille rudement et sans faiblesse. On ne saurait imaginer quel puissant réconfort donne à la conscience parlementaire, et, par-dessus elle, à la conscience nationale, le spectacle d'un ministre qui dit nettement ce qu'il veut et où il va, et affirme qu'il ne transigera pas sur la solution. Dans l'incertitude générale, au milieu des concessions de toutes sortes, des incessantes transactions et des déconcertantes volte-face de la politique de bascule ou de la politique d'expectative, c'est un point d'appui précieux. Lorsque M. Raiberti est en cause, ce point d'appui ne nous a jamais manqué. Il est rassurant pour un pays de savoir de tels hommes chargés de la défense nationale. Si M. Delcassé, jadis, au lieu d'avoir pour collaborateurs André et Pelletan, avait senti à ses côtés un Maginot et un Raiberti, quels fruits sa politique n'aurait-elle pas donnés?

***

Deux bonnes comédies.

Nous sommes les premiers à dire et répéter que le meilleur du théâtre contemporain ne se trouve pas sur les scènes du boulevard. En thèse générale, c'est exact et c'est utile à dire. Il est certain qu'un jeune débutant de valeur n'a aucune chance s'il va porter sa première pièce à MM. les directeurs d'Édouard-VII ou du Vaudeville, du théâtre Antoine ou des Nouveautés. Il est vrai encore que le théâtre est un commerce comme un autre, que ses entrepreneurs songent au bénéfice, et qu'ils n'offrent à leur clientèle que les noms ou les œuvres qui garantissent le succès, donc la recette. C'est ainsi que les directeurs du boulevard ont refusé pendant des années la comédie de M. Claude Anet dont nous allons parler, qui est fort bonne. Il est seulement nécessaire de mettre des nuances au tableau. D'abord les théâtres irréguliers, les théâtres dits littéraires, nous offrent trop souvent, sous couleur et sous couvert de littérature, des horreurs qui n'ont de nom dans aucune langue. Et cet autre danger est si sérieux, si grave, qu'on se demande parfois s'il n'est pas plus redoutable pour notre langage, notre pensée et notre réputation que tous les commerces du monde. Ensuite, il faut dire qu'on trouve encore sur le boulevard quelques directeurs lettrés, qui sont ou furent eux-mêmes écrivains, M. Gavault, M. Bernstein, M. Maurey. Enfin, les pièces du boulevard ont en principe deux qualités : elles sont adroites, elles maintiennent le tour de main, une tradition du métier souvent grossière, mais utile ; et puis elles répondent à une nécessité. Le grand public se soucie peu de la littérature. Il demande au théâtre un divertissement, une soirée d'oubli. Il est charitable et bienfaisant de la lui donner. On oublie trop aisément, en notre temps, que les arts sont faits pour plaire et pour consoler. Le théâtre qui vise à l'apostolat est trop triste, il a charrié trop de sottises ou de folies pour qu'on n'éprouve pas à son égard méfiance, hostilité ou dégoût. Quand le théâtre bon enfant est honnête, ne lui en demandons pas davantage.

C'est pourquoi je trouve excellent qu'il y ait dans une société des auteurs aussi aimables que MM. Robert de Flers et Francis de Croisset. Aimable, croit-on que ce soit chose de peu? N'est pas aimable qui veut. N'est pas adroit qui veut. N'est pas capable qui veut d'écrire une comédie comme *les Vignes du Seigneur*, qui aura, je pense, cinq cents représentations, et qui mérite le suffrage des délicats.

Il y a dans ces bienheureuses *Vignes du Seigneur* un vaudeville qui sinue sur le canevas d'une comédie de mœurs. Assurément, on peut regretter que celle-ci ne soit pas plus poussée, elle s'annonçait si bien ! Les deux auteurs semblaient avoir pris à charge de nous

faire voir un monde dont le spectacle est, sinon exemplaire, du moins divertissant, et plein d'enseignements : la catégorie sociale que composent ceux qu'on pourrait appeler les irréguliers, ou, comme disent les auteurs, les nouveaux venus. Ils vivent tous en marge de quelque prescription de la morale ou du code, non pas absolument tous, mais presque tous : « Dans ma famille, s'écrie l'une des héroïnes de ce monde singulier, il y a toujours une femme mariée par génération. » Cette boutade n'est qu'un mot d'auteur pour faire rire, mais elle couvre une vérité. Il y a dans *les Vignes du Seigneur* une mère de famille qui serait en peine de nommer le père de ses enfants, la fille aînée a épousé de la main gauche un comte du pape, et ledit comte du pape s'appelle en vérité Martin. Seulement tout ce monde, bien loin de se complaire dans l'irrégularité, en a honte et n'aspire qu'à en sortir. La mère de famille respecte d'autant plus le mariage que ni elle ni sa fille aînée n'ont pu y parvenir. Elles ne songent qu'à marier la seconde fille, elles montrent à tout venant, ainsi qu'un drapeau vivant, la tante Aline, veuve d'un médecin militaire, la seule de la famille qui ait été sacrée par le mariage.

Voilà un fond de véritable comédie. Là-dessus court avec une agilité étincelante un vaudeville aussi bon que peut être un vaudeville, c'est-à-dire un peu insoucieux de la vérité des caractères, mais bien amusant tout de même. Il est construit tout entier pour amener une scène capitale à la fin du second acte, une scène d'ivresse que MM. Victor Boucher et André Lefaur jouent avec un naturel et une force comique dans la simplicité qui vont toucher la perfection. M. Boucher tient le rôle d'un homme qui s'était mis à boire par amour. Il s'est guéri, et un jour il retrouve celle qui lui inspira jadis ce moyen désespéré. Son secret lui échappe, elle est touchée, elle lui cède. Pour cacher leur liaison, ils conviennent qu'il feindra de continuer à boire. Si bien qu'un jour, à la faveur d'un accident (on vient de le retirer de l'eau où il se noyait), l'homme qu'il trompe lui offre, pour le réconforter, un verre d'alcool, puis deux, puis trois, qu'il est forcé d'accepter, en sorte qu'il s'enivre véritablement et que, dans son ivresse, il confie à l'ami trompé le secret qu'il se donnait tant de mal à dissimuler.

Remarquons que cette scène comique n'est pas plaquée comme une combinaison artificielle de vaudeville, elle naît du jeu des caractères et de la situation. Il faut dire aussi que l'intrigue, pour compliquée qu'elle fût, pouvait parfaitement être traitée sur le ton de la comédie. Plus modestes, MM. de Flers et de Croisset se sont contentés de faire rire en découpant des rôles pour d'excellents acteurs et en leur confiant le soin de tirer un feu d'artifice de mots d'auteur. Cette distinction entre mot d'auteur et mot de comédie revient sans cesse sous la plume du critique. Nous avons aujourd'hui l'occasion d'en donner des exemples. Dans *les Vignes*

du Seigneur, un jeune Anglais affamé réclame un déjeuner qui témoigne d'un appétit exemplaire. Un Français dit : « Qu'est-ce qu'il lui faut encore? Une colonie? » Voilà un mot d'auteur. Il est fin, il est excellent. Mais c'est un mot d'auteur.

Dans *Mademoiselle Bourrat*, la comédie de M. Anet, il y a une pauvre fille, simple d'esprit, que sa mère fait marcher à la baguette. Elle demande aide et protection à son père. Mais celui-ci est, comme elle, simple et faible et, comme elle, dominé par Mme Bourrat, femme impérieuse. La fille se plaint doucement, de façon indirecte, elle énumère ce que sa mère ordonne ou défend, espérant provoquer une réaction, un mot qui révèle que le père s'émeut, s'intéresse à son sort, est disposé à prendre son parti. M. Bourrat écoute, hoche la tête et répond : « Elle est très intelligente, ta mère. » Voilà un mot qui résume la situation, dessine un caractère. Voilà un mot de comédie.

Il y en a d'autres aussi bons dans *Mademoiselle Bourrat*, et il n'y a pas seulement des mots. Ils ne sont que les signes visibles d'une observation qui nourrit quatre actes bien menés, et dans un genre très difficile. *Mademoiselle Bourrat* oscille, en effet, entre le drame et la comédie, évite avec adresse un tragique qui pouvait être atroce et va s'achever dans un comique discret et adouci. Il faut dire que la pièce a été tirée d'une nouvelle, ce qui explique qu'elle hésite ainsi entre les genres et qu'elle ait la démarche ralentie, la coupe par scènes juxtaposées qui sont propres au récit romanesque. Mais la nouvelle était fort bonne, et l'adaptation scénique est adroite.

Mlle Bourrat, avons-nous dit, est une grande fille innocente. Sa mère la surveille étroitement, d'abord parce que Mme Bourrat a le goût et la pratique de l'autorité, ensuite parce qu'elle redoute quelque sottise. En effet, la pauvre enfant, un soir de printemps, se laisse séduire par le premier venu avec une naïveté que M. Anet a soin de peindre en traits discrets, justes et forts. Cette faiblesse excuse en partie les rigueurs maternelles. Mlle Bourrat est une victime sympathique, mais victime de la cruauté du sort plutôt que de celle des hommes, et le drame en paraît moins noir. Sa maternité illégitime et presque inconsciente est un accident, un malheur qui touche, mais qui n'entraîne pas de conséquences morales. Ces nuances, ce départ solide vont permettre à M. Anet de pousser vivement sa peinture dans les tons libres et crus, sans qu'on puisse l'inculper ni de noirceur dans les desseins, ni de trahison à l'égard des jeux subtils que se livrent le bien et le mal dans le cœur orageux des hommes.

Au second acte, Mme Bourrat découvre le scandale, au cours de scènes sobres et poignantes. Au troisième acte, elle travaille à le cacher avec une volonté obstinée. C'est la réputation d'une dynastie

de bourgeoisie provinciale qui est en jeu, et réputation, ici, est synonyme d'honneur. Cette forte conception de la famille est la garantie des plus évidentes vertus individuelles et sociales. Mme Bourrat défend trop durement une juste cause, mais la cause est juste. La faiblesse de caractère de sa fille et de son mari explique, si elle ne les justifie pas, ses abus d'autorité. C'est ce respect des nuances qui permet de reconnaître qu'un auteur a la tête bien faite. Un moment, on craint de voir M. Anet aller trop loin et s'égarer : Mme Bourrat montre une dureté détestable à l'égard de l'enfant illégitime, qu'elle laisse mourir chez une nourrice, à la campagne, sans un mot de regret. On a peur que la pièce, si sobre et si nette jusque-là, ne soit emportée par un vent d'amertume ; d'un coup de gouvernail, M. Anet nous ramène dans un port souriant, où nous goûtons la douceur du ciel, le plaisir d'avoir évité un écueil et l'habileté du pilote.

Une scène, remarquablement conduite, apprend à Mme Bourrat que quelqu'un a pénétré son secret. Cette réputation, qu'elle se donnait tant de mal à défendre, est à la merci d'un pauvre hère de professeur de piano qu'elle méprisait et qui, aujourd'hui, lui demande la main de sa fille avec une affolante habileté : est-il réellement humble, effacé, un peu sot, ou bien fait-il semblant? est-il le plus dangereux des dissimulateurs? Mme Bourrat n'a pas encore le temps de s'en rendre compte, non plus que les spectateurs, et nous demeurons tous dans le doute. Mais Mme Bourrat, en femme de tête, prend immédiatement son parti, et c'est là le trait comique. Que son gendre soit un sot ou un subtil diplomate, elle aura le temps de s'en rendre compte à loisir. Puisqu'elle est réduite à l'accepter, elle travaille sans retard à lui composer une légende. La réputation des Bourrat sera sauve : Mme Bourrat, de ses propres mains, fera de cet obscur mari un personnage.

Toute cette fin est excellente. Les personnages ont une logique et une vie, les événements s'enchaînent, la construction est mieux qu'habile, elle est solide. Cet art de conclure une histoire un peu dure par des scènes d'un comique légèrement indigné, ce n'est pas seulement adresse, c'est sagesse. Et le passage du drame au sourire est mené d'une main si souple que le ton n'est pas rompu, ni la vraisemblance relâchée. Voilà une de ces comédies de mœurs et de caractères. comme nous ne cessons d'en réclamer. M. Anet a frôlé bien des écueils, tourné bien des difficultés : la confusion des genres, la tranche de vie, et ce théâtre naturaliste qu'on appelait le théâtre rosse. Il risquait de tomber dans toutes ces abominations. Il en a été défendu par les deux génies bienfaisants, goût et jugement. Il a été vrai, ni trop amer, ni trop doux ; il a été habile comme il faut, pas trop, assez pour construire. Sa pièce est bien au-dessus de ce que nous voyons couramment. Or, avant que M. Hébertot l'accueillît à la Comédie des Champs-Élysées, elle avait été refusée

pendant des années. Ce détail vient illustrer la vérité que nous avons coutume de répéter à tout venant : ne pas juger l'art dramatique français à la légère.

Lucien Dubech.

Films littéraires.

M. Copeau attribue, dit-on, à la décadence de la critique la décadence du théâtre contemporain. Que dirait M. Copeau s'il se donnait le divertissement d'aller au cinéma et s'il prenait la peine de lire les chroniques cinématographiques !

A dire vrai, la critique de cinéma n'existe pas. Il y a bien dans les journaux de petits bouts d'articles consacrés aux présentations de la salle Marivaux ou du palais de la Mutualité, mais ils sont écrasés par une publicité énorme, tapageuse, qui envahit tout et qui noie sous un flot d'épithètes excessives et d'éloges hyperboliques les réflexions et les réserves. Les mauvaises langues ajouteraient que la publicité fait souvent taire la critique, ou même que, parfois, entre un agent de publicité et un critique de cinéma, il n'y a que des nuances tout à fait imprécises. Comme, de plus, nombre de gens de goût boudent encore le « septième art », il ne s'est point formé en face de lui une opinion informée et active : à coups de communiqués et de réclame, on arrive à faire avaler aux spectateurs les pires stupidités. On leur a crié que ce sont des chefs-d'œuvre : ils sont volés, mais ils ont payé.

Les maisons d'édition françaises sont loin d'être outillées pour remplir le programme hebdomadaire de toutes les salles. Il faut donc faire appel à l'étranger. Bénéficiant de l'importance de leurs capitaux, de leur bonne administration, de leur perfection technique, des mystères du change, les firmes américaines et allemandes ont refoulé peu à peu la production française et il est des semaines où on ne lit sur les affiches du boulevard que l'annonce d'œuvres étrangères. Le public oscille entre les enfantillages venus des États-Unis et les grossièretés importées d'Allemagne.

Les niaiseries américaines sont bien éclairées, bien photographiées, installées dans de beaux décors avec une nombreuse figuration. Elles n'en restent pas moins des pauvretés. Je sais bien que M. D. W. Griffith a fait *A travers l'orage*, mais il a commis aussi *les Deux Orphelines!* Une grande maison qui a pignon sur rue, avenue des Champs-Élysées, se vante d'avoir inventé le scénario à double dénouement : pour les pays sains, à savoir les Anglo-Saxons, la fin heureuse ; pour les pays névrosés, à savoir les Latins, l'issue tragique. En Amérique, on s'épouse ; en Europe, on se suicide. Cela s'appelle un film international. L'Internationale qui tient le mieux est l'Internationale de la bêtise.

Les Allemands, eux, ont inventé le décor cubiste, futuriste ou symboliste, au choix. Le procédé est légitime lorsqu'il s'agit d'illustrer une hallucination, un rêve, le récit d'un détraqué. La déformation des plans, l'étirement des lignes, la simplification des objets, la répartition étrange des ombres et des lumières peuvent produire des effets curieux et intéressants. M. Robert Wiene a composé ainsi *le Cabinet du docteur Calignari* qui, en certaines de ses parties, était très remarquable. Mais, après lui, est venu *Genuine*, qui est pleinement ridicule.

Parmi les metteurs en scène français, les hommes d'une forte culture ne manquent pas. Les autres non plus. Ceux-ci se sont habitués à considérer *populaire* et *vulgaire* comme deux termes synonymes et ils ont entrepris de mettre à l'écran toutes les histoires poussiéreuses et tous les romans-feuilletons du siècle dernier. On nous a offert un *Empereur des pauvres* capable de rendre neurasthénique le garçon le plus gai, deux éditions des *Mystères de Paris* en je ne sais combien d'épisodes, *la Pocharde, la Fille sauvage, Roger la Honte* et bien d'autres...

Dans ces conditions, s'il y a lieu de s'étonner de quelque chose, ce n'est pas de la nullité d'une grande part des films, mais bien de la médiocrité d'un certain nombre et des qualités de quelques-uns. A plus forte raison est-il extraordinaire qu'on ait pu voir dans la même saison au moins deux films qui sont, risquons le mot, des œuvres d'art. L'un, *Jocelyn*, est dû à la collaboration de Lamartine et de M. Léon Poirier ; l'autre, *Don Juan et Faust*, est de M. Marcel Lherbier tout seul.

M. Léon Poirier, lorsqu'il parle de lui-même et de ses projets, débute volontiers par cette déclaration de principes : « Je suis un vieux romantique. » A coup sûr, il aime Lamartine et il le sent très profondément. Il a illustré *Jocelyn* avec beaucoup de goût et de délicatesse. Il a transposé en images les imaginations et les rêves du poète et dans la suite de ces tableaux, comme dans les tableaux eux-mêmes, il semble que l'on retrouve quelque chose de la douceur, de la fluidité, du rythme de la poésie lamartinienne.

Si le même sujet avait été traité par un metteur en scène étranger, nous aurions eu des cavalcades de sans-culottes, de formidables incendies, la prise d'assaut du séminaire avec artillerie et charge à la baïonnette, l'enlèvement de la Bastille, peut-être bien la bataille des Pyramides et le coup d'État du 18 Brumaire, à moins que l'on n'eût fait de Jocelyn un intrépide alpiniste galopant parmi les rochers, exerçant ses muscles, gonflant sa poitrine et préparant le prochain championnat de ski.

M. Léon Poirier n'a pas cherché dans *Jocelyn* un prétexte à figuration à la Griffith ou à cabrioles à la Douglas Fairbanks. Il y a vu un drame *humain :* la lutte de l'amour contre un sentiment plus fort et, avec les moyens dont son art dispose, il l'a décrite.

Pour cela, il s'est appliqué à mettre en harmonie la vie intérieure des personnages, les décors et le mouvement du film. La mise en scène ne sert qu'à amplifier les sentiments, et le rythme des images est réglé sur les agitations des âmes.

Le début nous montre Jocelyn chez ses parents : décor de salon et de parc, la nuit ; des danses ; des couples qui passent derrière des buis géométriques ; des toilettes de soirée ; des adieux, après la fête, sur le perron.

La Révolution : mouvement cadencé ou saccadé ; tableaux pressés représentant tantôt le séminaire silencieux où vit Jocelyn, tantôt la rue remplie de cris, d'armes et de tumultes.

L'amour naissant de Jocelyn pour Laurence : un paysage de montagnes d'une grandeur et d'une sérénité divines, une grotte ouverte au flanc des Alpes, des animaux familiers et doux, la solitude, le silence.

La mort de Laurence : un rappel des images passées, lentement évoquées et se fondant avec le présent, pour amener la confession finale :

Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé.

Poussé par je ne sais quel démon, M. Léon Poirier n'a pu cependant s'empêcher d'ajouter quelque chose à Lamartine : l'évêque qui a ordonné prêtre Jocelyn est conduit à l'échafaud ; des cris de haine éclatent :

Mais lui, n'entendant plus ce stupide blasphème,
Dans mon regard ami cherchait l'adieu suprême ;
Il y lut et coucha sur le fatal pilier
Son front, comme il eût fait le soir pour sommeiller.
Dans l'éclair du couteau, je vis la mort me luire...

Et c'est tout.

Dans le film, au moment où le couperet tombe, un courrier arrive au grand galop agitant un papier. Grave nouvelle : Robespierre a été renversé. Plus d'exécutions ! Plus de crimes ! On s'embrasse. On chasse le bourreau. On démolit la guillotine. *Marseillaise* à l'orchestre. Vive la République !

A la représentation privée, cet épisode parfaitement inutile avait soulevé l'enthousiasme des professionnels, car en matière de cinéma, il n'y a point d'exécution capitale sans erreur judiciaire. Aux représentations payantes, le vrai public, lui, n'a pas bougé.

Cette enjolivure superflue est, je crois, la seule faute que l'on pourrait trouver dans cette œuvre si belle et qui marque une date.

Vers 1960, lorsque de savants universitaires consacreront des thèses aux origines du cinéma, il faudra en réserver une à M. Léon Poirier et l'intituler : « Léon Poirier, créateur du drame psychologique. »

M. Marcel Lherbier occupe dans le monde du cinéma une place à part et qu'il est difficile de définir exactement.

Aux dires de certains, c'est un révolutionnaire et un anarchiste. Aux dires d'autres, il ne travaille que pour un tout petit cercle, une minuscule chapelle où l'on fait profession de mépriser les idées claires et de n'admirer que les choses compliquées, confuses et maniérées. Et de fait, quelques-uns de ses amis ont loué son talent en vers inégaux, difficilement compréhensibles et tout à fait affranchis des règles ordinaires de la prosodie et de la syntaxe.

Certains de ses admirateurs, parlant une langue plus claire, l'ont comparé — pour le préférer — à Rembrandt, à Velasquez, à Corot, à Franz Hals, à Murillo, à Léonard et à je ne sais qui. Ils ont proclamé son talent d'une manière si agressive et si maladroite qu'ils ont coalisé contre lui un bataillon d'ennemis acharnés. M. Marcel Lherbier s'en amuse, estimant que d'utiles ennemis valent mieux que des amis négligents. Et peut-être n'a-t-il pas tort...

On lui reprochera d'avoir créé un Don Juan nouveau et un Faust de fantaisie et de les avoir réunis dans une même aventure. Je ne crois pas ce reproche fondé. La légende de Faust et celle de Don Juan appartiennent à tout le monde. Elles font partie du vieux fonds commun des récits populaires qui se transmettent et se transforment d'âge en âge et d'auteur en auteur. Quant au rapprochement de Don Juan et de Faust, il ne me scandalise pas du tout. L'idée est si naturelle que, depuis longtemps, de savants mythologues ont cherché une origine commune à l'histoire des deux héros.

Dona Anna, fille du commandeur d'Ulloa, est convoitée par deux hommes. L'un est le seigneur Don Juan, jeune, beau, naïf, ardent ; l'autre est le docteur Faust, froid, perfide, orgueilleux, possédé du désir de savoir. Don Juan aime Anna. Faust a besoin des larmes d'une vierge pour ses expériences d'alchimie. Don Juan est maladroit. Faust est habile. Il organise un guet-apens. Don Juan est surpris aux pieds de Dona Anna par le commandeur qu'il blesse d'un coup d'épée après un duel furieux, tandis que Faust enlève Anna et la transporte dans sa logette à sorcelleries, une haute salle étrangement éclairée et dont les lignes raides contrastent étrangement avec la majesté accueillante du château que l'on vient de quitter.

Don Juan désespéré, fou de douleur et de rage, se croyant trahi par Anna, erre dans la campagne poursuivi par les cavaliers du commandeur. Épuisé, à bout de forces, il se réfugie dans un cloître et s'abat sur le sol. Quand il se relève, c'est un autre homme : cynique, vicieux, débauché, ne cherchant que son plaisir, aimant à faire le mal et abandonnant sans pitié ses victimes. Mais, après une dernière et magnifique fête, où paraissent toutes les femmes qu'il a séduites, il est touché par le repentir, entre au couvent et demande à l'Église l'oubli, la pénitence et le pardon. Il a la suprême joie de revoir un instant Dona Anna échappée à son bourreau et entrée, elle aussi, en

religion. Faust, obsédé par le désir de posséder une science plus qu'humaine, meurt misérablement assassiné et trahi.

Magnifiquement servi par son imagination qui est une imagination de peintre, Marcel Lherbier a traduit cette antithèse en tableaux splendides, d'une richesse, d'une somptuosité et d'un goût parfaits. Certains sont de véritables chefs-d'œuvre de composition et de lumière : la réception au palais du commandeur, la promenade de Dona Anna sur la terrasse, la fuite de Don Juan à travers la plaine poussiéreuse et nue, la dernière fête, la confession publique, d'autres encore que j'oublie.

M. Marcel Lherbier a voulu créer à côté du cinéma populaire et mélodramatique un art intellectuel et aristocratique. La tentative valait d'être signalée, car nul mieux que lui n'était capable de la mener à bien.

Pierre Gaxotte.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'occupation de la Ruhr. La résistance allemande. — *Le gouvernement allemand, persistant dans sa politique de résistance, Dortmund est occupé par nos troupes, et les ordres de réquisition de charbon sont confirmés aux propriétaires de mines. Si ces derniers refusent d'obtempérer, ils seront traduits en conseil de guerre* (16 *janvier*).

Le même jour, la Commission des réparations constate les nouveaux manquements du Reich. *Le délégué anglais s'abstient dans le vote.*

La Haute Commission interalliée des territoires rhénans prend trois ordonnances relatives à la saisie de l'impôt sur les charbons, à la saisie des recettes douanières et à l'exploitation des ressources forestières dans les territoires occupés (18 *janvier*).

Les industriels de la Ruhr, ayant refusé de continuer les livraisons de charbon, sont prévenus de conseil de guerre pour refus d'obéissance (18 *janvier*).

Plusieurs directeurs d'entreprises minières, dont M. Fritz Thyssen, sont arrêtés. L'encaisse des banques est saisie (19 *janvier*).

— *Sous la pression du gouvernement allemand, les syndicats ouvriers des mines décident la grève des bras croisés* (21 *janvier*). *Jusqu'ici, toutefois, le mouvement demeure partiel.*

— *Le conseil de guerre français de Mayence condamne à des amendes les six industriels allemands poursuivis. La foule acclame ceux-ci à leur sortie de l'audience* (24 *janvier*).

— *L'indulgence des autorités françaises encourage la résistance allemande : les patrons concluent avec les mineurs une convention qui*

montre leur volonté de ne pas céder. Non seulement ils leur accordent les augmentations de salaire réclamées en vain depuis longtemps, mais ils s'engagent d'avance à leur payer les journées de grève (25 *janvier*).

M. Le Trocquer, ministre des Travaux publics, et le général Weygand se rendent dans la Ruhr afin d'étudier les mesures à prendre pour l'occupation durable du bassin (25 *janvier*).

— *Par trois voix contre une abstention* (*celle du délégué britannique*), *la Commission des réparations prononce le manquement général de l'Allemagne pour toutes les réparations et le retour à l'état de paiement du* 5 *mai* 1921. *Toutes les concessions et moratoria obtenus jusqu'ici par l'Allemagne sont donc annulés par sa faute, par sa maladresse qui a laissé éclater au grand jour les sentiments secrets de revanche qui l'animent* (26 *janvier*).

Le gouvernement de Berlin, persévérant dans sa tactique, lance un ordre de grève générale s'appliquant aux cheminots et postiers des régions occupées. Le gouvernement français répond en faisant procéder à des expulsions de hauts fonctionnaires et en annonçant que la Ruhr va être séparée du reste de l'Allemagne par une barrière douanière (27 *janvier*).

Des cheminots français sont amenés dans la Ruhr et assurent partiellement les services. On signale toutefois, de la part des Allemands, de nombreux actes de sabotage (29 *janvier*).

La France notifie à Berlin qu'à partir du 1er *février aucune tonne du charbon de la Ruhr ne partira plus pour l'Allemagne non occupée.*

Sous l'influence de la spéculation internationale sur les changes, la livre sterling dépasse 78 *et le dollar approche de* 17 (31 *janvier*).

A LAUSANNE. — *Les négociations anglo-turques pour le règlement de l'affaire de Mossoul échouent après six semaines de pourparlers. Lord Curzon propose de soumettre la question à la Société des Nations* (19 *janvier*).

La dernière séance de la Conférence a lieu le 31 *janvier. Le projet de traité est remis aux Turcs, qui auront jusqu'au* 4 *février pour l'examiner.*

FRANCE. — *Après une séance des plus agitées, la Chambre des députés vote la levée de l'immunité parlementaire du député Cachin* (18 *janvier*).

— *M. Cachin est arrêté le surlendemain.*

— *Une anarchiste, Germaine Berton, tue à coups de revolver M. Marius Plateau, secrétaire général de la Ligue d'* « *Action française* » (22 *janvier*).

Les obsèques de M. Plateau ont lieu le 28 *janvier au milieu d'une affluence considérable et dans le plus grand calme.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28963